

H. SCHLIEMANN

MA VIE

— SELBSTBIOGRAPHIE —

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR CLAIRE POUZIN

2 Hors-Texte — 13 In-Texte

CORRÉA
BUCHET / CHASTEL

PARIS

PREFACE A LA PREMIERE EDITION

Lorsque, quelques semaines après la mort de l'homme inoubliable que fut mon mari, M. Brockhaus, l'éditeur, m'exprima son désir de rendre plus accessible au public l'autobiographie parue en tête de l'ouvrage Ilios, je crus bon de donner suite à ce projet pour répondre à la sympathie qu'avaient suscitée de tous côtés (et bien au delà du cercle de ses collègues et de ses amis) la vie, l'œuvre et la cruelle fin d'Heinrich Schliemann. J'éprouvai une joie douloureuse à évoquer, dans un moment aussi pénible, les tâtonnements qui marquèrent les débuts de notre entreprise commune à Troie et à Mycènes, ainsi que le succès qui couronna nos efforts. Mais il est des moments où la plume renonce. Je confiai donc l'exécution du projet de M. Brockhaus à M. Alfred Brückner qui avait bien connu mon mari, l'année précédente, au cours d'un séjour à Troie. C'est lui qui a complété cette autobiographie.

Athènes, 23 septembre 1891.

SOPHIE SCHLIEMANN.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S.

*Copyright by Editions Corrêa, Buchet/Chastel
Paris 1956*

PREFACE A LA HUITIEME EDITION

Peu après la mort de Schliemann, son Autobiographie complétée par Alfred Brückner fut publiée par sa veuve, sur les instances de l'éditeur F.-A. Brockhaus. Sophie Schliemann voulait par là marquer sa reconnaissance à ses compatriotes pour l'intérêt croissant qu'ils témoignaient à la ténacité du savant disparu et aux résultats qu'il avait obtenus. Il s'agissait en même temps de donner une image complète de l'homme dont, de son vivant encore, Carl Schuchhardt avait résumé les travaux (Les Fouilles de Schliemann, 1889-1891). La préface à la deuxième édition, parue en 1936, jeta un pont par-dessus les années écoulées, presque un demi-siècle, au cours duquel la véritable figure de Schliemann risquait de nous échapper. Le fait de présenter au public une huitième édition de l'autobiographie témoigne du désir, mainte fois exprimé, de connaître par un récit authentique la vie de ce grand commerçant qui fut un grand archéologue. Cette biographie apporte encore autre chose aux hommes d'aujourd'hui, en proie à un sentiment d'insécurité croissante contre lequel leurs normes

chancelantes sont sans pouvoir : elle leur offre l'image d'une personnalité achevée qui, s'étant proposé des buts lointains, les a atteints à la force du poignet et cette image se présente dépouillée de tout accessoire dû à l'imagination, dégagée de toute partialité. Elle pourra sans doute soutenir plus d'une volonté défaillante, ranimer la confiance en soi-même chez bien des hommes découragés. Cela d'autant plus que la masse de lettres et de carnets laissés par Schliemann a permis de contrôler l'exactitude de ce récit.

La figure et les découvertes de Schliemann prennent une valeur nouvelle dans l'actualité scientifique et concentrent sur elles un intérêt nouveau depuis que les Américains ont entrepris à Troie des fouilles qui, à côté de certaines révélations, ont confirmé plusieurs observations faites par Schliemann et passées presque inaperçues à son époque. Mais la confirmation la plus éclatante de ses conclusions est donnée par les fouilles actuellement en cours à Mycènes, où les Anglais et les Grecs ont fait des découvertes stupéfiantes, entre autres un cimetière circulaire datant de 1600 av. J.-C., semblable, par sa disposition et par les trouvailles (bijoux, vases, armes) qui y ont été faites, au cercle de tombes datant environ de 1500 av. J.-C. mis au jour par Schliemann il y a quatre-vingts ans dans l'enceinte de l'acropole mycénienne.

ENFANCE ET CARRIÈRE COMMERCIALE

(1822-1866)

ERNST MEYER.

Berlin, automne 1954.

Ce n'est pas la vanité qui me pousse à placer l'histoire de ma vie en tête de cet ouvrage (1) ; je désire seulement montrer comment le travail de toute ma vie a été déterminé par les impressions de mon enfance, comment il n'a fait qu'en découler logiquement. Le pic et la pelle qui ont exhumé les ruines de Troie et les tombes royales de Mycènes se forgeaient et s'aiguisaient déjà dans ce petit village d'Allemagne où s'écoulèrent huit des premières années de ma jeunesse. Il ne me paraît pas, d'ailleurs, inutile de retracer comment je suis peu à peu entré en possession des moyens grâce auxquels j'ai pu, à l'automne de ma vie, mener à bien les vastes projets formés par le pauvre petit garçon que je fus.

Je suis né le 6 janvier 1822, à Neuboukov, petite ville du Mecklembourg-Schwerin; mon père, Ernst Schliemann, était pasteur protestant et fut appelé l'année suivante à exercer son ministère à Ankershagen, village du même duché, à mi-chemin entre Waren et Penzlin. C'est dans ce village que j'ai passé les huit années suivantes de ma vie et que mon goût inné pour

(1) *Ilios*.

le mystère et le merveilleux se transforma en une passion dévorante, grâce à l'atmosphère étrange qui régnait en ce lieu. On disait que le jardin de notre presbytère était « hanté » par l'esprit du prédécesseur de mon père, le pasteur von Russdorf; et, tout près, se trouvait un petit étang appelé le « Silberschälchen » (2), dont, paraît-il, surgissait vers minuit le spectre d'une jeune fille qui portait une coupe d'argent. Il y avait en outre dans le village une sorte de monticule entouré d'un fossé, vraisemblablement un tumulus païen de l'époque préhistorique, dans lequel, selon la légende, un vieux chevalier brigand avait enseveli son enfant bien-aimé dans un berceau d'or. On parlait des trésors immenses qui devaient se trouver enfouis près des ruines d'une vieille tour ronde, dans le jardin du propriétaire du village; je croyais si fermement à l'existence de tous ces trésors que, s'il arrivait à mon père de se plaindre de ses difficultés financières, je lui demandais avec étonnement pourquoi il ne prenait pas la coupe d'argent ou le berceau d'or qui l'auraient rendu riche. Ankershagen possédait aussi un vieux château du moyen âge, avec des passages secrets dans ses murs épais de six pieds et un souterrain qui devait bien avoir huit kilomètres de long et passer sous le lac de Speck; on prétendait qu'il était hanté par des fantômes effrayants et les paysans n'y faisaient allusion qu'en tremblant.

(2) « La Petite Coupe d'Argent ».

Selon une vieille légende, ce château avait jadis été habité par un seigneur brigand, Henning de Holstein, surnommé Henning « Bradenkirl », qui faisait régner la terreur à la ronde en pillant et saccageant tout sur son passage. Il fut donc fort irrité le jour où le duc de Mecklembourg décida de donner des sauf-conduits à certains marchands qui avaient à passer devant le château. Résolu à en tirer vengeance, il pria avec une courtoisie félonne le duc de l'honorer de sa visite. Au jour fixé, le duc se mit donc en chemin avec une nombreuse escorte. Mais le vacher du seigneur, qui avait eu vent des intentions meurtrières de son maître, se cacha dans les buissons au bord du chemin, derrière une colline située à un quart de mille environ de notre maison, et guetta le passage du duc à qui il révéla le projet criminel de Henning. L'invité fit aussitôt demi-tour. De ce jour, la colline aurait pris le nom de « Wartensberg » ou « Montagne du guet », qu'elle porte encore. Henning ayant appris que c'était le vacher qui avait déjoué ses plans, le mit à cuire tout vif à petit feu dans un grand chaudron de fer et lui donna encore, alors que le malheureux se tordait dans son agonie, un ultime coup avec son pied gauche. Peu après, le duc arriva à la tête d'une forte troupe, mit le siège devant le château et le prit d'assaut. Henning, se voyant perdu, enferma tous ses trésors dans le grand coffre qu'il enfouit dans son jardin, au pied de la tour ronde dont les ruines subsistent encore aujourd'hui. Puis il se tua. Une longue rangée de pierres plates marqua, dit-on, la tombe du crimi-

nel dans notre cimetière et, pendant des siècles, sa jambe gauche, chaussée de soie noire, surgissait de terre, poussant comme une plante. Le sacristain Prange et le fossoyeur Wöllert juraient même leurs grands dieux qu'ils avaient, étant enfants, coupé la jambe et s'étaient servi de l'os pour gauler des poires, mais que, au début de ce siècle, la jambe avait cessé de repousser. Bien entendu, ma naïveté d'enfant ajoutait foi à tous ces contes. Combien de fois ai-je prié mon père d'ouvrir lui-même la tombe ou du moins de m'autoriser à le faire, pour qu'on sache enfin pourquoi la jambe ne poussait plus !

Ma sensibilité était aussi fortement impressionnée par une figure d'homme en terre cuite, sur l'un des piliers du château; la croyance populaire prétendait que c'était le portrait d'Henning Bradenkirl. Aucune peinture n'était assez tenace pour y adhérer et on en concluait qu'elle était couverte du sang du vacher que rien ne pouvait effacer. Il y avait, dans la grande salle, une cheminée murée qui passait pour être celle dans laquelle le vacher avait été rôti dans le chaudron de fer. En dépit de tous les efforts pour les faire disparaître, les joints de maçonnerie qui marquaient la place de cette effroyable cheminée restaient toujours visibles — encore un signe du ciel que le diabolique forfait ne devait jamais être oublié.

Un conte, auquel je croyais aussi, était celui selon lequel M. de Gundlach, propriétaire du proche village de Rumshagen, avait découvert, en creusant un tertre près

de l'église, de grands tonneaux de bois contenant une bière très forte qui datait des Romains.

Mon père n'était ni linguiste ni archéologue, mais il s'intéressait passionnément à l'histoire de l'Antiquité; il me racontait souvent avec enthousiasme la disparition tragique d'Herculanum et de Pompéi et considérait comme les plus heureux des hommes ceux qui avaient le temps et les moyens d'aller visiter les fouilles qu'on y avait entreprises. Il me retraçait aussi avec admiration les hauts faits des héros d'Homère et les événements de la guerre de Troie; chaque fois, il trouvait en moi un champion fanatique de la cause troyenne et j'étais désolé de l'entendre me dire que la ville de Troie avait été si radicalement détruite qu'elle avait disparu de la surface de la terre sans laisser la moindre trace. Mais lorsqu'il m'offrit, pour Noël 1829 — je n'avais pas tout à fait huit ans — *l'Histoire universelle pour les enfants* de Georg Ludwig Jerrer, lorsque j'y trouvai une image de Troie en flammes, avec ses énormes murailles et les Portes Scées, avec Enée qui s'enfuyait, portant son père Anchise sur ses épaules et menant Ascagne par la main, je m'écriai plein de joie : « Père, tu t'es trompé ! Jerrer a dû voir Troie, puisqu'il l'a dessinée ici. » — « Mon enfant, répliqua-t-il, ce n'est là qu'une image inventée. » Je lui demandai si les murs de l'ancienne Troie avaient été aussi épais et solides que la gravure les représentait. Sur sa réponse affirmative, je m'écriai : « Père, s'il y a eu là de si gros murs, il n'est pas possible qu'ils aient complètement disparu ! Ils ont été sûrement recouverts

par les décombres et la poussière des siècles. » Il eut beau me soutenir le contraire, mon opinion était bien ancrée et nous nous mîmes d'accord sur ce point que j'irais un jour exhumer ce qui restait de Troie.

Ce dont le cœur déborde, que ce soit joie ou peine, la bouche ne saurait le taire, surtout la bouche d'un enfant; bientôt je ne parlai plus à mes camarades de jeu que de Troie et de toutes les mystérieuses merveilles dont notre village était plein. Tous se moquèrent de moi, excepté deux petites filles, Louise et Minna Meincke, filles d'un fermier de Zahren, village situé à un quart de mille environ d'Ankershagen. L'aînée avait six ans de plus que moi, la cadette était de mon âge. Il ne leur vint pas à l'idée de me railler, au contraire : elles écoutaient avec la plus grande attention mes récits fabuleux. Minna, surtout, me témoignait la plus vive compréhension et souscrivait d'enthousiasme à mes vastes projets d'avenir.

C'est ainsi qu'une chaude sympathie naquit entre nous et, dans notre simplicité d'enfants, nous nous jurâmes bientôt un amour et une fidélité éternels. Au cours de l'hiver 1829-1830, des leçons de danse nous réunissaient tantôt chez les parents de ma jeune « fiancée », tantôt chez les miens, tantôt dans le château hanté, où habitait à l'époque le fermier Heldt et où nous pouvions dévorer des yeux la sanglante image de Henning, les joints sinistres de la macabre cheminée, les passages secrets dans les murailles et l'entrée du souterrain. Quand le cours de danse avait lieu dans notre maison,

nous ne manquions pas de faire un tour dans le cimetière, pour voir si la jambe de Henning ne s'était pas décidée à ressortir du sol; ou encore nous feuilletions avec respect les vieux registres paroissiaux écrits de la main de Johann Christian von Schröder et de son fils, Gottfriederich Heinrich, qui avaient été ministres du culte entre 1709 et 1799; les plus anciennes de ces mentions de naissances, de mariages et de décès, avaient pour nous un charme particulier. Parfois aussi nous rendions visite à la fille du dernier des pasteurs von Schröder, alors âgée de quatre-vingt-quatre ans, et qui habitait tout près de chez nous; tout en l'interrogeant sur le passé du village, nous regardions les portraits de ses ancêtres; celui de sa mère, Olgartha Christine von Schröder, morte en 1795, nous attirait tout spécialement, à la fois parce qu'il nous semblait être un chef-d'œuvre de peinture et parce qu'il avait une certaine ressemblance avec Minna.

Nous allions souvent, aussi, chez Wöllert, le tailleur du village; il n'avait plus qu'un œil et qu'une jambe, ce qui l'avait fait surnommer « Peter Hüppert » (3). Sans avoir reçu la moindre instruction, il était doué d'une mémoire merveilleuse et capable, après avoir entendu prêcher mon père, de répéter tout le sermon mot pour mot. Cet homme qui serait probablement devenu un savant de valeur, si l'accès de l'école et de l'Université lui avait été ouvert, possédait le sens de

(3) « Pierre Cloche-Pied ».

l'humour et excitait notre inlassable curiosité par l'inépuisable réserve d'anecdotes qu'il s'entendait à raconter avec un véritable talent d'orateur. Je n'en citerai qu'une : il avait toujours désiré savoir, nous disait-il, où les cigognes passent l'hiver. Une fois, du vivant du prédécesseur de mon père, le pasteur von Russdorf, il avait attrapé une des cigognes qui faisaient leur nid sur notre grange et lui avait attaché à la patte un bout de parchemin, sur lequel le sacristain Prange avait écrit : « Nous, Prange, sacristain, et Wöllert, tailleur, du village d'Ankershagen, dans le Mecklembourg-Schwerin, prions le propriétaire de la maison sur laquelle la cigogne fait son nid en hiver de bien vouloir nous faire connaître le nom de son pays. » Au printemps suivant, il captura de nouveau la cigogne et trouva fixé à sa patte un autre morceau de parchemin, sur lequel une réponse était maladroitement rimée en allemand :

*Schwerin-Mecklenburg ist uns nicht bekannt,
Das Land, wo sich der Storch befand,
Nenn sich Sankt-Johannes-Land.*

Naturellement, nous croyions à la lettre tout ce qu'il nous racontait et nous aurions donné des années de notre vie pour savoir où se trouvait cette mystérieuse terre de Saint Jean. Si de telles anecdotes n'enrichis-

(4) Nous ignorons votre pays, bonnes gens,
La cigogne a vécu entre temps
Dans un pays nommé terre de Saint Jean.

saient guère nos connaissances en géographie, elles nous incitaient du moins à l'étudier et, en tout cas, elles ne faisaient qu'accroître notre passion pour tout ce qui respirait le mystère.

Ni Minna ni moi ne tirions le moindre profit des leçons de danse; nous ne faisons aucun progrès, peut-être faute de dispositions naturelles, peut-être aussi parce que nous étions trop absorbés par nos graves études archéologiques et par nos projets d'avenir.

Nous étions bien décidés à nous marier dès que nous serions grands et à nous consacrer aussitôt à l'exploration de tous les mystères d'Ankershagen : le berceau d'or, la coupe d'argent, les trésors fabuleux de Henning et sa tombe. Ensuite nous irions exhumer Troie. Aucun idéal ne pouvait nous séduire plus que la perspective de passer toute notre vie à rechercher les vestiges du passé.

Je rends grâce au ciel d'avoir conservé, à travers toutes les tribulations de ma carrière mouvementée, ma ferme conviction que la ville de Troie existait ! Mais c'est seulement à l'automne de ma vie et sans l'aide de Minna — elle était loin, bien loin — qu'il m'a été donné de réaliser les rêves d'enfants que nous avions formés cinquante ans plus tôt.

Mon père ne savait pas le grec, mais il possédait bien le latin et profitait de ses loisirs pour me l'enseigner. J'avais à peine neuf ans lorsque ma mère bien aimée mourut : cette perte irréparable était bien le plus grand malheur qui pût nous frapper, mes six frères et sœurs et moi.

La mort de ma mère coïncida avec un autre événement pénible à la suite duquel toutes nos relations nous tournèrent brusquement le dos et cessèrent complètement de nous fréquenter. Dans l'ensemble, je n'en fus guère chagriné. Mais ne plus voir la famille Meincke, me séparer de Minna pour toujours, cela m'affligea mille fois plus que la mort de ma mère, dont la perte s'effaça bientôt devant l'insurmontable désespoir où me plongeait l'idée d'avoir perdu Minna. Chaque jour, des heures entières, je restais planté devant le portrait d'Olgartha von Schröder, tout seul, le visage ruisselant de larmes, me rappelant douloureusement les jours heureux que j'avais passés en compagnie de Minna. L'avenir me semblait sombre et morne et, pendant un certain temps, les merveilleux mystères d'Ankershagen, Troie elle-même, n'eurent plus d'attrait pour moi. Mon père, à la vue de mon profond abattement, m'envoya pour deux ans chez son frère, le révérend Friedrich Schliemann, pasteur du village de Kalkhorst, dans le Mecklembourg. J'eus la chance d'avoir là pour professeur, pendant un an, Carl Andress, de Neu-Strelitz; cet éminent linguiste me fit faire de tels progrès que je fus capable d'offrir à mon père, pour Noël 1832, une dissertation latine — encore imparfaite, il est vrai — relatant les principaux événements de la guerre de Troie et les aventures d'Ulysse et d'Agamemnon. A onze ans j'entrai en classe de troisième au lycée de Neu-Strelitz. Mais, à cette même époque, ma famille eut à subir de graves revers et, craignant que mon père n'eût pas les

moyens de m'assurer plusieurs années d'études secondaires puis universitaires, je quittai le lycée au bout de trois mois, pour entrer en classe de seconde au collège technique de la ville. Au printemps de 1835, je passai en classe de première et, un an plus tard, je quittai l'établissement pour devenir garçon de courses chez Ernst Ludwig Holtz, épicier à Fürstenberg, petite ville du Mecklembourg-Strelitz. J'avais quatorze ans.

Quelques jours avant mon départ de Neu-Strelitz, le Vendredi-Saint de 1836, le hasard me conduisit chez le musicien de la Cour C.-L. Laue et me mit en présence de Minna que je n'avais pas vue depuis cinq ans. Jamais je n'oublierai cette rencontre, qui devait être la dernière. Minna avait maintenant quatorze ans; elle avait beaucoup grandi depuis que nous nous étions quittés. Elle était modestement vêtue de noir et cette simplicité même la rendait plus belle et plus attirante encore. Nos regards se rencontrèrent, nous fondîmes en larmes et, sans pouvoir proférer un mot, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Plusieurs fois nous essayâmes de parler, mais l'émotion était trop forte et nous coupait la parole. Bientôt les parents de Minna survinrent et nous fûmes obligés de nous séparer. Il me fallut longtemps pour me remettre de ce choc. J'étais sûr, maintenant, que Minna m'aimait encore et cette pensée stimula mon ambition. Dès ce moment, je sentis naître en moi une énergie farouche et la certitude inébranlable que je ferais mon chemin à force de courage pour être digne de Minna. La seule chose que j'implorais du ciel

était qu'elle ne se mariât pas avant que je me sois fait une situation.

Cinq ans et demi je travaillai dans la petite boutique de Fürstenberg; au bout d'un an, M. Holtz eut pour successeur l'excellent M. Hückstädt. Mon travail consistait à vendre des harengs, du beurre, de l'alcool de pommes de terre, du lait, du sel, du café, du sucre, de l'huile et des chandelles, à moudre des pommes de terre pour les distiller, à balayer la boutique et autres occupations du même genre. Nos affaires étaient très modiques : à peine si nous faisons un chiffre annuel de 3.000 thalers; nous nous estimions très heureux le jour où nous avons vendu pour dix à quinze thalers de marchandises. Bien entendu, je n'étais en contact qu'avec les gens du peuple les plus humbles. Je travaillais de cinq heures du matin à onze heures du soir et je n'avais pas un seul instant à consacrer à l'étude. J'oubliai même rapidement le peu que j'avais appris dans mon enfance, mais je ne perdais pas ma soif d'apprendre — je ne l'ai d'ailleurs jamais perdue — et je ne suis pas près d'oublier le soir où Hermann Niederhöffer, un meunier, entra dans la boutique, après de copieuses libations. C'était le fils d'un pasteur protestant de Röbel (Mecklembourg) et il était sur le point de finir ses études au lycée de Neu-Ruppin quand sa mauvaise conduite l'en avait fait chasser. Son père le mit en apprentissage chez le meunier Dettmann, à Güstrow; il y resta deux ans, puis il partit de village en village comme compagnon meunier. Mécontent de son sort, il

ne tarda pas à s'adonner à la boisson, sans toutefois oublier son Homère. Le soir dont je parle, il nous en déclama une centaine de vers, scandés suivant le rythme. Je ne comprenais pas un mot et cependant cette langue mélodieuse m'émut profondément; je pleurai amèrement sur mon triste sort. Trois fois je priai le meunier de me répéter ces vers divins et je l'en remerciai en lui offrant trois verres d'eau-de-vie, pour lesquels je sacrifiai sans regret les quelques pfennigs qui constituaient toute ma fortune. Dès lors je ne cessai de supplier Dieu qu'il m'accordât la grâce d'apprendre un jour le grec.

Cependant je ne voyais aucune issue à ma situation misérable, quand soudain un miracle vint me délivrer. Un jour que je soulevais un tonneau trop lourd, quelque chose se rompit dans ma poitrine; je crachai du sang et ne fus plus en mesure d'accomplir mon travail. Désespéré, je gagnai Hambourg à pied et je réussis à y trouver un travail payé 180 marks par an. Mais mes crachements de sang et de violentes douleurs dans la poitrine m'interdisaient tout travail dur et mes patrons ne savaient à quoi m'employer. Je voyais bien que je ne pouvais plus faire ce métier et, poussé par la nécessité de gagner mon pain par n'importe quel travail, même le plus humble, j'essayai de me faire embaucher à bord d'un navire; sur la recommandation d'un courtier maritime compatissant, M. Wendt, un ami d'enfance de ma mère, je réussis à me faire accepter comme mousse à bord du petit brick « La Dorothée », en partance pour La Guaira au Venezuela.

J'avais toujours été pauvre, mais je n'avais jamais atteint un tel dénuement; il me fallut vendre mon unique habit pour m'acheter une couverture de laine ! Le 28 novembre 1841, nous quittâmes Hambourg par bon vent; quelques heures plus tard, le vent tournait; nous dûmes rester trois jours entiers dans l'Elbe, non loin de Blankenese. C'est seulement le 1^{er} décembre que le vent nous redevint favorable; dépassant Cuxhaven, nous gagnâmes la haute mer, mais à peine étions-nous au large d'Héligoland que le vent sauta de nouveau à l'ouest et s'y maintint jusqu'au 12 décembre. Louvoyant sans arrêt, nous n'avancions guère ou pas du tout, quand, dans la nuit du 11 au 12, une terrible tempête nous drossa vers l'île Texel, sur un banc de sable appelé « de Eilandsche Grond », où nous fîmes naufrage. Exposés à mille périls et après avoir été ballotés neuf heures dans une coque de noix livrée à la fureur du vent et des vagues, les neuf hommes qui composaient notre équipage furent enfin sauvés. Je me souviendrai toute ma vie avec reconnaissance de l'instant où notre embarcation fut poussée par le ressac sur un banc de sable, non loin de la côte de Texel. Nous étions sauvés. J'ignorais quelle était la côte sur laquelle nous venions d'être jetés; je savais seulement que nous nous trouvions « à l'étranger ». Sur ce banc de sable, une voix sembla me murmurer que mon destin venait d'être mis à flot et que je devais profiter du courant. Le jour même, cet heureux pressentiment se réalisa; tandis que le capitaine et mes compagnons avaient tout perdu dans le

naufrage, ma petite malle contenant quelques chemises et quelques paires de chaussettes, ainsi que mon agenda et des lettres de recommandations que M. Wend m'avait données pour La Guaira, fut aperçue, flottant intacte sur la mer et repêchée. A Texel, les consuls Sonderdorp et Ram nous firent un accueil chaleureux, mais quand ils me proposèrent de me rapatrier avec le reste de l'équipage, je refusai énergiquement et je déclarai que mon sort allait se décider en Hollande et que j'avais l'intention de me rendre à Amsterdam pour m'engager dans l'armée. J'étais absolument sans ressources et je n'envisageais plus pour le moment que ce moyen d'assurer ma subsistance. Sur ma prière instante, les consuls payèrent donc les deux guldens de mon passage à Amsterdam. Cette fois, le vent avait tourné au sud et le petit bateau qui m'emmenait dut rester une journée à Enkhuizen; il nous fallut donc trois jours pour atteindre la capitale. J'étais très insuffisamment protégé par mes misérables vêtements et la traversée me fut pénible. Même à mon arrivée, la chance refusa tout d'abord de me sourire. L'hiver commençait, je n'avais pas de redingote et je souffrais affreusement du froid. Mon intention de m'engager ne put se réaliser aussi vite que je l'avais espéré et les quelques guldens que j'avais réunis en demandant la charité à Texel et à Enkhuizen, joints aux deux autres que j'avais reçus de M. Quack, le consul de Mecklembourg à Amsterdam, ne tardèrent pas à être dépensés chez M^{me} Graalman qui tenait pension dans le Ramskoy. Quand mes maigres ressources furent

complètement épuisées, je simulai une maladie et on m'admit à l'hôpital. Ce fut encore le brave courtier maritime Wendt, dont j'ai déjà parlé, qui me tira d'affaire : je lui avais écrit de Texel pour lui raconter notre naufrage et lui annoncer que j'avais l'intention de tenter ma chance à Amsterdam. Un heureux hasard voulut que ma lettre lui fût remise alors qu'il était attablé à un banquet avec de nombreux amis. Le récit du nouveau malheur qui s'était abattu sur moi excita la compassion générale et une collecte spontanée permit à Wendt de réunir 240 guldens qu'il m'envoya par l'entremise du consul Quack. En même temps il me recommanda à M. W. Hepner, consul général de Prusse à Amsterdam, qui me procura rapidement un emploi au comptoir commercial de F.C. Quien.

Dans ma nouvelle place, j'avais pour tâche de timbrer des lettres de change, d'aller les toucher en ville et de faire la navette du courrier entre la maison de commerce et la poste. Cette occupation toute machinale me plaisait, car elle me laissait assez de loisirs pour penser à compléter mon instruction négligée.

Je m'appliquai d'abord à acquérir une écriture lisible et j'y réussis pleinement au bout de vingt leçons chez le calligraphe bruxellois bien connu Magnée; puis, dans l'idée d'améliorer ma situation, je m'attaquai courageusement à l'étude des langues vivantes. Mes appointements n'étaient que de 800 francs par an, dont je consacrais la moitié à mes études; l'autre moitié me permettait de subsister tant bien que mal. Mon logement, pour lequel

je payais 8 francs par mois, consistait en une misérable mansarde inchauffable dans laquelle je grelottais l'hiver, mais où, en revanche, je cuisais en été. Je mangeais le matin de la bouillie de farine de seigle; mon repas de midi ne me coûtait jamais plus de 16 pfennigs. Mais rien ne stimule davantage à l'étude que la misère jointe à la certitude d'en sortir par un travail acharné. J'étais encore aidé par mon désir de me rendre digne de Minna; je puisais dans cette idée un courage à toute épreuve. Je me jetai donc à corps perdu dans l'étude de l'anglais et la nécessité me fit inventer une méthode qui facilite considérablement l'étude de n'importe quelle langue et qui consiste essentiellement à lire beaucoup à haute voix sans traduire, à prendre une leçon chaque jour, à traiter par écrit des sujets qui nous intéressent, à corriger ces compositions sous le contrôle du professeur, puis à les apprendre et à les réciter à la leçon suivante. J'avais peu de mémoire, ne l'ayant plus exercée depuis mon enfance, mais j'utilisais chaque instant et j'allais jusqu'à rogner sur mes heures de travail pour apprendre. Pour acquérir le plus vite possible une bonne prononciation, j'assistais deux fois chaque dimanche aux offices de l'église anglaise et je me répétais tout bas chaque mot du sermon. Même quand il pleuvait, je faisais toutes mes courses un livre à la main, apprenant par cœur des passages; je faisais la queue au guichet de la poste tout en lisant. Ma mémoire se fortifia peu à peu et, au bout de trois mois, je récitais facilement à mes maîtres, M. Taylor et M. Thompson, chaque

jour vingt pages imprimées de prose anglaise qu'il m'avait suffi de lire trois fois attentivement. J'appris ainsi par cœur tout le *Vicaire de Wakefield* et tout *Ivanhoe*. Ce surmenage me tenait éveillé une partie de la nuit et je passais mes heures d'insomnie à repasser mentalement ce que j'avais lu dans la soirée. La mémoire et la concentration étant bien meilleures de nuit que de jour, je trouvais ces révisions nocturnes très utiles; je ne saurais trop recommander cette méthode. C'est ainsi que je parvins, en l'espace d'un semestre, à posséder à fond la langue anglaise.

J'appliquai la même méthode à l'étude du français et j'en vins à bout dans les six mois suivants. Les œuvres que j'appris par cœur furent, cette fois, *Les Aventures de Télémaque* et *Paul et Virginie*. Ma persévérance à l'étude sur ce rythme accéléré développa si bien ma mémoire en un an que je n'eus aucune peine à apprendre le hollandais, l'espagnol, l'italien et le portugais et qu'il me suffit de consacrer six semaines à chacune de ces langues pour la parler et l'écrire couramment.

J'ignore si je le devais à la pratique continuelle de la lecture à haute voix ou à la bienfaisante influence de l'air humide des Pays-Bas : toujours est-il que ma douleur dans la poitrine disparut la première année de mon séjour à Amsterdam et ne se fit plus jamais sentir.

Cependant mon ardeur à l'étude me faisait négliger mes occupations machinales au bureau, surtout quand je commençai à les trouver indignes de moi. De plus

mes chefs ne me donnaient aucun avancement, estimant sans doute qu'un employé qui se révèle incapable comme garçon de bureau est nécessairement inapte à un emploi plus élevé.

Je réussis enfin, grâce à l'intervention de mes amis Louis Stoll, de Mannheim, et I.H. Ballauf, de Brême, à obtenir, le 1^{er} mars 1844, une place de secrétaire-comptable au comptoir commercial de MM. B.H. Schroeder et C^{ie}; on m'engagea tout de suite aux appointements de 1.200 francs par an, mais bientôt mes supérieurs, remarquant mon application, y ajoutèrent 800 francs à titre d'encouragement. Ma reconnaissance leur est acquise pour toujours en raison de cette générosité qui a été à l'origine de ma chance; car je me mis à étudier le russe, avec l'idée que je pourrais ainsi me rendre plus utile. Les seuls livres russes que je pus me procurer étaient une vieille grammaire, un dictionnaire et une mauvaise traduction des *Aventures de Télémaque*. Mais, en dépit de tous mes efforts, je ne pus trouver de professeur; à part le vice-consul russe, M. Tannenberg, qui n'aurait pas voulu me donner de leçons, il n'existait personne à Amsterdam qui comprît un mot de cette langue. Je commençai donc à étudier sans maître et, en quelques jours, m'aidant de la grammaire, je m'assimilai l'alphabet et sa prononciation. Je repris alors ma méthode, rédigeant de courtes narrations que j'apprenais par cœur. Elles étaient assurément bien mauvaises, puisque je n'avais personne pour me les corriger; mais je m'efforçais de repérer mes fautes par des

exercices pratiques, en apprenant par cœur la version russe des *Aventures de Télémaque*. Il me sembla que je ferais des progrès plus rapides si j'avais près de moi quelqu'un à qui raconter les aventures de Télémaque : j'engageai donc, pour 4 francs par semaine, un pauvre Juif qui venait deux heures chaque soir écouter mes récitation en russe, dont il ne comprenait pas un traître mot.

Comme les plafonds des maisons hollandaises sont construits, la plupart du temps, en simple planches, on entend souvent au rez-de-chaussée tout ce qui se dit au troisième étage. Les autres locataires ne tardèrent pas à être importunés par mes séances de récitation et se plainquirent au propriétaire, si bien qu'à l'époque où j'étudiais le russe il me fallut changer deux fois de logement. Mais tous ces désagréments ne purent affaiblir mon zèle et, au bout de six semaines, je fus capable d'écrire ma première lettre en russe, adressée à Vassili Plotnikov, l'agent à Londres des gros négociants d'indigo à Moscou, MM. P.N. Maloutine. Il me fut même possible de m'entretenir couramment dans leur langue avec les marchands russes Matveiev et Frolov qui vinrent à Amsterdam pour assister aux grandes ventes publiques d'indigo.

Mon étude du russe terminée, je commençai à m'intéresser sérieusement à la littérature des langues que j'avais apprises.

En janvier 1846, mes excellents patrons m'envoyèrent comme agent à Saint-Pétersbourg. Là, aussi bien

qu'à Moscou, mes efforts furent dès les premiers mois couronnés de succès qui dépassèrent de loin mes espérances et celles de mes chefs. Dès que je me vis indispensable à la maison Schroeder et C^{ie}, assuré d'une situation indépendante, j'écrivis à Laue, cet ami de la famille Meincke dont j'ai déjà parlé et qui habitait Neu-Strelitz; je lui racontai toutes les aventures par lesquelles j'étais passé et le priai de demander au plus vite en mon nom la main de Minna. Quelle ne fut pas ma stupeur en recevant un mois plus tard la terrible nouvelle qu'elle était mariée depuis quelques semaines! Cette cruelle déception m'apparut alors comme le coup le plus dur qui pût jamais me frapper : incapable d'aucune activité, je tombai malade. Je ne cessais d'évoquer tout ce qui m'avait lié à Minna dans notre enfance, tous les rêves que nous avions caressés, tous nos grands projets dont la réalisation miroitait maintenant à ma portée; comment pouvais-je penser les mener à bien sans Minna? Je me reprochais amèrement de ne pas avoir demandé sa main avant de partir pour Saint-Pétersbourg, mais j'en revenais toujours à me dire que je n'aurais fait alors que me rendre ridicule : à Amsterdam je n'étais encore que commis, ma situation tout à fait précaire était à la merci de l'humeur de l'un de mes chefs; même un peu plus tard, rien ne m'avait garanti que je réussirais à Saint-Pétersbourg où j'aurais pu aller au-devant d'un échec complet. Je ne pouvais admettre l'idée que Minna fût heureuse auprès d'un autre homme, ni que je pourrais un jour faire ma vie

avec une autre femme. Pourquoi la cruauté du destin devait-elle m'arracher Minna juste maintenant, alors que j'avais lutté pendant seize ans avec l'espoir d'en faire mon épouse, alors que je venais d'obtenir le droit de la conquérir ? Ce qui nous arrivait ressemblait à ces cauchemars où nous poursuivons sans trêve quelqu'un qui nous échappe chaque fois que nous croyons l'avoir rejoint. Je pensais bien, à l'époque, ne jamais pouvoir surmonter le chagrin d'avoir perdu Minna ; mais le temps, qui guérit toutes les blessures, finit par apaiser mon cœur ; la tristesse d'avoir perdu Minna me hanta encore pendant bien des années, mais je repris peu à peu mon activité dans le commerce et la poursuivis sans interruption.

La chance m'avait si bien favorisé en affaires, dès la première année de mon séjour à Saint-Petersbourg, que je pus, au début de 1847, me faire inscrire à la guilde des marchands à titre de négociant en gros. Parallèlement à cette nouvelle activité, je restai dans les mêmes relations avec la maison Schroeder et C^{ie} d'Amsterdam dont je tins l'agence pendant sept années. Ayant acquis à Amsterdam une connaissance approfondie de tout ce qui concernait l'indigo, je limitai mon commerce presque exclusivement à cette marchandise.

Depuis des années j'étais sans nouvelles de mon frère Ludwig qui avait émigré en Californie au début de 1849 ; je me rendis donc là-bas où j'appris qu'il était mort. Je me trouvais encore en Californie quand, le 4 juillet 1850, elle prit rang d'Etat de l'Union ; tous ceux qui y

résidaient furent *ipso facto* naturalisés américains ce jour-là, et c'est ainsi que je devins citoyen des Etats-Unis. Vers la fin de 1852, je créai à Moscou une filiale pour la vente en gros de l'indigo et j'en confiai la direction à mon excellent agent, Alexei Matveiev ; après sa mort, je le remplaçai par son employé Joutchenko que je fis nommer marchand de la deuxième guilde, estimant qu'un serviteur capable peut facilement faire un bon directeur, alors qu'un directeur ne sera jamais un subordonné satisfaisant.

A Pétersbourg j'étais toujours submergé de travail, ce qui m'empêchait de poursuivre mon étude des langues ; c'est seulement en 1854 que je trouvai le temps d'apprendre le suédois et le polonais.

La Providence veillait particulièrement sur moi et plus d'une fois je n'échappai que par miracle à un désastre certain. J'aurai toute ma vie présente à la mémoire la matinée du 4 octobre 1854. C'était pendant la guerre de Crimée. Les ports russes étant bloqués, toutes les marchandises à destination de Pétersbourg arrivaient par bateau dans les ports prussiens de Königsberg et de Memel, pour être ensuite acheminées par voie de terre. Plusieurs centaines de caisses d'indigo et un stock important d'autres marchandises avaient été expédiées d'Amsterdam à mon compte et mes agents de Memel, MM. Meyer et C^{ie}, attendaient les deux vapeurs annoncés pour me faire parvenir les marchandises par voie de terre. J'avais assisté à la vente aux enchères de l'indigo à Amsterdam et je me rendais à Memel pour y

surveiller l'expédition ultérieure de mes marchandises. Arrivé à Königsberg le 3 octobre, tard dans la soirée, j'étais descendu à l'*Hôtel de Prusse*. Le lendemain matin, en jetant un coup d'œil par la fenêtre de la chambre, je lus sur la tour de la porte de la ville, la « Grüner Tor » (5), une inscription qui se détachait en lettres d'or et qui me frappa comme un présage :

*Vultus fortunae variatur imagine lunae :
Crescit, decrescit, constans persitere nescit.* (6)

Je n'étais pas superstitieux, mais j'en restai fortement impressionné et une crainte obscure s'empara de moi, comme à l'approche d'un danger inconnu. En poursuivant mon voyage par la malle-poste, j'appris avec effroi, à la première station après Tilsit, que la ville de Memel avait été la veille réduite en cendres par un gigantesque incendie; cette triste nouvelle me fut confirmée par l'aspect de la ville. Elle s'étendait devant nos yeux comme un immense cimetière au-dessus duquel se dressaient, comme des pierres tombales, les murs noircis de fumée et les cheminées, lugubres témoignages de la fragilité des choses terrestres. Désespéré, je me mis à la recherche de M. Meyer parmi les monceaux de ruines fumantes. Je finis par le trouver, je lui demandai si mes

(5) La « Porte Verte ».

(6) *La face de la Fortune change avec la lune :
Elle croît, elle décroît; elle ignore la constance.*

biens étaient sauvés. Pour toute réponse, il me désigna ses entrepôts qui brasillaient encore : « Tout est là-dessous. » Le coup était très rude. Un travail acharné de huit ans et demi à Pétersbourg m'avait permis de gagner 150.000 thalers — et d'un seul coup ils disparaissaient. Il ne me fallut guère de temps pour me familiariser avec cette idée; la certitude même de ma ruine contribua à me rendre ma présence d'esprit.

La pensée que, du moins, je n'avais pas de dettes contribua à m'apaiser; en effet la guerre de Crimée avait éclaté peu de temps avant et, les relations commerciales étant encore très précaires, j'avais réglé comptant tous mes achats. D'autre part je pouvais compter sur les Schroeder de Londres et d'Amsterdam pour me faire crédit, ce qui m'assurait la possibilité de regagner, avec le temps, ce que je venais de perdre. Le soir était venu. J'étais sur le point de poursuivre mon voyage vers Pétersbourg et je racontais mon malheur aux autres voyageurs de la malle-poste, quand l'un d'eux me demanda soudain mon nom et s'écria : « Schliemann ! Mais vous êtes le seul à n'avoir rien perdu ! Je suis le premier commis de la maison Meyer et C^{ie}. Nos entrepôts étaient bondés quand les navires amenant vos marchandises ont accosté, si bien que nous avons dû improviser à côté un baraquement de planches où tout votre avoir est resté intact. » Le passage brutal d'un abattement profond à la joie la plus vive est difficile à supporter de sang-froid. Pendant quelques minutes je res-

taï sans voix ! Le seul qui ait échappé au désastre général ! Je ne pouvais y croire. Je pensais rêver. Pourtant le fait était là. Et le plus miraculeux était que le feu avait pris naissance justement dans les vastes entrepôts de Meyer et C^{ie}, situés au nord de la ville et qu'un furieux vent du nord l'avait propagé sur la ville entière; c'était cette tornade qui avait sauvé les baraques en planches, qui, quelques pas plus au nord, avaient été épargnées.

Je vendis très avantageusement mes marchandises que la chance avait protégées, je fis fructifier le produit de cette opération, je traitai de gros marchés d'indigo, de bois colorants et de produits stratégiques (salpêtre, soufre et plomb); c'est ainsi que je réussis, alors que les capitalistes n'osaient pas risquer de grosses affaires à cause de la guerre de Crimée, à réaliser des bénéfices considérables et à doubler ma fortune en un an.

Mon désir le plus ardent avait toujours été d'apprendre le grec; avant la guerre de Crimée, je n'avais pas jugé raisonnable de m'adonner à cette étude, dans la crainte que le charme puissant de cette magnifique langue ne m'envoutât au point de me faire négliger mes intérêts commerciaux. Pendant la guerre, j'avais été si accablé de travail que je n'arrivais pas à lire un journal, à plus forte raison un livre. Mais quand les premières nouvelles concernant la paix furent connues à Pétersbourg, en janvier 1856, je me sentis incapable de refouler plus longtemps mon désir et je me livrai sans plus tarder à cette étude avec toute mon ardeur. Mon

premier professeur fut M. Nikolaos Pappadakes, mon second maître MM. Theokletos Vimpos, tous deux originaires d'Athènes, où le dernier est aujourd'hui archevêque. Cette fois encore, je suivis fidèlement ma méthode et pour acquérir le vocabulaire dans le plus bref délai, ce qui me parut plus difficile que pour le russe, je me procurai une traduction en grec moderne de *Paul et Virginie* et la lus d'un bout à l'autre, en comparant soigneusement chaque mot avec son équivalent français. Après cette lecture, je possédais au moins la moitié des mots offerts par le texte et une seconde lecture me permit de les connaître tous, sans avoir perdu une seule minute à chercher dans le dictionnaire. Je parvins ainsi, en l'espace de six semaines, à surmonter les difficultés du grec moderne; après quoi j'entrepris l'étude du grec ancien dont j'acquis, en trois mois, une connaissance suffisante pour comprendre quelques auteurs et surtout Homère que je lisais et relisais avec un enthousiasme inépuisable.

Pendant deux ans, je me consacrai exclusivement à la littérature grecque de l'Antiquité, lisant couramment la plupart des classiques, relisant à mainte reprise l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Je n'appris de la grammaire que les déclinaisons et les verbes réguliers et irréguliers; je ne perdis pas un instant de ce temps qui m'était précieux à étudier les règles grammaticales. En voyant que pas un des garçons que l'on a tourmentés huit ans et plus au lycée avec d'ennuyeuses règles de grammaires n'est ensuite capable d'écrire une lettre en grec, sans

y faire des centaines de fautes grossières, j'en conclus que la méthode scolaire était entièrement fausse. A mon avis, on ne peut acquérir une connaissance approfondie de la grammaire grecque que par la pratique, c'est-à-dire en lisant attentivement de la prose classique et en apprenant par cœur certains passages typiques. En suivant cette méthode extrêmement simple, j'apprenais le grec ancien comme une langue vivante. Grâce à ce moyen j'écris le grec très couramment, je suis capable de m'exprimer dans cette langue sur n'importe quel sujet sans difficulté et ma connaissance de la langue est toujours fraîche à mon esprit. Je suis entièrement familiarisé avec toutes les règles de la grammaire, sans même savoir si elles sont ou non consignées dans les manuels. Et s'il arrive que quelqu'un relève une faute dans ma prose grecque, je peux toujours lui prouver que l'expression incriminée est exacte, en lui citant le passage de l'auteur classique qui a utilisé avant moi cette tournure.

Mes affaires de Pétersbourg et de Moscou continuaient cependant de prospérer. En matière de commerce, j'étais d'une prudence extrême; le terrible krach qui suivit la crise de 1857 me porta bien, à moi aussi, quelques coups assez rudes, mais il n'en résulta qu'un dommage minime et même cette année malheureuse me laissa finalement quelques bénéfices.

Au cours de l'été 1858, je repris à Pétersbourg, avec mon cher ami le professeur Ludwig von Muralt, mes études de latin abandonnées depuis vingt-cinq ans.

Connaissant maintenant le grec ancien et moderne, j'eus moins de mal avec le latin et j'eus tôt fait d'en venir à bout.

En cette même année 1858, j'estimai avoir amassé une fortune suffisante et j'eus le désir de me retirer complètement des affaires. Je voyageai tout d'abord à travers la Suède, le Danemark, l'Allemagne, l'Italie, puis l'Egypte où je remontai le Nil jusqu'à la deuxième chute, en Nubie. Je trouvai là une excellente occasion d'apprendre l'arabe et je me rendis à travers le désert du Caire à Jérusalem. Je visitai Petra et parcourus toute la Syrie, perfectionnant sans cesse ma connaissance pratique de l'arabe. Ce fut seulement par la suite, à Pétersbourg, que j'étudiai cette langue méthodiquement. Après la Syrie, en été 1859, je visitai Smyrne, les Cyclades, Athènes et j'étais sur le point de partir pour Ithaque, lorsqu'un accès de fièvre me terrassa. En même temps me parvint de Pétersbourg la nouvelle que le négociant Stepan Soloviev avait fait faillite; d'après une convention passée entre nous, il devait me rembourser, en l'espace de quatre ans et par versements annuels, des sommes importantes qu'il me devait; non content d'avoir laissé passé la première échéance, il m'attaquait devant le tribunal de commerce. Je rentrai sur-le-champ à Pétersbourg. Le changement d'air dissipa ma fièvre et je gagnai rapidement mon procès. Mon adversaire, cependant, fit appel devant le Sénat; dans ces conditons, il ne fallait pas s'attendre à obtenir le verdict final avant trois ou quatre ans et, comme ma

présence était absolument indispensable, je repris, bien à contrecœur, mes activités commerciales, mais, cette fois, sur une échelle beaucoup plus vaste.

D'octobre à mai 1860, j'importai pour dix millions de marks de marchandises. Outre l'indigo et l'huile d'olive, je traitai, en 1860 et 1861, de gros marchés de coton qui, à la faveur de la guerre civile américaine et du blocus que subissaient les Etats du Sud, se soldèrent par des bénéfices considérables. Quand le coton devint trop cher, je l'abandonnai pour le thé dont l'importation par voie de mer était autorisée depuis mai 1862. Mais, au cours de l'hiver 1862-1863, la révolution éclata en Pologne et les Juifs profitèrent du désordre qui régnait dans le pays pour introduire en fraude en Russie d'énormes quantités de thé. Assujetti comme je l'étais au paiement de lourds droits de douane, je ne pus soutenir cette concurrence et renonçai au commerce de cette denrée. Je me débarrassai, en y gagnant très peu, des 600 caisses qui me restaient en stock.

Le ciel continuait de favoriser miraculeusement toutes mes entreprises commerciales et, vers la fin de 1863, je me trouvai en mesure de me consacrer pleinement à la réalisation des rêves que j'avais caressés depuis mon enfance.

En dépit de toute l'agitation provoquée par les affaires, je n'avais jamais cessé de penser à Troie et à ma résolution, formée en 1830 devant mon père et Minna, d'exhumer un jour cette cité. J'attachais certes de l'importance à l'argent, mais seulement comme à un

moyen d'atteindre ce but grandiose que je m'étais fixé. D'ailleurs je n'avais réintégré la carrière commerciale que contraint et forcé, parce qu'il me fallait une occupation, une distraction pendant la durée de cet ennuyeux procès contre Soloviev. Dès que le Sénat eut débouté mon adversaire et que celui-ci eut effectué son dernier paiement, en décembre 1863, je commençai à liquider mes affaires.

Toutefois, avant de me consacrer entièrement à l'archéologie et à la réalisation du rêve de ma vie, je voulus connaître d'autres pays. En avril 1864, je partis pour Tunis, je visitai les ruines de Carthage et, par l'Egypte, je me rendis aux Indes. Je vis successivement Ceylan, Madras, Calcutta, Bénarès, Agra, Lucknow, Delhi, l'Himalaya, Singapour, Java, Saïgon; je restai deux mois en Chine et, passant par Hong-Kong, Canton, Amoy, Fou-Tcheou, Changhaï, Tien-Tsin, Pékin, j'atteignis la Grande Muraille. Puis je gagnai Yokohama et Tokio pour ensuite m'embarquer sur un petit navire anglais qui m'amena à San-Francisco. Notre traversée dura cinquante jours, au cours desquels j'écrivis mon premier livre : *La Chine et le Japon*. De San-Francisco je me rendis au Nicaragua; je visitai encore presque tout l'Est des Etats-Unis, puis La Havane et la ville de Mexico. Au printemps 1866, je vins me fixer à Paris pour m'adonner à l'archéologie, n'interrompant mes études que pour quelques brefs voyages en Amérique.

PREMIER VOYAGE A ITHAQUE,
DANS LE
PÉLOPONNÈSE ET A TROIE
(1868-1869)

« Il m'était enfin donné de réaliser le rêve de ma vie; enfin j'avais le loisir de visiter le théâtre des événements qui m'avaient toujours passionné et la patrie des héros dont les aventures m'avaient enthousiasmé et consolé dès ma jeunesse. Je me mis en route en avril 1868 et, par Rome et Naples, je gagnai Corfou, Céphalonie et Ithaque; pour cette dernière, je la visitai à fond. »

Le peuple de l'île voyait dans le mont Aetos le château d'Ulysse, à cause d'un vieux mur d'enceinte qui en entourait la cime. Schliemann relate dans son ouvrage *Ithaque, le Péloponnèse et Troie*, comment il décida d'entreprendre à cet endroit ses premières fouilles et dans quel esprit il les mena :

« La cime de l'Aetos est semée de grandes pierres couchées; je voyais cependant, par endroits, quelques mètres de buissons et de broussailles qui m'indiquaient la présence de la terre. Je résolus aussitôt de pratiquer des fouilles sur tous les points où la nature du sol le permettrait. N'ayant pas apporté d'outils, je dus remettre mes recherches au lendemain.

« La chaleur était accablante; mon thermomètre

marquait 52°; j'éprouvais une soif ardente et je n'avais ni eau ni vin. Mais l'enthousiasme qui m'habitait, à l'idée que je me trouvais parmi les ruines du palais d'Ulysse, était si puissant que j'oubliai la chaleur et la soif. Tantôt j'explorai le site, tantôt je lisais dans l'*Odyssée* le récit des scènes émouvantes qui s'étaient déroulées en ce lieu; tantôt j'admirais le splendide panorama qui s'offrait de tous côtés à ma vue et qui valait celui auquel j'avais pris une telle joie huit jours auparavant, en Sicile, du haut de l'Etna.

« Le lendemain matin, 10 juillet, après m'être baigné dans la mer, je partis dès cinq heures du village où j'avais passé la nuit; quatre ouvriers m'accompagnaient. Ruisselants de sueur, nous atteignîmes vers 7 heures le sommet de l'Aetos. Je fis d'abord arracher les broussailles par les quatre hommes, puis je les fis creuser le secteur nord-est où, d'après mes suppositions, avait dû s'élever le splendide olivier dont Ulysse fabriqua son lit nuptial et autour duquel il construisit sa chambre (*Odyssée* XIII, 183-204) :

« Au milieu de l'enceinte, un rejet d'olivier éployait son feuillage; il était vigoureux et son gros fût avait l'épaisseur d'un pilier : je construisis, autour, [en blocs appareillés] les murs de notre chambre; [je la couvris d'un toit] et, quand je l'eus munie d'une porte aux panneaux de bois plein, sans fissure, c'est alors seulement que, de

cet olivier coupant la frondaison, je donnai tous mes soins à équarrir le fût jusqu'à la racine, puis, l'ayant bien poli et dressé au cordeau, je la pris pour montant où cheviller le reste; à ce premier montant, j'appuyai le lit, dont j'achevai le cadre; [quand je l'eus incrusté d'or, d'argent et d'ivoire,] j'y tendis des courroies d'un cuir rouge éclatant... » (1).

« Cependant nous ne trouvâmes là que des débris de tuiles et de poteries, puis, à 66 centimètres, nous rencontrâmes le roc. Ce roc présentait bien des crevasses dans lesquelles auraient pu pénétrer les racines de l'olivier, mais j'avais perdu tout espoir de trouver là des vestiges archéologiques.

« Je fis creuser plus loin, là où j'avais découvert deux pierres qui semblaient avoir appartenu à un mur et, après trois heures de travail, les hommes mirent à jour deux rangées de blocs servant de base à une petite construction; les pierres en étaient bien taillées et solidement maçonnées par un ciment blanc; le bâtiment était donc d'une époque assez récente, sans doute romaine.

« Tandis que mes ouvriers étaient occupés de ce côté, j'examinai avec la plus grande attention tout l'emplace-

(1) Trad. de Victor Bérard, Collection des Universités de France, 3^e éd. Paris, « Les Belles Lettres », 1939.

ment du palais; je découvris une grosse pierre qui semblait se terminer par une courbe; avec mon couteau, je la dégageai de terre et je m'aperçus qu'elle formait un demi-cercle. Continuant de creuser au couteau, je remarquai bientôt que l'on avait prolongé les extrémités par de petites pierres entassées en une sorte de muret qui complétait le tracé du cercle. Je cherchai d'abord à creuser dans le cercle avec mon couteau, mais je dus y renoncer, la terre étant mêlée à une substance blanche, que j'identifiai comme étant de la cendre d'os calcinés; ce mélange était presque aussi dur que la pierre elle-même. Je m'y attaquaï donc à la pioche, mais à peine mon outil eût-il pénétré à 10 centimètres qu'il brisa une belle petite urne remplie de cendres humaines. Je poursuivis mon travail avec les plus grandes précautions et je trouvai une vingtaine de vases très divers de forme bizarre, les uns couchés, les autres debout. Malheureusement, je les brisai en les sortant de terre, à cause de la dureté du sol et faute d'outils adaptés; je ne pus en emporter que cinq intacts. Le plus grand ne dépassait pas 11 centimètres de haut. Deux d'entre eux portaient de très jolies peintures, mais elles s'effacèrent presque entièrement dès qu'elles furent exposées au soleil. Je trouvai encore, dans ce petit cimetière domestique, la lame courbe d'un couteau sacrificatoire couverte d'une épaisse couche de rouille, une idole d'argile représentant une déesse qui joue de la double flûte; puis les débris d'un glaive de fer, une dent de sanglier, plusieurs ossements d'animaux et enfin une poignée de

fil de bronze entrelacés. J'aurais donné cinq ans de ma vie pour une inscription; hélas, il n'y en avait pas !

« Bien qu'il soit difficile de déterminer l'âge de ces objets, il me semble certain, toutefois, que les vases sont bien plus anciens que les plus vieux des vases de Cumes conservés au Musée de Naples et il est bien possible que je conserve dans mes cinq petites urnes les cendres d'Ulysse et de Pénélope ou de leurs descendants. »

Telle était sa foi en Homère et en sa propre étoile de chercheur ! Sept ans plus tard, après la découverte des trésors princiers de Troie et de Mycènes, il se serait représenté comme plus somptueuse la tombe du souverain d'Ithaque ! Il poursuit le récit de sa journée :

« Rien ne donne plus soif que le dur travail de fouilles par 52° au soleil. Nous avons apporté trois énormes jarres d'eau et une grosse bouteille de quatre litres de vin. Le vin nous suffit, car le jus des treilles d'Ithaque est trois fois plus fort que le bordeaux, mais notre provision d'eau fut bientôt épuisée et il nous fallut la renouveler par deux fois.

« Mes quatre ouvriers avaient terminé le déblaiement de la maison postérieure à l'époque homérique dans le même temps qu'il me fallut pour dégager le petit cimetière circulaire. J'avais certes mieux réussi qu'eux; mais je ne leur fis pas de reproches, car ils avaient courageusement travaillé et plus de mille ans peuvent s'écouler avant que cet emplacement soit de nouveau enseveli sous la poussière.

« Midi arriva et nous n'avions rien mangé depuis

5 heures du matin; nous nous installâmes pour déjeuner sous un olivier, à 15 mètres environ du sommet. Du pain sec constituait notre repas, accompagné de vin et d'eau dont la température atteignait au moins 30°. Mais c'étaient des produits d'Ithaque et je les dégustais dans la cour du palais d'Ulysse, peut-être à l'endroit même où il avait versé des larmes en revoyant son chien favori, Argos, qui mourut de joie après avoir reconnu son maître absent depuis vingt ans; à ce même endroit où le divin porcher prononça les célèbres paroles :

Ἡμισυ γάρ τ' ἀρετῆς ἀποαίνυται εὐρύσπα Ζεύς
 Ἀνέρος εὖτ' ἂν μιν κατὰ δούλιον ἡμαρ ἔλῃσιν.

(Zeus tout-puissant ôte à l'homme la moitié de sa valeur dès que l'atteint le jour de la servitude.)

« Je peux dire que de ma vie je n'ai mangé avec autant d'appétit que lors de ce frugal repas dans le palais d'Ulysse. Après le déjeuner, mes travailleurs firent la sieste une heure et demie, tandis que, la pioche en main, j'inspectais le terrain sur l'emplacement du palais, à l'intérieur des murs d'enceinte, dans l'espoir de faire de nouvelles découvertes. Partout où la nature du sol pouvait offrir une possibilité de trouver quelque chose, je plaçais des repères pour y faire pratiquer des fouilles par mes hommes. A 2 heures ils se remirent à l'ouvrage et continuèrent jusqu'à 5 heures, mais sans le moindre résultat. Comme je voulais reprendre les excavations le lendemain matin, nous laissâmes les outils sur

la montagne et nous revînmes à Vaty où nous arrivâmes à 7 heures du soir. »

Ses excursions dans Ithaque lui confirmaient à chaque instant que la topographie de l'île répondait aux données de l'*Odyssée*. Il reconnaissait dans de grossières murailles cyclopéennes les étables d'Eumée et découvrait sur le rivage la Grotte des Nymphes, dans laquelle les Phéaciens déposèrent Ulysse endormi. Il raconte comment il parvint au « Champ de Laërte » :

« J'arrivai bientôt au champ de Laërte où je m'assis pour me reposer en relisant le chant XXIV de l'*Odyssée*. L'arrivée d'un étranger est déjà un événement pour la capitale d'Ithaque; à plus forte raison pour la campagne. A peine étais-je assis que les villageois se pressèrent autour de moi et m'assaillirent de questions. La meilleure réponse à leur faire me parut de leur lire à haute voix les vers 205 à 412 du chant XXIV et de les leur traduire mot pour mot dans leur dialecte. Ils furent transportés d'enthousiasme en entendant raconter dans la langue mé'odieuse d'Homère, la langue de leurs glorieux ancêtres d'il y a trois mille ans, les terribles souffrances endurées par le vieux roi en ces lieux mêmes où nous étions rassemblés, puis sa joie sans borne, quand il retrouva ici même, après vingt années de séparation, son fils bien-aimé, Ulysse, qu'il avait cru mort. Tous les yeux étaient brouillés de larmes et, quand j'eus terminé ma lecture, hommes, femmes et enfants s'approchèrent de moi et m'embrassèrent en disant :
 « Μεγάλην χαρὰν μᾶς ἔκαμες κατὰ πολλὰ τε εὐχαριστοῦμεν. »

(« Tu nous as donné une grande joie, sois mille fois remercié. ») On me porta en triomphe au village, où tous rivalisèrent pour m'offrir la plus large hospitalité, sans vouloir accepter le moindre dédommagement. On ne voulut pas me laisser partir sans m'avoir arraché la promesse de revenir.

« Enfin, vers 10 heures du matin, je me remis en marche sur le versant de l'Anoi (l'ancien Neriton) et, au bout d'une heure et demie nous arrivâmes au charmant village de Leukê. On avait été averti de ma visite et les habitants, leur prêtre en tête, vinrent à ma rencontre à une certaine distance du village; ils m'accueillirent avec des démonstrations de joie et ne se tinrent pour satisfaits que lorsque j'eus serré la main à chacun. Il était midi quand nous entrâmes dans le village et comme j'avais l'intention de visiter encore l'emplacement de l'ancienne vallée de Polis et son acropole, le village de Stavros et le couvent de la Vierge au sommet de l'Anoi, je ne voulais pas m'attarder à Leukê. Mais on me pria avec tant d'insistance de lire quelques passages de l'*Odyssée* que je fus obligé de céder. Pour me faire entendre de tous, je pris pour tribune une table, sous un p'atane, au milieu du village, et je lus à haute voix le chant XXIII, du début jusqu'au vers 247, passage où Homère raconte comment la reine d'Ithaque, la plus sage et la meilleure des épouses, reconnaît après vingt années de séparation l'époux qu'elle a tant attendu. Bien qu'ayant déjà lu ce chapitre un nombre incalculable de fois, j'ai toujours été profondément touché

en le relisant et les vers magnifiques éveillèrent la même émotion chez mes auditeurs; tous pleuraient et je pleurai avec eux. Ma lecture terminée, on voulait à toute force me garder au village jusqu'au lendemain, mais je m'y refusai. J'eus grand-peine à me séparer de ces braves villageois, non sans avoir trinqué avec eux et sans les avoir tous embrassés. »

Le cœur plein d'enthousiasme, cet homme de quarante-six ans se rend ainsi sur les lieux chantés par Homère et, en dépit du cadre moderne, ils se révèlent à sa naïveté.

Après Ithaque, il prit pour but les cités fortifiées de Mycènes et de Tirynthe, situées non loin l'une de l'autre, au cœur du paysage d'Argolide.

Devant la porte de Mycènes, au-dessus de laquelle les deux lions montent leur garde depuis trois mille ans, Schliemann eut la conviction qu'il fallait interpréter les dires de Pausanias en situant les tombeaux d'Agamemnon et d'Atrée dans l'acropole même, et non dans l'enceinte plus vaste de la ville basse, comme on l'avait admis jusqu'alors. Il vit la masse de décombres qui s'étaient accumulés là-haut, sur les grandes ruines des splendeurs héroïques, et qui pouvaient cacher les trésors de la riche Mycènes. Mais pour cette fois il ne s'y arrêta pas; puissamment attiré vers les principaux théâtres des événements décrits par l'*Iliade* et par l'*Odyssée*, il se hâta vers Troie. Il embarqua au Pirée pour Constantinople d'où, sitôt arrivé, il revint en

arrière jusqu'aux Dardanelles, que le bateau avait dépassées sans y aborder.

Selon la thèse presque universellement admise, on situait l'Ilios d'Homère à l'emplacement de l'abrupte colline qui domine le village de Bounarbashi (aujourd'hui Pinarbashi) et au pied de laquelle le Scamandre se fraie un passage vers la plaine qui s'étend au Nord-Ouest de l'Asie Mineure. A la fin du siècle précédent, un voyageur français avait trouvé là deux sources, une froide et une chaude, qui correspondaient exactement à celles dans lesquelles, selon les vers de l'*Illiade*, les femmes et les belles vierges troyennes lavaient leurs vêtements brillants; et le comte de Moltke avait apporté l'argument décisif que, de tout temps, on aurait choisi cet endroit pour y fonder une citadelle inexpugnable. Mais, cette fois, le feld-maréchal devait être battu.

« J'avoue, écrit Schliemann à son arrivée à Pinarbashi, n'avoir pas été maître de mon émotion quand je vis s'étendre sous mes yeux l'immense plaine de Troie, telle qu'elle m'était apparue dans mes rêves d'enfant. Seulement elle me sembla au premier regard trop allongée et la ville de Troie beaucoup trop éloignée de la mer, si l'on admettait que Pinarbashi s'était formée sur l'emplacement de l'antique cité, ce qu'affirment presque tous les archéologues qui ont visité la région. »

Son doute se fondait sur sa parfaite connaissance d'Homère, dont les paroles, disait-il, avaient pour lui valeur d'évangile. Cette foi était assez forte pour lui faire défier les savants scrupules selon lesquels les

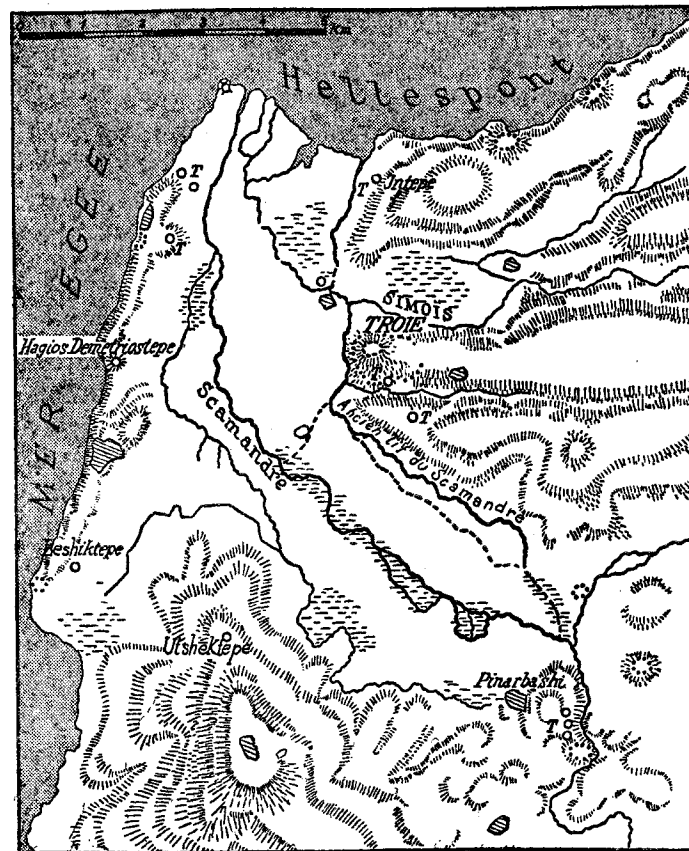


FIG. 1. — Carte de la Troade

■ = ch; q = tch; T = Tumulus; tepe = colline

indications topographiques fournies par les vers de l'*Illiade* n'étaient que le fruit de l'imagination créatrice du poète. Son enthousiasme sans réserve pour la simplicité dépouillée des descriptions homériques avait donné un sens à son existence d'adulte et douter de la réalité des faits et des combats chantés par son poète, revenait pour lui à mettre en question de façon sacrilège la probité du maître auquel il était redevable de son exaltation. Puisque, dans l'*Illiade*, les combats entre Grecs et Troyens se livraient entre le camp établi sur le rivage et la ville de Priam, puisque cette distance se trouvait ainsi parcourue plusieurs fois dans la même journée, Schliemann en concluait à la nécessité pour son Ilios de se situer plus près de la côte que Pinarbashi, qui en était à trois heures de marche. Comment Achille aurait-il pu poursuivre Hector en faisant trois fois le tour des murailles, si Troie se fût trouvée sur cette hauteur dont les pentes, du côté du Scamandre, sont presque impossibles à escalader ? En examinant à fond la région, il s'avéra qu'on y trouvait non pas une source froide et une chaude, mais bien une quarantaine de sources distinctes de même température. Toutefois pour ne se prononcer qu'à coup sûr, il s'arma de la pioche ; les résultats obtenus en fouillant à l'intérieur et autour de la petite enceinte fortifiée qui couronne la hauteur de Pinarbashi ne révélèrent rien qui pût concerner Troie.

Comment vivait Schliemann dans cette région déserte, où les huttes hébergaient une telle vermine que

le voyageur devait fuir et dormir à la belle étoile ? Lui-même en donne un aperçu en quelques lignes :

« Ce fut seulement vers 5 heures du soir que je quittai la petite citadelle et, après avoir parcouru une dernière fois du sud au nord tout l'espace que l'on considère comme l'emplacement de l'ancienne Troie, je descendis au bord du Scamandre, où je pris mon repas du soir, composé de pain d'orge et de l'eau du fleuve. La chaleur avait si bien durci le pain que je ne pus le rompre ; je le mis à tremper un quart d'heure dans l'eau et il devint mou comme du gâteau. Je le mangeai avec plaisir et je bus à même le fleuve, ce qui n'alla pas sans quelque difficulté, car je n'avais pas de gobelet et je dus, pour chaque gorgée, me pencher sur le fleuve en m'appuyant sur mes bras qui enfonçaient jusqu'aux coudes dans la vase. Mais c'était pour moi une grande joie de boire l'eau du Scamandre et je pensais intensément aux milliers d'hommes qui s'exposeraient de grand cœur à des inconvénients bien plus graves, pour pouvoir contempler ce fleuve sacré et en goûter l'eau. »

Son enthousiasme pour le fleuve au bord duquel avait fait rage le combat des héros n'était pas vaine littérature. Au cours des fouilles ultérieures à Hissarlik, il dédaigna les sources pures toutes proches et envoya puiser au Scamandre toute l'eau dont il avait besoin, jusqu'à ce que des accès répétés de fièvre l'eussent convaincu du danger qu'il y avait à la boire.

Pinarbashi n'était donc pas Troie. En revanche, à une heure de distance de l'Hellespont et, de tous les

emplacements discutés, le point le plus avancé vers la mer, se trouve la colline assez basse d'Hissarlik, dernier promontoire du plateau qui sépare les vallées des deux fleuves signalés par l'*Iliade* : le Scamandre et le Simoïs.

« Dès qu'on foule la plaine de Troie, on est saisi de stupeur à la vue de la jolie colline d'Hissarlik, qui semble avoir été destinée par la nature à porter une grande cité avec sa citadelle. De fait, cette position, si elle était bien fortifiée, commanderait toute la plaine et il n'est pas, dans tout ce paysage, un autre point qui puisse lui être comparé. » De cette faible éminence, le regard, franchissant les étendues plates et les doux vallonnements qui bordent la côte, découvre la mer et, au loin, le sommet sacré de l'île de Samothrace; vers l'intérieur du pays, la vue s'étend jusqu'au mont Ida. Une citadelle construite ici pourrait être considérée, ce que fait l'*Iliade*, comme située dans la plaine. D'ici, du haut des Portes Scées, Priam et Hélène pouvaient embrasser du regard les rangs mouvants des troupes grecques et distinguer la silhouette familière de celui qui les commandait; d'ici, l'écho victorieux des chants troyens pouvait être porté par le silence de la nuit jusqu'au camp d'Agamemnon, sur le rivage.

Le terrain de la colline d'Hissarlik appartenait et appartient encore pour moitié à M. Frank Calvert, consul des Etats-Unis aux Dardanelles. A la suite des nombreuses fouilles qu'il avait eu l'occasion de pratiquer en Troade, il avait établi que seul l'écroulement des temples et des bâtiments les plus importants d'épo-

que hellénistique et romaine avait donné à la colline son étendue actuelle. Cela venait confirmer l'opinion selon laquelle la ville plus récente d'Ilium avait été bâtie sur ce même emplacement. Calvert était convaincu que la citadelle de Priam pouvait se trouver ensevelie au cœur de la colline; il se ralliait sur ce point à l'hypothèse émise par quelques savants isolés. Amené par ses propres travaux à la conclusion qu'il fallait abandonner l'hypothèse la plus répandue de Troie-Pinarbashi, pénétré de l'idée que seul le cadre d'Hissarlik se prêtait à l'action de l'*Iliade*, Schliemann reprit la pensée de Calvert et écrivit, dans son ouvrage *Ithaque, le Péloponnèse et Troie*, qu'il publia au début de 1869 : « Pour parvenir jusqu'aux ruines des palais de Priam et de ses fils, ainsi qu'à celles des temples de Minerve et d'Apollon, il sera nécessaire de faire d'abord disparaître toute la partie artificielle de cette colline. On s'apercevra alors certainement que l'acropole de Troie occupait une étendue considérable sur le plateau; car les ruines du palais d'Ulysse, celles de Tirynthe et de la citadelle de Mycènes, aussi bien que la vaste chambre des trésors d'Agamemnon prouvent clairement que les constructions de l'époque héroïque étaient de grandes dimensions. »

Combien de voyageurs avaient parcouru ce site pour voir le lieu où avaient combattu Achille et Hector ! Mais leurs recherches étaient restées superficielles, un simple examen de la région leur ayant suffi. Schliemann croyait en Homère et il en tirait la certitude confiante que des fouilles organisées et approfondies feraient sur-

gir à nos yeux les ruines du monde homérique. Dès lors, il appartint corps et âme au souci de mener à bien la vaste tâche qui s'offrait.

Il adressa un exemplaire du compte-rendu de son voyage, accompagné d'une dissertation en grec ancien, à l'Université de son Mecklembourg natal, Rostock, qui lui décerna le titre de docteur en philosophie.

TROIE (1871-1873)

Le 11 octobre 1871, Schliemann ouvrait la première de ses quatre campagnes de fouilles sur la colline d'His-sarlik, après avoir obtenu, par l'entremise de la légation des Etats-Unis à Constantinople, l'indispensable firman de la Sublime Porte. Jusqu'en 1873, date où il considéra l'œuvre comme pratiquement terminée en ce qui le concernait, il travailla en tout onze mois à la découverte de Troie, interrompu seulement par les froids de l'hiver et par les chaleurs torrides et nocives de l'été. Si l'on déduit encore de ce délai les nombreuses fêtes chômées grecques et turques, scrupuleusement observées par la population mêlée de cette région, et les jours de pluie au printemps et à l'automne, il est bien évident que les vastes tranchées creusées de toutes parts à l'intérieur de la colline, n'ont pu être poussées si loin que dans la mesure où l'homme qui dirigeait les travaux exigeait de ceux qu'il commandait cette même ténacité qui lui était propre.

L'année précédente, déjà, il était revenu à Hissarlik et avait pris la pelle en main, mais les propriétaires turcs du terrain élevèrent des prétentions exagérées : ils exigeaient qu'il recombât les tranchées, aussitôt après les fouilles, pour que l'endroit redevînt pâturage à moutons;

Schliemann fut donc contraint de remettre les travaux, après avoir creusé les décombres jusqu'à cinq mètres de profondeur et découvert un mur d'époque macédonienne.

Il ne venait pas seul d'Athènes vers la « cité sacrée ». « Je me mis en route, écrit-il, en compagnie de ma femme, Sophie Schliemann, Athénienne et elle-même fervente admiratrice d'Homère; elle participa dans un joyeux enthousiasme à la réalisation de cette grande œuvre. » Ils durent tout d'abord élire domicile dans une hutte d'argile du village turc de Ciblak, mais, par la suite, ils construisirent, sur la hauteur même d'Hissarlik, là où devaient ressusciter, sous leurs pieds mêmes, les murs du palais de Priam, quelques simples maisons de bois qui allaient les abriter, eux, les surveillants et parfois un ingénieur et un dessinateur. Le vent soufflait sur la hauteur et ils s'aperçurent que ce n'était pas un adjectif purement poétique de la part d'Homère, quand il qualifiait Troie de *ἡγεμόσσα* (1); durant les mois d'hiver, le Borée venant de Thrace amenait un froid glacial, si bien qu'ils « n'avaient pour se réchauffer que leur enthousiasme pour la grande œuvre de la découverte de Troie ». Mais en été la brise de mer apportait une fraîcheur bienfaisante et chassait les miasmes qui montaient de la plaine surchauffée et de ses marais. Tout là-bas, chaque jour, les gros vapeurs passant de la

(1) « Battue par les vents. ».

Méditerranée à la Mer Noire, franchissaient les proches Dardanelles, tandis que là-haut, coupés de toute cette animation, Schliemann et sa femme s'acharnaient à ressusciter les témoins de la plus haute antiquité classique. En face d'eux, sur les dernières croupes vallonnées en bordure de la mer, se dressaient les tumulus édifiés par de nobles races sur les cadavres d'Achille et de Patrocle, d'Ajax et des princes troyens. Les restes que pouvaient abriter ces monuments posaient aussi un problème.

Quand le premier rayon du soleil se montrait au-dessus des hauteurs de l'Ida, Turcs et Grecs en costumes multicolores se répandaient hors des villages à la ronde et affluaient, après plusieurs heures de trajet à pied ou à dos d'âne, pour se mettre à la disposition du directeur des fouilles. L'appel de la liste fournissait l'occasion d'adresser à chacun quelque parole d'humour qui l'aidait à se mettre de bon cœur à l'ouvrage. Beaucoup avaient un surnom qui suscitait chaque fois un bon rire. Schliemann lui-même dit à ce sujet : « Comme j'ai trop d'ouvriers pour pouvoir retenir tous leurs noms, je les désigne d'après leur physionomie plus ou moins pieuse, militaire ou savante : le Derviche, le Moine, le Pèlerin, le Caporal, le Docteur, le Maître d'école... et dès que j'ai décerné un surnom de ce genre, le brave homme n'est plus appelé autrement par ses camarades, aussi longtemps qu'il travaille avec moi. J'ai ainsi bien des « docteurs » dont aucun ne sait lire ni écrire. » Ses préférés parmi les Grecs recevaient des noms homériques : Aga-

memnon, Laomédon, Enée. Plus d'un Turc misérable se trouva, à son service, promu Pacha ou Efendi. Le nombre des travailleurs varia, lors de cette première campagne, entre 100 et 150. Trois surveillants étaient chargés de les diriger et de contrôler leur travail. Mais Schliemann ne se contentait jamais de se fier à eux; lui-même était partout et les stimulait, trouvant toujours qu'on ne creusait pas assez vite. M^{me} Schliemann elle-même prit la direction d'un groupe de 20 à 40 ouvriers. Mais quand se présentait une tâche particulièrement délicate, comme de dégager des décombres, sans le détériorer, un objet fragile, tous deux travaillaient inlassablement, outils en main. L'Européen qui vient à traverser en touriste cette contrée prisonnière de sa morne solitude concentre aussitôt sur lui l'intérêt général; on vient soumettre à son jugement tous les problèmes possibles. On peut imaginer l'animation que suscita, dans toute la région, la présence de ce couple acharné à sa tâche qui, jour après jour, là-bas, sur la colline, cherchait des trésors cachés et remémorait aux gens du pays la légende oubliée des grands rois qui avaient régné sur ces lieux.

La curiosité n'était pas seule à pousser les habitants de Neochori, d'Yenisehir, de Renköy, vers la colline d'Hissarlik, comme vers un lieu de pèlerinage; ils étaient aussi attirés par les soins efficaces que dispensait aux malades « Efendi Schliemann », grâce aux quelques médicaments dont il disposait. Huile de ricin, arnica, quinine, l'un des trois pouvait toujours s'avérer utile

aux cas qui se présentaient, ou du moins réussissait mieux que les terribles saignées prescrites en toute occasion par les thérapeutes de village. Certes, par la suite, quand Virchow séjourna à Troie, sa réputation médicale surpassa celle de Schliemann. Virchow lui-même a décrit, dans un appendice à *Ilios*, sa pratique médicale en Troade. Encore aujourd'hui, on y parle de lui comme du « grand médecin ». ὁ μέγας ἰατρός, Schliemann étant désigné comme l'Efendi ἰατρός..

Que comptait trouver Schliemann dans cette montagne ? Il espérait tirer des ruines mêmes pour l'imposer au monde civilisé la preuve indiscutable que l'antique légende grecque des dix années de combat autour de Troie avait été réalité et qu'Homère avait décrit authentiquement et fidèlement la citadelle de Priam.

Au début, les travaux étaient menés en vue de découvrir le temple de l'Athénê ilienne, dans lequel la reine Hécube et les Troiennes avaient appelé sur leur cité la bénédiction de la déesse; et en vue de dégager l'enceinte de Pergame, œuvre de Poséidon et d'Apollon. Schliemann se représentait le temple d'Athénê au centre et au point le plus élevé de la colline. Les murailles de Poséidon, ensevelies sous les décombres de millénaires, devaient encercler la hauteur et être fondées sur le roc vif. Car on peut, semble-t-il, déduire du texte d'Homère que la colline a été inhabitée jusqu'à la fondation de la cité princière. Il est dit, au chant XX de l'*Illiade*, qu'au temps du roi Dardanos, sixième aïeul de Priam, la race

des Troyens habitait plus à l'intérieur du pays, au pied de l'Ida couvert de pins.

La colline d'Hissarlik formait, avant les fouilles, un ovale d'environ 200 mètres de long, sur 150 de large. Au nord et à l'ouest, elle tombe à pic sur les vallées du Mendéré et du Dumbreksu; au sud et à l'est, elle rejoint en pente douce le plateau dont elle forme le promontoire extrême. Schliemann voulait pratiquer à travers cette colline une percée axiale nord-sud pour couper la montagne suivant la ligne la plus courte et découvrir le temple en son centre. Quand le pic et la pelle eurent commencé à creuser une large tranchée en partant du nord, il se heurta tout d'abord à des fondations construites en grandes pierres de taille qui descendaient jusqu'à deux mètres de profondeur, et qui appartenaient à un édifice d'époque tardive, mesurant environ 20 mètres sur 14. Les inscriptions qui y furent trouvées semblent indiquer qu'il s'agissait de la salle du conseil, ou Bouleuterion, d'une cité remontant tout au plus à l'époque de Lysimaque, ce prince qui régna sur les deux portions de l'empire d'Alexandre situées de part et d'autre de l'Hellespont; il fit entourer d'un nouveau mur d'enceinte la ville d'Ilion alors en plein déclin et en fit un centre important en y réunissant la population de plusieurs agglomérations des environs. Le but de Schliemann étant d'atteindre le sol primitif sur lequel avait été fondée Troie, il se vit obligé d'effondrer cet édifice d'époque hellénistique.

Jusqu'à quelle profondeur faudrait-il creuser pour

atteindre le roc vif ? C'est ce que révéla un puits qui s'ouvrait deux mètres au-dessous du niveau du sol le plus récent. Ce puits ne pouvait dater tout au plus que de l'époque romaine, celle du *Novum Ilium*.

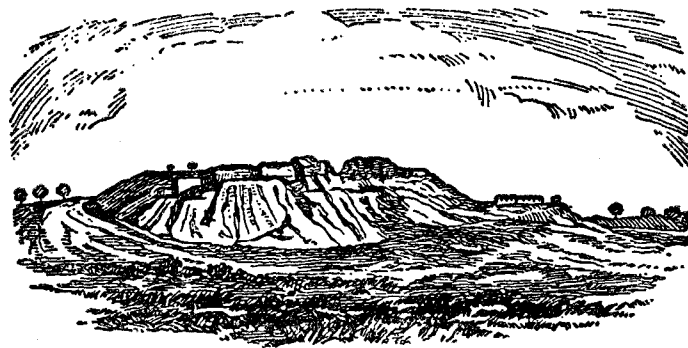


FIG. 2. — Hissarlik vue du nord-ouest
(état postérieur à 1873)

car il était fait de blocs cimentés à la chaux. On le déblaya : la maçonnerie s'enfonçait à 17 mètres de profondeur; plus bas le puits était creusé dans le roc. Un petit tunnel latéral s'amorçant au fond prouvait qu'à cette étonnante profondeur, légèrement au-dessus de la surface du roc, on devait encore trouver les murs des habitations. Quelle avait pu être l'histoire de cette colline, combien de générations s'y étaient-elles établies successivement pour ensuite disparaître, puisque sur les

ruines de leurs habitations, de lointains descendants, appréciant, comme leurs prédécesseurs, la situation unique de cette hauteur qui commandait la plaine, y avaient à leur tour édifié leurs demeures ! Le grand secret était caché au fond de ce puits ; pour le découvrir, il faudrait mettre en œuvre une énorme somme de travail et d'argent, mais il n'y avait pas là de quoi effrayer Schliemann. « Les difficultés, écrit-il, ne font qu'accroître mon désir d'atteindre le but grandiose que j'entrevois enfin : prouver que l'*Illiade* repose sur des faits et qu'on n'a pas le droit de contester cette gloire à la grande nation grecque. Je ne reculerai devant aucun effort, devant aucune dépense pour y parvenir. » La preuve qu'il y avait ici à découvrir des trésors, qui n'existaient pas à Pinarbashi, était fournie, maintenant qu'on avait constaté l'épaisseur des décombres accumulés par les fondations successives.

Il va de soi que Schliemann était de plus en plus impatient de parvenir au sol primitif dont il attendait la confirmation de son hypothèse homérique. Il écartait donc tout ce qui lui en barrait l'accès. Sous les fondations des constructions hellénistiques et romaines, la pioche des travailleurs ne rencontra, un certain temps, que des fragments de murs insignifiants, faits de pierres assez petites, simplement superposées. Des fragments isolés de poteries à peintures, du genre des vases grecs du VI^e au IV^e siècles avant J.-C., prouvaient seulement qu'il fallait fouiller plus profondément. Une fois dépassées ces couches successives, étagées vers 4 à 5 mètres

de profondeur, on tomba sur de tout autres trouvailles. Le sol était mêlé de vaisselle d'argile brisée, mais au lieu des jolies formes galbées et de la décoration polychrome des vases grecs, c'étaient des poteries dont le seul ornement consistait en un émail particulier qui revêtait entièrement l'argile unie grise ou noire, rouge ou jaune. Mais si ces poteries cessaient de présenter les peintures dans lesquelles le potier grec ne se lassait pas, d'ordinaire, de retracer les légendes héroïques de son peuple, en revanche les artisans des vases trouvés à cet étage s'étaient plus à les façonner selon des formes particulièrement bizarres. C'étaient des cruches sphériques pourvues d'un goulot démesurément long et terminé par un bec, souvent même de deux goulots accolés ; des gobelets de terre cuite très hauts, dont la forme rappelle nos flûtes à champagne, munis de deux anses énormes et qui, selon Schliemann, correspondaient à ce qu'entend Homère par δέπας ἀμφικύπελλον (2) ; de grands bassins ovales d'environ 2 mètres de diamètre ; puis des *pithoi*, jarres

(2) Traduit généralement par « vase à double coupe », c'est-à-dire dont le pied évasé forme une coupe, comme la partie supérieure. Schliemann soutient qu'on n'a jamais trouvé de gobelet correspondant à cette interprétation, qu'Homère employait ce terme comme synonyme de ἀλυσσον ἀμφοτερον qui signifie « gobelet ayant une oreille de chaque côté » et qu'il ne pouvait s'agir que des gobelets hauts et étroits, dont il a découvert un grand nombre, et qui, munis de deux larges anses, passaient de main en main ; le convive qui le tendait, le tenait par une anse, et celui qui le recevait par l'autre, (N. d. Tr.)

géantes dans lesquelles un homme pouvait se loger aussi commodément que Diogène; et, à côté de ces colosses, dont les dimensions donnaient à penser sur l'habileté technique de leurs artisans, de minuscules ustensiles délicatement façonnés dans la plus fine argile. La profondeur à laquelle toutes ces poteries avaient été trouvées indiquait déjà qu'elles remontaient à une très haute antiquité; mais surtout, une grande partie d'entre elles, comme toutes les trouvailles préhistoriques dans d'autres régions, avaient été fabriquées non pas au tour, mais encore à la main; ces vases n'étaient pas encore inspirés par le sentiment de la forme caractéristique chez les Grecs qui apprirent, par la suite, à prévoir un pied pour supporter le corps du vase et à développer les lignes du col et les poignées en fonction de ce corps. Ce que l'on trouvait ici était de conception plus grossière. Le corps sphérique de la cruche reposait à même le sol; si on y ajoutait un pied, il consistait en trois saillies informes qui assuraient l'équilibre. L'anse était souvent formée par une boule d'argile collée sur le côté du récipient puis percée d'un trou pour permettre d'y passer une attache de suspension. Cependant, en dépit de cette technique primitive, la variété de formes et de couleurs et la fabrication souvent très soignée attestaient qu'on était en présence des restes d'une civilisation très évoluée.

Mais de quel peuple s'agissait-il? A partir de ces objets, la science ne pouvait donner qu'une réponse très vague, car elle se trouvait là en face de quelque chose

de nouveau, de jamais vu. L'imagination de Schliemann lui fit chercher la réponse dans son Homère. Les plus étranges des cruches qu'il avait découvertes portaient, primitivement figurés à la hauteur du col, deux gros yeux ronds, un nez, l'arcade sourcilière; le couvercle venait s'y superposer comme un chapeau et, sur le flanc du vase, deux petits disques indiquaient les seins et un troisième le nombril. Homère parle d'Athénê « aux yeux de chouette ». Des vases à grands yeux ronds avaient été trouvés à l'emplacement où, selon Homère, se trouvait un temple d'Athénê. Schliemann avait donc la joie de posséder, avec ces vases, les plus antiques représentations troyennes de la déesse aux yeux de chouette. Le culte voué à cette divinité lui semblait attesté par la trouvaille de plaquettes allongées, de marbre ou d'ardoise, qui portaient, primitivement indiqué à leur extrémité supérieure, un visage analogue à ceux des vases; il y voyait des idoles de la déesse. Toutefois, si ces trouvailles paraissaient porter l'empreinte de la civilisation homérique, d'autres posaient des énigmes plus difficiles à résoudre. Les fouilles révélèrent des milliers de petits objets d'argile, arrondis et percés de trous, identifiés le plus souvent par l'archéologie comme étant des fusaïoles. Après de longues réflexions sur leur forme étrange et sur la richesse de leur décor incisé, Schliemann finit par les considérer comme des offrandes à Athénê Erganê, protectrice des travaux féminins; mais quand il vit sur certaines d'entre elles le signe de la svastika * (fréquent sur les monu-

* Croix gammée.

ments et les objets des cultes asiatiques), il interpréta, en s'appuyant sur l'autorité d'indologues connus, le creux rond, percé au centre de ces objets, comme le signe du centre solaire, selon la conception de nos aïeux aryens et les ornements qui l'entouraient comme le symbole du feu sacré. Emile Burnouf, ancien directeur de l'Ecole d'Athènes et ami de Schliemann, lui signala certains dessins incisés des fusaïoles comme étant des caractères d'une écriture gréco-asiatique antérieure à tout alphabet grec connu; il alla même jusqu'à reconnaître, sur un vase exhumé par Schliemann, rien moins qu'une inscription chinoise.

Nous n'avons pas à nous prononcer pour ou contre les solutions proposées à ces problèmes ardu; qu'il en soit fait mention seulement pour donner une idée de l'étrangeté du monde avec lequel le savant se trouvait confronté par ses découvertes.

Ces grossiers outils de pierre, ces marteaux de diorite, ces haches de néphrite (minéral originaire des profondeurs de la lointaine Asie), ces couteaux-scies de silex, tous ces instruments si divers que chaque journée de fouille faisait apparaître au grand jour, étaient-ce là vraiment les vestiges du brillant royaume de Priam et de ses industriels sujets ?

De tels doutes assaillaient plus d'une fois l'esprit enthousiaste de Schliemann, mais sans jamais le décourager. Quand cette civilisation primitive commence à se dessiner à ses yeux, il écrit : « Mes prétentions sont des plus modestes; je n'espère pas trouver des chefs-

d'œuvre plastiques. Mon unique but a toujours été de découvrir Troie, dont l'emplacement a fait l'objet de centaines d'ouvrages de la part des savants, mais que personne encore n'a jamais tenté de révéler à la lumière du jour par des fouilles. Si je devais échouer sur ce point, je serais déjà amplement satisfait d'avoir pu, grâce à mes travaux, pénétrer dans les profondeurs les plus obscures de l'époque préhistorique et enrichir la science en révélant quelques aspects intéressants des origines du grand peuple hellénique. La découverte de vestiges remontant à l'âge de la pierre, loin de me décourager, me rend plus désireux encore de pénétrer jusqu'au sol qui a été foulé par les premiers occupants de cette place et j'y parviendrai, dussé-je creuser moi-même 50 pieds plus loin. »

Ses tranchées s'enfonçaient toujours plus profondément dans l'épaisseur des décombres accumulés; il devenait, de jour en jour, plus difficile d'évacuer les déblais qui provenaient de dix mètres de fond et davantage; le travail était de plus en plus dangereux entre les hautes parois de terre meuble. Ce fut un miracle le jour où l'on sauva six ouvriers, ensevelis sous l'éboulement d'une de ces murailles de terre.

Les excavations avaient traversé une épaisse couche marquée par la présence de cendres et d'autres traces d'incendie; elle n'offrait, d'ailleurs, aucune construction importante. On déblaya des amas de pierres; c'est seulement en reconnaissant, à d'autres endroits, la nature de ces constructions, faites de blocs bruts grossièrement

assemblés, que l'on découvrit qu'il s'agissait là des murs de l'acropole de Pergame.

La grande tranchée, qui avait été menée d'abord en partant du nord, selon le plus petit axe de la colline, n'avait pas encore révélé les fondations du temple de l'Athénê ilienne; Schliemann entreprit donc de faire converger vers le centre d'autres tranchées, partant de différents points. Il avait obtenu de M. Calvert l'autorisation de creuser aussi dans le terrain qui lui appartenait et, à peine les travaux eurent-ils commencé dans ce coin (le secteur nord-ouest), que l'on tomba, non loin de la surface, sur un superbe bas-relief. Il représentait Hélios, dieu du soleil, les vêtements flotants, la tête nimbée de rayons, à l'instant où il s'élance au firmament, le matin, sur son quadrigé bondissant. Mais plus importants encore que cette belle sculpture témoin d'un temple élevé à l'époque hellénistique en faveur d'Athénê, furent les vestiges que l'on découvrit au sud et au sud-ouest d'Hissarlik.

Au sud, après avoir creusé 60 mètres dans le flanc de la colline, les travailleurs rencontrèrent une puissante muraille, d'une épaisseur impressionnante, qui élevait directement à partir du roc ses 6 mètres de blocs, en un escarpement régulier; les ruines d'alentour prouvaient qu'elle avait été jadis encore plus haute. Sa construction, de blocs non taillés, superposés sans mortier pour les unir, simplement jointoyés par de la terre, correspondait à une technique qui remontait à la plus haute antiquité; l'époque en était confirmée par l'em-

placement de la muraille et par les objets recueillis dans ses abords immédiats. Le mur se continuait à droite et à gauche. Il était fondé sur le sol vierge; ce ne pouvait être que l'enceinte de Pergame, qui passait pour avoir



FIG. 3. — Rampe et mur d'enceinte de Troie II, cité détruite vers 2.000 ans av. J.-C.

été construite par Poséidon et par Apollon à l'intention du roi troyen.

La masse de déblais, haute de 15 mètres, fut enlevée pour permettre de découvrir le tracé de la muraille et, quand on eut progressé de 30 mètres, on aboutit, au sud-ouest de la colline, à une large et imposante rampe qui menait au sommet de la muraille. Pour en protéger les grandes dalles contre la cupidité des gens du pays qui, s'ils n'étaient pas surveillés, s'emparaient de n'importe quelle pierre antique pour leurs propres constructions, Schliemann répandit parmi ses ouvriers une légende selon laquelle le Christ avait foulé ce chemin pour monter au palais du roi Priam. Ce n'était pas entièrement faux, en ce sens que cette rampe, majestueuse en dépit de son aspect fruste, se révéla par la suite comme donnant accès à la porte de la citadelle et, par là, au palais du souverain.

La centaine d'ouvriers que Schliemann groupa sur ce point pour dégager la voie creusaient à travers des murs d'argile brûlée — on sut plus tard qu'il s'agissait des tuiles faîtières ayant couronné le mur et sa porte. La preuve était faite que cette forteresse avait été un jour détruite par un vaste incendie. On était donc devant les ruines de Troie ! Du haut de cette porte, la plus belle des femmes avait désigné aux vieillards troyens les silhouettes de leurs ennemis, ces héros d'origine divine. C'étaient là les Portes Scées !

Tant de persévérance, tant de peines endurées par Schliemann trouvaient enfin leur récompense. Le



Mycènes : L'agora circulaire avec les tombes

savant connaissait maintenant le sentiment du triomphe, après avoir brûlé d'enthousiasme pour une antique légende dont il voulait faire une réalité. « Puisse ce monument sacré et sublime, vestige de la gloire des héros grecs, écrivait-il, attirer au cours des siècles le regard des voyageurs qui franchiront l'Hellespont; puisse-t-il devenir, dans les générations à venir, un but de pèlerinage pour la jeunesse avide de science; qu'elle vienne y enflammer son désir d'apprendre, en particulier son amour pour les splendeurs de la langue et de la littérature grecques. Puisse cette découverte des Portes Scées marquer le début d'une exhumation complète de l'enceinte de Troie qui doit nécessairement relier cette tour à la muraille dégagée par moi sur la face nord de la colline; le déblaiement en sera désormais aisé. »

Il se sentait avant tout attiré vers l'intérieur de la citadelle où menaient de toutes parts les traces d'incendie. Quand, non loin de la porte de la ville, se révélèrent les murs d'une modeste habitation qui comprenait de nombreuses pièces de moyennes dimensions, la situation de cette ruine par rapport à la porte l'amena à conclure qu'il se trouvait en présence de la maison de Priam lui-même. Plus tard seulement, au cours des années suivantes, on s'aperçut que cette maison avait été bâtie sur les ruines antérieures de la seconde cité, la cité brûlée et que les palais de Pergame avaient une apparence bien plus imposante. Mais tout d'abord une nouvelle trouvaille, inattendue, dans le voisinage

de ce bâtiment, sembla venir confirmer la première hypothèse. Il s'agissait du grand « Trésor des Troyens », dont l'existence avait soulevé tant de discussions.

Une tranchée, menée de l'ouest en mai 1873, s'était heurtée, après avoir traversé diverses murailles, au prolongement des grandes fortifications qui entouraient Pergame. « En progressant le long de ce mur d'enceinte, raconte Schliemann, et en le dégageant le plus possible, je me heurtai, non loin de l'ancienne maison, un peu au nord-ouest de la porte, à un grand objet de cuivre d'une forme très remarquable, qui attira d'autant plus mon attention que je crus voir briller de l'or derrière lui. Il se trouvait sous 5 pieds de ruines calcinées d'un brun-rougeâtre, dures comme pierre, et par-dessus passait en outre le mur (épais de 5 pieds et haut de 20) des fortifications qui avaient sans doute été construites peu après la destruction de Troie. Si je voulais conserver à la science cette précieuse trouvaille, il importait de la mettre sur-le-champ à l'abri de la convoitise de mes ouvriers : c'est pourquoi je fis crier le signal qui annonçait la pause du déjeuner, bien que l'heure n'en fût pas encore venue. Tandis que mes gens mangeaient et faisaient la sieste, je dégageai moi-même, avec un grand couteau, le trésor de sa gangue pierreuse, entreprise qui exigea de grands efforts et qui présentait un réel danger, car le gros mur sous lequel il me fallait creuser menaçait de s'écrouler sur moi d'un instant à l'autre. Mais la vue de tant d'objets,

dont chacun était d'une valeur inestimable pour l'archéologie, me donna une folle témérité et ne me laissa même pas le loisir de penser au danger. Je n'aurais pas réussi à enlever et à cacher le trésor si ma femme ne m'y avait aidé; elle resta à côté de moi durant mon travail et, au fur et à mesure que je dégageais les objets, elle les enveloppait dans son châle et les emportait. »

Coupes d'or atteignant le poids d'une livre, grandes cruches d'argent, diadèmes d'or, bracelets, colliers composés par l'assemblage de milliers de petites plaquettes d'or : toutes ces splendeurs ne pouvaient avoir appartenu qu'au puissant souverain du pays.

Jamais les rêves d'une folle imagination enfantine ne se sont réalisés aussi brillamment. Ce que son Homère avait chanté, Schliemann le touchait de ses propres mains, après des années d'efforts. Il avait assisté aux superbes fêtes données par Priam, les trésors du malheureux roi lui appartenaient maintenant. Après un tel succès, il éprouva comme une satiété. Le 17 juin 1873, il abandonna — définitivement, pensait-il — les travaux et regagna Athènes avec ses trouvailles. Il entreprit aussitôt de publier les résultats de ses fouilles. Au printemps 1874 il termina son ouvrage, *Antiquités troyennes*, dans lequel il avait réuni l'essentiel des comptes-rendus qu'il avait régulièrement envoyés d'Hissarlik au *Times*. L'ouvrage était accompagné d'un atlas de 200 planches qui donnaient, en reproduction photographique, des vues des fouilles et des objets exhumés.

MYCÈNES (1874-1878)

Dans le Péloponnèse, à l'extrémité de la vallée où s'élève Argos, à l'endroit d'où partent les routes qui, franchissant les montagnes, mènent à Corinthe, se trouvait la ville de Mycènes. Dominant une étroite vallée que surplombent deux puissantes masses de rochers, le palais des princes se dressait sur une hauteur, si solide, fait de blocs de pierre si monstrueux que ses murs passaient déjà auprès des Hellènes de l'antiquité pour être l'œuvre surhumaine des Cyclopes. C'est de là que, selon la légende, Persée et sa race, puis Pélops (de qui la région tient son nom) et ses descendants, Atrée et Agamemnon, régnèrent sur le pays. Mais très tôt, encore avant l'époque où les événements de l'histoire peuvent être précisés à dix ans près, l'éclat de Mycènes pâlit complètement au profit d'Argos. Tous les objets précieux que contenaient les palais des rois disparurent, à part quelques débris que la poussière ensevelit; seule la vaisselle d'argile sans valeur qui abondait sur les lieux ne trouva pas d'amateurs parmi les habitants du petit village perché là-haut. Les toits et les murs des palais s'effondrèrent, les ruines formèrent un terre-plein uni et, des siècles plus tard, un temple grec s'y éleva. Seuls les blocs des murs d'enceinte, que n'assemblaient

pourtant ni tenons, ni mortier, défièrent toute destruction par leur énormité et leur poids; ils demeurèrent, ainsi que les tombeaux souterrains, taillés dans le roc et terminés en forme de coupole, vestiges prodigieux, témoins, devant l'antiquité et les temps modernes, d'une étrange splendeur très ancienne. Les pierres bien ajustées, de deux et trois mètres de long, qui composaient ces murailles, ne rappelaient en rien celles dont étaient faites, à Troie, les ruines que Schliemann identifia comme les Portes Scées de Pergame. Les petits blocs non cimentés de ces dernières risquaient, en l'absence de toute surveillance, d'être emportés par les habitants actuels de la région, tandis que nulle barbarie n'avait jamais été capable de s'attaquer à l'imposante masse des restes de Mycènes.

A peine Schliemann eut-il provisoirement terminé ses travaux à Hissarlik que, l'esprit encore plein de sa découverte des lieux où avait vécu Priam, il se sentit attiré vers ceux qui avaient abrité le plus puissant ennemi du roi troyen, vers Mycènes, la ville « riche en or », célébrée par Homère; et il forma le projet de la dégager des décombres.

A la fin de février 1874, nous trouvons Schliemann occupé à des sondages sur l'acropole de Mycènes, pour déterminer l'épaisseur des débris accumulés. Dans son journal d'alors, qu'il tenait en français, il note, le second jour, qu'il a trouvé une petite tête de vache en argile, très ancienne, et de même qu'à Troie il avait

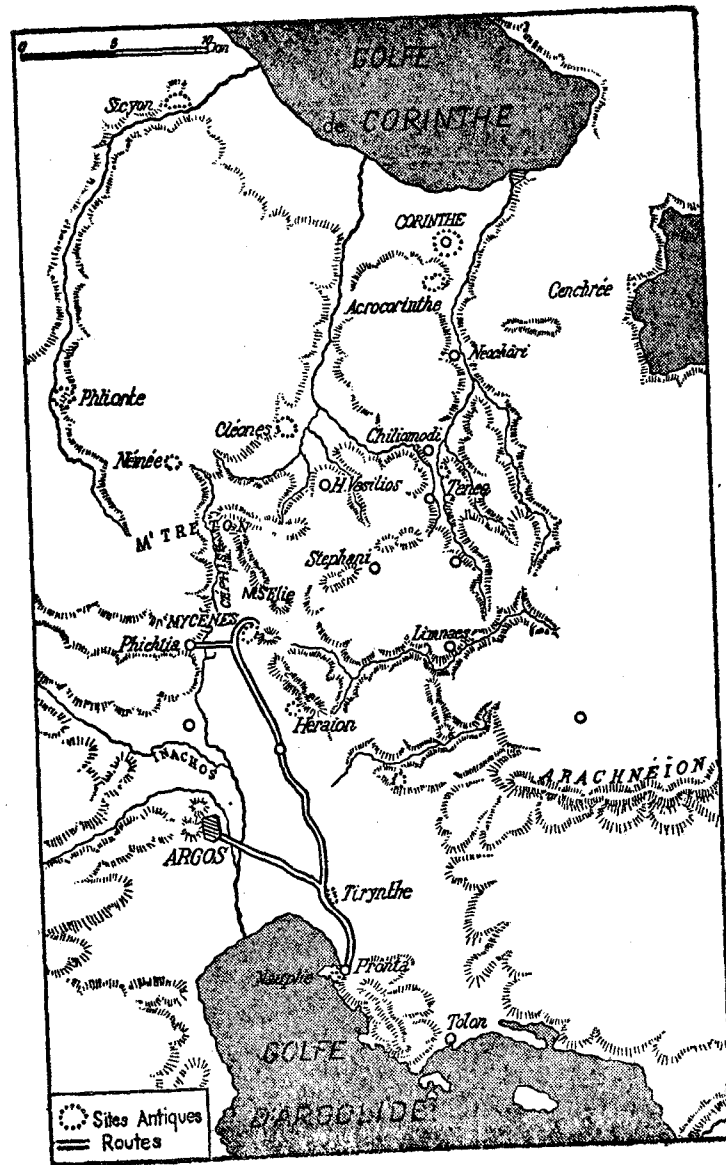


FIG. 4. — Carte de l'Argolide

reconnu dans les urnes à visages les traits d'Athénê aux yeux de chouette, il se demande ici : « Serait-ce une idole d'Héra βοῶπις (1) ? ». Il se rend un jour, avec deux ouvriers, à l'Heraeon, temple primitif de la déesse protectrice d'Argos, Héra. Il note à cette occasion dans son journal : « Il faisait très froid ; de mes deux ouvriers l'un avait la fièvre et ne voulait pas travailler, l'autre travaillait au commencement mais ne voulait pas continuer à cause du froid ; je devais donc travailler seul. »

De retour à Athènes, il apprend que le gouvernement turc intente des poursuites contre lui, en réclamant la moitié des trouvailles faites à Troie. Le bien-fondé de ces prétentions était sujet à caution ; le savant était attaché de toutes les forces de son imagination et de son cœur au fruit de son pénible travail ; lui faudrait-il en livrer la moitié à Constantinople, où il n'y avait à cette époque aucun espoir de voir ces objets classés et exposés dans un musée organisé ? Le cours du procès fut lent et ardues les transactions relatives à la poursuite des fouilles à Troie : « Le procès, écrit-il, dura un an et se termina sur une décision de la Cour, qui me condamnait à verser une indemnité de 10.000 francs au gouvernement turc. Au lieu de 10.000 francs, j'en adressai 50.000, en avril 1875, au ministre de l'Instruction publique pour le Musée impérial. J'exprimai dans une lettre mon vif désir de rester en bons termes avec les

(1) « Aux yeux de vache ».

autorités de l'Empire turc, non sans souligner le fait qu'elles avaient autant besoin de moi que moi d'elles.

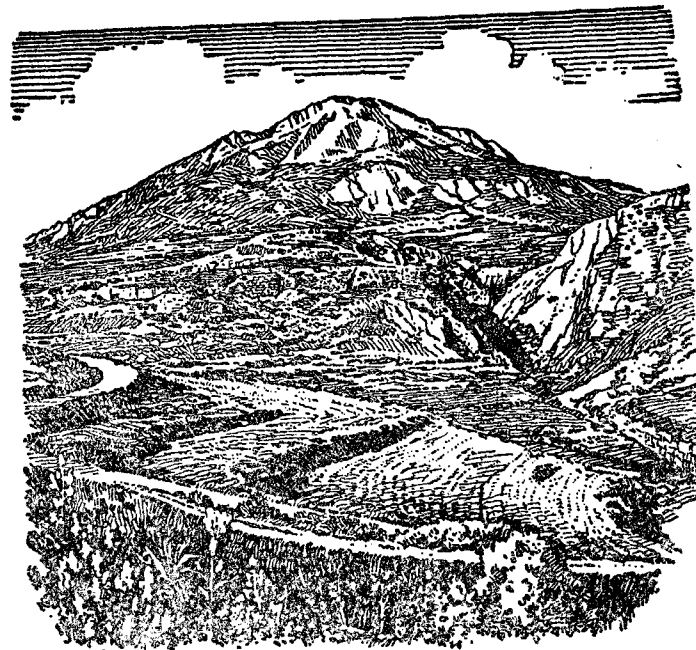


FIG. 5. — Vue de Mycènes et du Mont Saint-Elie

Ce don fut fort bien accueilli par S.A. Safvet Pacha et je me risquai, vers la fin de décembre, à me rendre moi-même à Constantinople pour me procurer un nou-

veau firman m'autorisant à poursuivre mes recherches à Troie. Grâce à l'influente protection de mes amis, S.E. M. Maynard, ministre résident des Etats-Unis, S.E. le comte Corti, ambassadeur d'Italie, S.A. Safvet Pacha, et surtout grâce au zèle infatigable de S.E. Aristarches Bey, grand logothèque, j'étais sur le point d'obtenir mon firman, quand soudain ma demande fut rejetée par le Conseil impérial !

S.E. Aristarches Bey entreprit alors de m'introduire auprès de S.A. Rachid Pacha (assassiné en juin 1876), qui était alors ministre des Affaires étrangères; homme d'une haute culture, il avait été pendant cinq ans gouverneur de Syrie. Je n'eus aucune peine à lui inspirer un grand enthousiasme pour Troie et ses antiquités; il se rendit lui-même chez S.A. le grand-vizir Mahmoud Nedim Pacha auprès de qui il plaida chaleureusement ma cause; de fait, sur l'ordre du grand-vizir, on me remit très rapidement le firman. C'est vers la fin d'avril 1876 que j'entrai en possession de ce précieux document et je gagnai sans retard les Dardanelles, afin de poursuivre mes fouilles. Malheureusement je me heurtai alors à la résistance délibérée du gouverneur général, Ibrahim Pacha, qui était absolument opposé à la poursuite de mes travaux; la raison en était probablement que, depuis que je les avais suspendus, en juin 1873, il délivrait des sortes de laissez-passer aux nombreux voyageurs qui voulaient visiter mes fouilles, et que la reprise des travaux aurait interrompu son trafic. Il me retint donc tout d'abord deux mois aux Dardanelles, sous pré-

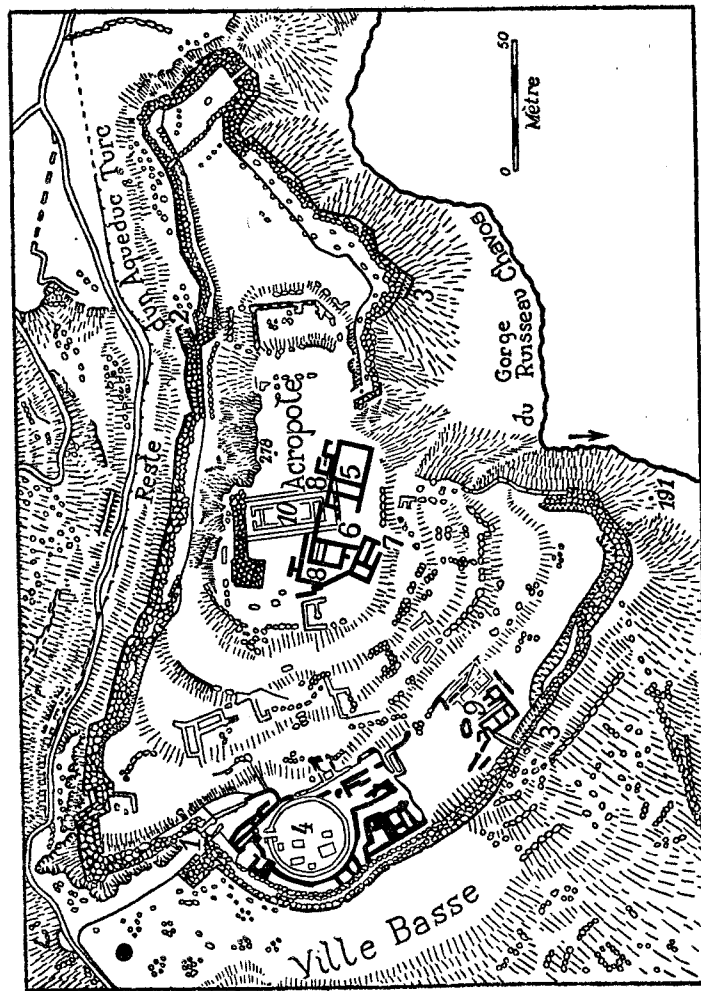


FIG. 6. — Plan de la citadelle de Mycènes (d'après Steffen et Tsountas) XVII-XIV^e s. av. J.-C.

- 1) Porte des Lions — 2) Porte latérale — 3) Tours — 4) Cercle des Tombes
- 5) Palais — 6) Cour du Palais — 7) Escalier menant au palais
- 8) Bâtiments annexes — 9) Maison — 10) Temple dorique

texte qu'il n'avait pas encore reçu confirmation de mon firman, puis, quand il se vit obligé de m'autoriser à reprendre les fouilles, il m'adjoignit un genre de surveillant, en la personne d'un certain Izzet Efendi qui avait pour seule mission de me mettre des bâtons dans les roues. Je m'aperçus très vite qu'il me serait impossible de poursuivre mon œuvre dans ces conditions; je rentrai donc à Athènes et j'écrivis au *Times* une lettre qui fut publiée le 24 juillet 1876, et dans laquelle je soumettais au verdict du monde civilisé l'attitude d'Ibrahim Pacha. L'article fit son chemin jusqu'aux journaux de Constantinople qui le reproduisirent : le gouverneur fut muté, en octobre 1876, dans un autre vilayet. »

Il semble donc, d'après ce récit, que Schliemann ait été absorbé jusqu'à la moitié de l'année 1876 par les formalités concernant Troie. Cependant, au cours de cette période nous le retrouvons, infatigable, accomplissant un vaste périple à travers toute la Grèce continentale, visitant tous les sites célèbres, notant sans cesse, en grec cette fois, les légendes locales dans son journal de voyage; entre temps, il compare les collections préhistoriques des musées anglais, allemands et italiens avec les objets trouvés à Troie en octobre 1875; on le voit surgir en Sicile, où il entreprend des fouilles dans l'antique citadelle phénicienne de Motyé, travail qu'il abandonne au bout de quelques jours, des antiquités remontant au v^e siècle avant J.-C. ne suffisant pas à satisfaire son esprit préoccupé des origines les plus loin-

taines. En avril 1876, revenant de Constantinople, il pratique quelques fouilles à Cyzique, sur la mer de Marmara, mais là encore, les fondations romaines auxquelles il se heurte ne le retiennent pas plus de quelques jours.

« J'aurais pu, poursuit son autobiographie, continuer sans rencontrer d'obstacles, mes fouilles à Hissarlik; mais à la fin de juillet j'avais repris les fouilles à Mycènes et je ne pouvais plus les abandonner avant d'avoir exploré à fond toutes les tombes royales. On connaît le succès extraordinaire de cette exploration, les trésors immenses dont j'ai enrichi la nation grecque. Dans les siècles à venir, des voyageurs de toutes les parties du monde afflueront dans la capitale grecque, pour admirer et étudier au Musée mycénien le fruit de mon labeur désintéressé. »

Nul ne peut contester la justesse de ces paroles inspirées à Schliemann par la conscience de sa valeur, pas même celui qui pourrait souhaiter de la part du découvreur un peu plus de modération dans son enthousiasme et un peu plus d'éclaircissements sur la manière dont furent trouvées les richesses qui meublaient les tombes mycéniennes. Pour juger Schliemann sur ce point, il faut tenir compte des circonstances dans lesquelles furent faites les trouvailles.

A Mycènes, Schliemann entreprit les travaux en trois points simultanément. Tout comme Pausanias, antique Baedeker de la Grèce, il voyait dans les grands caveaux à coupole, bâtis dans le flanc de la colline, à l'extérieur

de l'acropole, les chambres contenant les trésors des Pélopidès. Un pacha n'avait-il pas, au début du siècle, selon les dires des vieilles gens, découvert des monceaux d'or dans le caveau bien conservé désigné comme le « trésor d'Atrée » ? Schliemann avait donc tout lieu

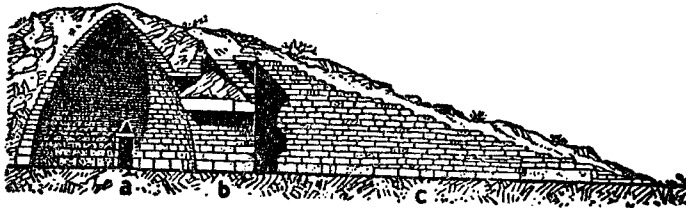


FIG. 7. — Tombeau souterrain à coupole, dit « Trésor d'Atrée ». Voûte ogivale faite de cercles de pierres superposés de plus en plus étroits. Diamètre au sol : 14 m. 50. Hauteur : 13 m. 20. Environ 1400 av. J.-C.

a) Porte menant à la chambre non voûtée; b) Porte d'entrée; c) Couloir d'accès.

d'espérer en découvrir sous les décombres qui avaient comblé, après effondrement de la voûte, une construction analogue, située près de l'acropole. C'était M^{me} Schliemann qui dirigeait les fouilles à cet endroit. Elle fit déblayer le centre de la salle jusqu'à en atteindre le fond et enlever les décombres qui obstruaient le passage (dromos) donnant accès à la porte; mais là, on rencontra les fondations d'une construction plus récente et le délégué du gouvernement grec, M. Stamatakis, soucieux de les conserver, s'opposa à un déblaiement total.

Le plus beau résultat du travail consista dans la découverte de quelques détails architecturaux de l'entrée, une porte imposante et richement ornée. Elle était flanquée de deux demi-colonnes cannelées en albâtre gris foncé, supportant une corniche de marbre bleu-gris sur laquelle une rangée d'ornements circulaires légèrement en relief figurait les extrémités de poutres d'une charpente, transposée ici dans la pierre. Au-dessus de cette corniche, une niche triangulaire perçait le mur, mais elle avait été obstruée par de grandes plaques de marbre rouge. Pas trace d'or ni d'objets précieux. Ces constructions étaient-elles donc autre chose que des chambres à trésors ? La réponse à cette question fut donnée un an plus tard par des fouilles pratiquées en Attique qui révélèrent une tombe à coupole contenant des cadavres intacts. Ces édifices étaient donc des tombeaux.

La seconde tâche entreprise par Schliemann fut de dégager la porte principale de l'acropole, au-dessus de laquelle montaient la garde les deux lions qui passaient jusqu'alors pour être les plus anciennes sculptures grecques connues. Quand on accède aujourd'hui à la citadelle de Mycènes, on franchit donc le seuil même que foulait jadis Agamemnon.

Les fouilles de loin les plus intéressantes furent celles que Schliemann pratiqua juste derrière la Porte des lions. Déjà lors de ses premiers sondages de 1874 il avait établi qu'en ce point, le plus bas de l'acropole, se présentait la couche la plus épaisse de décombres.

Se fiant toujours à Pausanias, il pensait que les tombes des souverains se trouvaient dans l'enceinte même de l'acropole et vit son opinion confirmée le jour où, dès le début du travail, il trouva, à une profondeur de 3 à 5 mètres, trois stèles funéraires sculptées de reliefs préhistoriques. Ceux-ci représentaient, encadrés par des motifs à spirales multiples, des hommes armés, montés sur des chars de combat, lancés dans la bataille ou la chasse. Après avoir découvert deux autres stèles analogues, il note dans son journal : « Il est impossible que ces tombes soient celles qu'indique Pausanias; en effet il a visité Mycènes en 170, quatre siècles environ après la disparition de la cité hellénique bien plus tardive qui ne laissa qu'une couche de décombres d'un mètre d'épaisseur et, sur la partie la plus basse de l'acropole, autant de gravats qu'on en voit aujourd'hui. Les tombes dont je viens de parler étaient donc, à l'époque de Pausanias, enfouies à 4 ou 5 mètres de profondeur, exactement comme maintenant. Toutefois, ajoute Schliemann, ce qu'a dit Pausanias des tombes d'Agamemnon et de ses compagnons, assassinés par Egisthe et par Clytemnestre, ne peut laisser subsister aucun doute sur le fait qu'il a vu toutes ces tombes à l'intérieur et non au dehors de l'acropole. » Schliemann creusa donc plus avant dans ce sol mélangé de fragments de vases très remarquables et dégagea peu à peu un double cercle de dalles plantées dans le sol qui entouraient à une certaine distance les stèles déjà découvertes.

Le cercle se dessinait déjà presque dans son entier,

lorsque le gouvernement turc invita Schliemann à faire visiter ses fouilles de Troie à l'empereur du Brésil, don Pedro. Schliemann se rendit donc pour quinze jours en Asie Mineure et eut encore l'honneur, au retour, de montrer également Mycènes à cet hôte de marque. En son absence, l'Association grecque d'archéologie avait fait transférer les quatre stèles sculptées au musée qui se constituait peu à peu au village de Charvati avec les trouvailles de Mycènes. Ces pierres tombales enlevées, Schliemann remarqua qu'elles n'avaient pas été plantées à même le roc mais dans de la terre qui remplissait des fosses creusées dans le rocher pour y dresser les stèles. On fouilla cinq de ces fosses et on dut enlever, à une certaine profondeur, un lit de pierres qui avait servi d'autel funéraire. Plus bas, à 6 mètres environ, le pic rencontra le fond. C'est là qu'on trouva, étendus dans les cinq tombes, quinze cadavres portant de somptueuses, de fabuleuses parures d'or.

Un tel luxe ne laissait aucun doute : on se trouvait bien en présence des sépultures des souverains. Des masques d'or reproduisant les traits du défunt recouvraient le visage des hommes, des plaques d'or richement décorées de spirales s'étaient posées sur leur poitrine. Les vêtements des femmes étaient surchargés d'or : dans une seule tombe, où trois d'entre elles étaient ensevelies, on recueillit 700 plaquettes d'or façonnées en forme d'écailles de la longueur d'un doigt qui avaient dû orner les vêtements des princesses. Elles avaient également porté des bracelets et des boucles d'oreilles en or,

ainsi que d'énormes diadèmes agrémentés d'ornements variés. Dans leur chevelure étaient piquées de longues épingles à tête de cristal de roche ou de verre travaillé et à leur cou pendaient quantité de gemmes ornées d'incises d'un travail remarquable, représentant des animaux ou des scènes de la vie du souverain. Mais le prince défunt ne devait pas seulement faire son entrée au royaume des morts dans toute la magnificence de ses bijoux; non contents de revêtir le mort de ses plus splendides parures, les survivants disposaient encore à sa portée tout ce qui était nécessaire à une seconde existence : on avait placé à côté de chaque cadavre des cruches de terre, de bronze et d'argent contenant des baumes et des huiles précieux, des gobelets d'or et d'argent; on y avait joint son sceptre d'argent doré, ses épées damasquinées d'or et d'argent et son baudrier d'or. Les princesses avaient près d'elles des cassettes et des boîtes en or, ainsi qu'une balance d'or, symbole qui n'a pu encore être interprété.

Pour la seconde fois, l'enthousiasme et la foi absolue de Schliemann à l'égard d'Homère avaient permis d'incomparables découvertes. Déjà à Troie, Schliemann avait mis au jour des trésors royaux de métal précieux, mais combien ces objets paraissaient frustes, comparés aux formes élégantes de l'art mycénien ! Les artisans troyens ne savaient mieux faire, pour exécuter les commandes princières, que de fabriquer en métal précieux des gobelets et des cruches aussi grands et aussi lourds que le leur permettaient leurs procédés primitifs.

Les trésors de Mycènes, en revanche, attestaient une civilisation très avancée, dépassant de loin le stade des peuples primitifs qui, avec les moyens limités de leur



Fig. 8. — Sceau en or du quatrième tombeau de Mycènes; scène de combat gravée.

artisanat, donnent une forme simple aux objets nécessaires à la vie de tous les jours, la matière étant tout juste façonnée de manière à remplir le rôle qui lui est assigné. Le peuple de Mycènes possédait non seulement une technique, mais un art, et il en était fier; il exigeait de ses artistes et de ses artisans qu'ils embellissent les objets utilitaires par le jeu varié de lignes qui composaient des ornements agréables à l'œil. Sur ses vases bien galbés, le potier peignait en couleurs vives des motifs d'entrelacs, en particulier des lignes

variées de spirales et reproduisait les algues, les coquillages et les poulpes dont la mer lui offrait les modèles. Les orfèvres se lançaient dans des tentatives plus hardies encore. Non seulement ils découpaient dans les feuilles d'or dont se parait la noblesse de riches ornements finement ouvragés, mais encore ils savaient décorer de main de maître les poignées des épées en y incrustant l'argent, l'or et l'émail qui dessinaient des images rutilantes et pleines de vie; ils gravaient aussi, sur le chaton des bagues d'or, des scènes de chasse et de combat, ainsi que des représentations cultuelles plus mystérieuses pour nous. Et pour figurer le symbole de la puissance royale, ils façonnaient dans un noble métal un combat de taureaux, surmonté de la double hache, et cela avec une intelligence des formes animales qui fait pressentir l'époque de l'art grec le plus accompli.

Une fois encore, Schliemann avait ouvert un monde nouveau à l'histoire et à l'art. Une splendeur royale aussi somptuaire aurait paru étrangère, asiatique, aux Grecs du millénaire précédant la naissance du Christ. De fait, bien des détails, dans les objets découverts, témoignaient des relations directes qu'entretenait Mycènes avec l'Orient et l'Égypte. Le premier, Charles Newton fit remarquer à Schliemann que l'on avait trouvé, dans une tombe de Rhodes, en même temps que des vases de style « mycénien », une gemme égyptienne datant de 1400 avant J.-C.; à Mycènes, la profondeur de la couche explorée correspondait à une époque aussi reculée, ce que venait confirmer le contraste des trou-

vailles avec les monuments grecs les plus anciens auxquels on pût assigner une date. On se trouvait sans aucun doute devant les vestiges d'une famille régnant sur Mycènes dans les temps préhomériques; on pouvait établir des rapprochements frappants entre certains de leurs joyaux et maintes descriptions données par les poèmes homériques. Les anses du gobelet que Nestor avait emporté à Troie étaient ornées de colombes : dans l'une des tombes de Mycènes, on trouva un gobelet muni de doubles anses, au-dessus desquelles étaient fixées deux colombes d'or. Ces tombes n'étaient-elles vraiment pas celles que Pausanias disait avoir vues, celles d'Agamemnon et de ses compagnons ? Nous avons cité plus haut le passage du journal où Schliemann déclarait qu'au début des fouilles il était certain de devoir écarter cette hypothèse. L'argument invoqué était qu'à l'époque de Pausanias les sépultures en question étaient recouvertes de décombres beaucoup trop épais pour que, peu avant l'époque hellénistique, la tradition orale fût encore si riche de détails à leur sujet. Mais quand Schliemann eut sous les yeux toute cette splendeur royale éblouissante, il crut aussi remarquer que certains des cadavres avaient été ensevelis avec une précipitation évidente, ce qui concordait avec la légende de l'inhumation hâtive que Clytemnestre avait accordée à son époux assassiné : du coup, l'imagination qui lui brûlait les veines prit son essor et il ne conserva pas le moindre doute sur le fait que ces tombes découvertes par lui étaient celles-là mêmes que Pausanias avait

mentionnées. Triomphant, il télégraphia (1) au roi de Grèce :

*A Sa Majesté le Roy George des Hellènes,
Athènes.*

Avec une extrême joie j'annonce à Votre Majesté que j'ai découvert les tombeaux que la tradition, dont Pausanias se fait l'écho, désignait comme les sépultures d'Agamemnon, de Cassandra, d'Eurymédon et de leurs camarades, tous tués pendant le repas par Clytemnestre et son amant Egisthe. Ils étaient entourés d'un double cercle parallèle de plaques, qui ne peut avoir été érigé qu'en honneur des dits grands personnages. J'ai trouvé dans les sépulcres des trésors immenses en fait d'objets archaïques en or pur. Ces trésors suffisent à eux seuls à remplir un grand musée, qui sera le plus merveilleux du monde, et qui, pendant des siècles à venir, attirera en Grèce des milliers d'étrangers de tous les pays. Comme je travaille par pur amour pour la science, je n'ai naturellement aucune prétention à ces trésors, que je donne avec un vif enthousiasme intacts à la Grèce. Que Dieu veuille que ces trésors deviennent la pierre angulaire d'une immense richesse nationale.

Mycènes, 16/28 novembre 1876.

Henry SCHLIEMANN.

(1) Télégramme rédigé en français par Schliemann.

En décembre, Schliemann en avait terminé avec les fouilles de Mycènes. Seul son ingénieur, Drosinos, y retourna, au printemps suivant, pour relever des plans et découvrit, à cette occasion, près du cercle des grandes tombes, une sépulture plus petite, mais contenant quelques objets d'un grand intérêt. Schliemann était alors occupé à compléter les comptes-rendus adressés au *Times*, par lesquels il avait tenu le public au courant de la marche des travaux, et d'en composer son ouvrage : *Mycènes*. Il avait fait don de ses trouvailles à l'Association grecque d'archéologie qui les groupa et les classa en un beau musée. Elles furent photographiées, dessinées et reproduites dans l'ouvrage qui, comme les œuvres postérieures de Schliemann, parut à Leipzig, chez F.A. Brockhaus; ces reproductions soignées donnent à cet ouvrage l'aspect d'un document plus digne de confiance que la première œuvre sur Troie, les *Antiquités troyennes*, qui présentait des reproductions un peu fantaisistes.

Pendant toute cette période de travail, Schliemann séjourna un certain temps en Angleterre, discutant, avec des savants connus, les problèmes et les énigmes que posait à la science le riche butin qu'il avait exhumé. Sa foi en Homère et en ses légendes, le succès qu'il avait remporté sous l'impulsion de cette confiance absolue, tout cela suscita à Londres un écho passionné et reconnaissant, tandis qu'ailleurs le sentiment de la critique, pour laquelle la vieille légende

doit être confrontée avec son contenu historique, l'emportait, ce qui entraînait une prise de position plus circonspecte à l'égard des trouvailles de Schliemann. Sur la prière de Schliemann, le vieux Gladstone lui-même écrivit une préface à l'ouvrage, en confirmant qu'on avait réellement découvert les tombes d'Agamemnon et de Cassandre. Le livre parut simultanément en anglais et en allemand, à la fin de 1877, et Schliemann se consacra encore, durant une partie de 1878, à en donner une édition française.

TROIE

DEUXIEME ET TROISIEME CAMPAGNES

(1878-1883)

Schliemann avait assigné pour but à toute sa vie la découverte, à coups de pic et de bêche, des lieux qui avaient servi de cadre aux chants homériques. Il avait fallu toute son obstination pour fournir la preuve éclatante qu'une merveilleuse histoire vraie s'était déroulée en ces lieux de légende. Les monuments étaient là pour témoigner. Une nature aussi opiniâtre, qui misait à chaque minute toutes les énergies de son corps et de son esprit sur le but qu'elle s'était fixé une fois pour toutes, serait-elle capable d'accroître encore son activité ? C'est après de tels succès qu'elle allait le montrer. Car Schliemann ignorait tout répit après le travail accompli. Chez lui, les entreprises se suivaient coup sur coup, de même qu'en cours de travail il s'accordait à peine quelque détente. Dès qu'il eut fini de travailler sur les tombes mycéniennes, il reprit en main son chantier de Troie.

Quand il l'avait quitté, en 1873, il espérait qu'une société scientifique, peut-être une académie financée par un gouvernement, encouragée par son succès, prendrait sa suite et poursuivrait l'exploration des lieux. Il n'en fut rien. Il s'attela donc lui-même à la tâche. Le firman qu'il avait obtenu en 1873 n'était valable que pour deux ans et le délai venait d'expirer. Pour s'en procurer un

nouveau, Schliemann rencontra encore une foule de difficultés dont il triompha toutefois grâce à l'appui et à l'intervention active de l'ambassadeur anglais à Constantinople, Sir Austen Henry Layard. Pour employer utilement le temps que prirent toutes ces formalités, Schliemann retourna à Ithaque et explora plus à fond les sites dans lesquels il avait pensé reconnaître, dix ans auparavant, la cité d'Ulysse, la grotte de Phorcys et les étables d'Eumée.

« Avec une équipe nombreuse d'ouvriers et plusieurs charrettes, écrit-il, je repris, vers la fin de septembre 1878, mes fouilles à Troie. J'avais fait construire à l'avance des baraques de bois couvertes de feutre; je disposais ainsi de neuf pièces pour moi, mes surveillants et mes domestiques et pour recevoir d'éventuels visiteurs. Une autre baraque abritait les antiquités de moindre valeur et servait de petite salle à manger; dans une sorte d'entrepôt en planches, dont le délégué du gouvernement turc conservait la clé, étaient enfermées les trouvailles qui devaient être partagées entre le Musée impérial et moi; un autre baraquement contenait mes outils, ainsi que les brouettes, les charrettes à bras et les différentes machines nécessaires aux fouilles; une maisonnette de pierres comprenait la cuisine et une chambre pour les domestiques; une maison de bois logeait mes dix gendarmes; j'avais en outre une écurie. Tous ces bâtiments furent établis sur la pente nord-ouest d'Hissarlik qui s'incline à 75° vers la plaine.

« Les dix gendarmes, tous réfugiés de Roumélie, recevaient une solde de 410 marks par mois; ils m'étaient très utiles, non seulement en me protégeant des brigands — véritable fléau en Troade — mais en gardant un œil attentif pendant les fouilles sur mes ouvriers qui se voyaient ainsi contraints à l'honnêteté. »

Les travaux consistaient avant tout à finir de dégager le bâtiment qui avait été découvert, en 1873, dans le prolongement de la grande rampe et de la porte sud-ouest; en raison du riche trésor exhumé non loin, Schliemann voyait dans cet édifice, en dépit des dimensions réduites des salles, le palais de Priam. La découverte de quelques trésors de moindre importance le confirma au début dans son opinion; toutefois, rendu prudent par les objections que ne lui ménageaient ni les savants ni les railleurs, il ne désigna plus désormais ce bâtiment que comme « l'habitation du dernier roi ou chef troyen ».

L'arrivée de l'hiver le contraignit, fin novembre, à suspendre les travaux. Schliemann se rendit pour quelques mois en Europe, mais il revint dès la fin de février; ni le froid ni l'obscurité ne l'empêchèrent de faire chaque matin une heure de cheval, escorté de ses gendarmes, pour atteindre la côte, nager dans la mer et revenir à Hissarlik avant que le lever du soleil n'annonce le début du travail.

Avec 150 ouvriers, les fouilles avançaient vite. Pour faire examiner ses découvertes par d'autres yeux que les siens, Schliemann avait invité, étant encore à

Mycènes, divers savants, entre autres Rudolf Virchow de Berlin, à venir visiter ses fouilles. A l'époque, ses tentatives étaient restées sans écho. Mais voilà qu'il avait maintenant la satisfaction profonde de voir le meilleur spécialiste allemand d'archéologie préhistorique prendre un vif intérêt à ses travaux et se rendre à Troie, en compagnie d'Emile Burnouf, pour participer aux fouilles. Le dicton selon lequel quatre yeux voient mieux que deux se vérifia encore ici. Les recherches gagnèrent en ampleur et en signification grâce aux nouveaux points de vue que faisaient intervenir les deux savants; ils explorèrent la structure géologique de la plaine de Troie et réfutèrent l'objection de Démétrios de Scepsis, le grammairien grec qui, le premier avait émis des doutes sur la situation de Troie, en prétendant que la plaine qui s'étendait au pied d'Hissarlik ne s'était formée qu'après la guerre de Troie. Schliemann et Virchow parcoururent, jusqu'au sommet de l'Ida, ce paysage troyen si riche en vestiges de l'histoire ancienne. Grâce à l'intervention de Virchow, le comte Hatzfeld, ambassadeur allemand à Constantinople, agit de concert avec l'ambassadeur britannique, Sir Layard, pour obtenir de la Sublime Porte le firman depuis si longtemps sollicité, qui autorisait à pratiquer des fouilles dans les grands tumulus de la plaine troyenne.

En 1873, M^{me} Schliemann avait déjà entrepris de faire creuser un puits dans le tumulus appelé Pacha-tepe, mais sans y découvrir aucune sépulture. Maintenant Schliemann, outre quelques petits chantiers de

moindre importance dispersés dans la région, allait s'attaquer aux deux plus grands parmi les nombreux tumulus : l'Utshek-tepe et le Beshik-tepe, qui, dominant tous deux la plaine et la mer, se dressaient l'un de

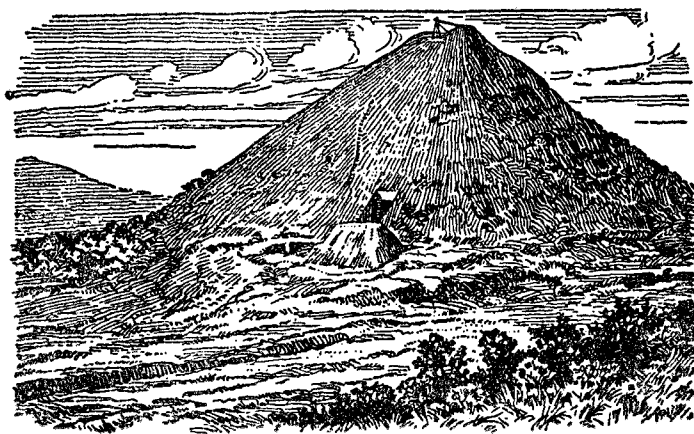


FIG. 9. — Vue du tumulus Utshek-tepe.

Un des tumulus héroïques de la Troade. Fouilles de 1879.
En bas : entrée du tunnel; au sommet : orifice du puits vertical et treuil servant d'excavateur.

80 pieds, l'autre de 50, au-dessus du rivage de la Baie de Beshik, à une heure et demie de distance d'Hissarlik.

Les dimensions de ces tombeaux princiers étaient trop considérables pour que l'on pût songer à explorer

le centre de ces collines en déblayant la masse de terre qui les constituait. C'est pourquoi on perça dans chacune un puits vertical et des galeries horizontales, travail très dangereux qui, en dépit de tous les efforts, ne révéla aucune sépulture.

On rencontra, au centre de l'Utshekpe, la maçonnerie d'une tour carrée, haute de 40 pieds, édifiée sur un soubassement circulaire de blocs polygonaux.

Schliemann, ne trouvant pas trace de sépulture, accepta l'idée que ces collines, conformément à une coutume de l'antiquité grecque, n'étaient que des cénotaphes érigés à la mémoire de morts illustres dont le cadavre reposait ailleurs.

Ces recherches dans les environs n'empêchèrent pas les fouilles de se poursuivre avec succès à Troie même. On suivit la courbe des murs d'enceinte et on tenta, en déblayant les décombres par couches successives, de dégager largement la troisième cité, celle que l'on croyait, à ce moment-là, être la cité brûlée. Elle était la troisième en comptant à partir du sol vierge : car, peu à peu, on s'était aperçu que, sous l'étage qui comprenait « l'habitation du prince de la ville », s'étendaient, dans les flancs de la colline, les murs d'une autre cité plus ancienne et que, six mètres au-dessous de cette dernière, subsistaient encore les restes des maisons bâties par les tout premiers hommes qui, apparemment, s'étaient fixés à Hissarlik.

En juin 1879, Schliemann, ayant clos sa deuxième campagne de fouilles à Troie, se rendit en Allemagne.

Fidèle à son habitude, il se mit aussitôt à élaborer les derniers résultats acquis ; il séjourna trois mois à Leipzig pour assister à l'impression de son ouvrage et l'accélérer autant que possible. Le livre parut sous le titre suivant : *Ilios, Ville et pays des Troyens. Résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade*. Schliemann y avait travaillé jusqu'à la fin de 1880. L'ouvrage représentait un progrès considérable par rapport aux œuvres antérieures de l'auteur, aux *Antiquités troyennes* en particulier, pour lesquelles Schliemann n'avait fait que réunir les communiqués qu'il avait envoyés à la presse et qui reflétaient, par conséquent, les thèses qui s'étaient succédé au jour le jour dans l'esprit enthousiaste du découvreur, suggérées, puis modifiées par l'état des travaux, ceux-ci apportant sans cesse de nouveaux éléments. Cette fois, en revanche, Schliemann s'était visiblement efforcé de repenser et d'exposer, en une synthèse systématique, à la fois les connaissances que l'Antiquité nous avait léguées sur la ville et le pays des Troyens, et l'ensemble des révélations que les fouilles venaient d'apporter. Son fidèle ami, le professeur Virchow, pouvait écrire, dans sa préface à l'ouvrage : « Le chercheur de trésors est maintenant devenu un savant qui s'est appliqué, au cours d'une longue et patiente étude, à confronter ses propres découvertes avec les récits des historiens et des géographes et avec les traditions et les légendes transmises par les poètes et les mythologues. »

En tête du livre, Schliemann plaça — à bon droit,

si l'on songe à l'extraordinaire destin qui avait été le sien — l'autobiographie à laquelle nous avons jusqu'ici emprunté de larges citations. Puis venaient un aperçu géographique et ethnographique sur la Troade, une histoire de la ville de Troie elle-même et une nouvelle démonstration de sa localisation à Hissarlik. Le résultat des fouilles était ensuite consigné chronologiquement, par étages, en partant de la première cité préhistorique fondée sur le sol vierge. Dans cet entassement de ruines, haut de 16 mètres, Schliemann distinguait maintenant six villes superposées que l'on pouvait définir comme étant encore préhistoriques, étant donné la simplicité de leur outillage. Sur la sixième, la plus récente, s'était établie à son tour la cité historique grecque et romaine (Novum Ilium), identifiée grâce au témoignage des sculptures du temple d'Athénê et surtout grâce à de nombreuses et importantes inscriptions. De bonnes reproductions rendaient plus concrètes ces découvertes aux yeux du public. Pour la première fois, le lecteur pouvait se représenter clairement jusqu'à quelle antiquité incroyablement reculée le savant avait pu remonter le cours de l'histoire du genre humain.

Si Schliemann avait su se soumettre à la discipline d'une méthode vraiment scientifique, il n'en restait pas moins, dans le style de ses descriptions, l'original poussé à ces découvertes par un sentiment bien personnel. Il restait fidèle à son Homère; les épopées homériques étaient, pour ainsi dire, la lorgnette à travers laquelle il considérait ses trouvailles, fussent-elles de quelques

millénaires antérieures à l'époque de son poète. Plus on saisit la nature opiniâtre de cet homme, plus on se persuade que ce n'était pas poésie de sa part, mais bien vérité, quand il écrivait dans son autobiographie que les premières impressions de sa jeunesse avaient déterminé l'orientation de toute son existence.

A part la légende homérique, qui l'obsédait depuis les récits que lui en avait faits son père, ce qui l'attirait le plus, dans le domaine si riche en beautés de l'antiquité classique, c'étaient les pierres et les poteries très anciennes, rappelant celles qu'on avait trouvées dans les tumulus de son pays nordique. Le fanatique d'Homère se doublait d'un passionné de préhistoire. Quand il déterrait un récipient grossier dont les poignées étaient percées de trous pour y passer une ficelle qui permettait de le suspendre, Schliemann pouvait tomber en extase, pour peu que ces trous fussent pratiqués verticalement, et non horizontalement comme dans la plupart des cas.

Il n'exagère nullement, quand il déplore d'avoir vu un vase préhistorique placé par le directeur d'un musée sur la même étagère que des poteries romaines d'un art plus évolué. « Parmi les vases de ce genre, écrit-il, je citerai en premier un magnifique exemplaire façonné à la main, qui se trouve au Musée de Boulogne-sur-Mer et que le directeur, dans son ignorance de la poterie préhistorique, a placé parmi les céramiques romaines, bien qu'il ait, à lui seul, plus de valeur que toute la collection de terres cuites romaines réunies dans ce musée.

Puisse-t-on tenir compte de ma remarque et puisse cette précieuse œnochoé recevoir une place digne d'elle ! »

Ces lignes montrent avec quel soin il avait visité les moindres musées d'Europe pour dépister les objets qui pouvaient être comparés avec les trouvailles de Troie. Cet inventaire lui fut facilité par ses relations très étendues et par la vaste correspondance qu'il entretenait dans le monde entier. Totalement absorbé par son œuvre, il savait, au cours de ses nombreux voyages, dès que son incroyable facilité pour les langues lui avait permis de trouver un interlocuteur, amener la conversation sur ses fouilles et il retenait scrupuleusement tous les renseignements qu'il lui arrivait de glaner. C'est ainsi que, dans son livre *Ilios*, parmi les autorités qui se sont prononcées au sujet des jarres géantes de Troie, figure le nom du prince Bismarck que Schliemann avait rencontré en juillet 1879 à Kissingen. On le renseigna même de Chine au sujet de la présence, sur des bronzes rapportés dans le butin d'une guerre contre les Ashantees, du signe de la svastika, rencontré aussi sur les fusaïoles troyennes. Bien plus précieuse encore que ces informations occasionnelles fut la contribution que lui apportèrent ses nombreux amis du monde savant. L'orientaliste anglais Sayce examina le difficile problème que posaient certains signes gravés en guise d'ornements sur les fusaïoles et les petits cylindres trouvés à Troie; fallait-il y voir des caractères ? Sayce conclut affirmativement et tenta de démontrer que l'on utilisait à Troie, bien avant que les Grecs sachent écrire, un

alphabet très répandu en Asie Mineure. Cette opinion se heurta à une incrédulité presque générale, jusqu'au jour où elle fut puissamment étayée par la découverte, au cours des fouilles de 1890, d'une fusaïole qui porte indubitablement des signes d'écriture.

L'égyptologue allemand, Heinrich Brugsch, rechercha dans des inscriptions égyptiennes remontant au delà du deuxième millénaire avant J.-C. les mentions concernant les peuples d'Asie Mineure.

L'Américain Frank Calvert, qui connaissait la Troade de longue date et qui en était presque devenu un citoyen, décrivit, dans l'un des appendices annexés au livre de Schliemann, les fouilles entreprises sur sa propriété de Thymbra, située à une heure de distance d'Hissarlik.

D'autres encore, chacun dans sa spécialité, apportèrent un complément d'information. L'aide la plus importante, lors de la rédaction de l'ouvrage, fut fournie par Emile Burnouf, grâce aux plans relevés par lui et aux résultats de ses études géologiques; quant à Rudolf Virchow, son concours fut des plus précieux, grâce à ses connaissances très étendues dans les domaines des sciences naturelles et de la préhistoire; toutes connaissances qui étaient d'ailleurs en accord étroit avec la passion de Schliemann pour la poésie et les légendes héroïques de la Grèce. Nul autre, si ce n'est Schliemann lui-même, n'était plus qualifié que Virchow pour écrire une préface à *Ilios* et nul n'aurait pu mieux s'en acquitter. La chaleur et l'harmonie de son style traduisaient

l'hommage qui devait être rendu à la grande œuvre accomplie en ces lieux et à l'homme qui l'avait menée à bien. Et il n'était pas inutile de répondre ainsi au mépris et aux railleries de toute origine qui avaient jusqu'alors accueilli les travaux de Schliemann.

« Il est inutile de se demander aujourd'hui, écrit Virchow, si Schliemann, au début de ses recherches, est parti d'hypothèses vraies ou fausses. Non seulement le succès a décidé en sa faveur, mais la méthode même de son investigation a fait ses preuves. Il se peut que ses conjectures aient été trop hardies et même arbitraires, que les tableaux enchanteurs de l'immortelle poésie d'Homère l'aient obnubilé, mais cette erreur, sentimentale, si l'on peut dire, contenait le secret de son futur succès. Qui donc aurait entrepris de si vastes travaux, poursuivis des années de suite, qui y aurait consacré une fortune si considérable, qui aurait creusé à travers des masses de ruines accumulées dont on ne semblait voir la fin, jusqu'à atteindre, à une telle profondeur, le sol vierge ? Qui, sinon un homme pénétré d'une conviction ardente et absolue ? La cité brûlée serait encore aujourd'hui ensevelie au sein de la terre si l'imagination n'avait conduit la bêche de Schliemann. »

Citons encore ici les mots caractéristiques par lesquels Schliemann conclut son texte : « Je termine cet exposé en exprimant le ferme espoir que la recherche historique menée le pic et la pelle en main, telle qu'elle revendique de nos jours l'attention des savants, se développe de plus en plus et projette la lumière du grand

jour sur les obscures époques préhistoriques de la grande race des Hellènes. Puisse cette forme de la recherche apporter de nouvelles preuves que les événements décrits dans les divins poèmes homériques ne sont pas des récits mythiques, mais qu'ils reposent au contraire sur des faits réels ; puisse par là cette méthode fortifier l'amour de tous à l'égard de la noble étude des sublimes classiques grecs et en particulier d'Homère, ce soleil rayonnant de toute littérature !

« Je sou mets en toute modestie ce compte-rendu de mes travaux désintéressés au jugement du monde civilisé. La plus grande satisfaction que je puisse attendre, la plus belle récompense à laquelle puisse aspirer mon amour-propre serait de voir admettre par tous que je n'ai pas poursuivi en vain le but de toute ma vie. »

« Mes grandes collections d'antiquités troyennes, écrit-il encore à la fin de son autobiographie, ont une valeur inestimable. Je ne veux pas qu'elles soient vendues. Si je n'ai pas le temps d'en disposer de mon vivant, ma dernière volonté sera qu'elles aillent, après ma mort, au Musée de la nation que j'aime et révère entre toutes. » Il n'est pas absolument certain qu'il ait voulu, par ces mots, désigner sa patrie. Il lui avait tourné le dos, à l'époque où, jeune garçon ayant perdu tout autre espoir, il ne songeait plus qu'à gagner le Venezuela comme simple mousse. Il avait trouvé sa chance en Russie. Il était devenu citoyen américain et son caractère, où le sens de l'idéal s'alliait à l'intelligence froide et réfléchie des affaires, n'était pas sans une certaine

affinité avec l'esprit américain. Son culte pour la légende et la littérature de l'antiquité l'avait conduit en Grèce; c'est là qu'il avait finalement fondé son foyer. En Angleterre, ses recherches avaient connu l'accueil le plus chaleureux; les collections troyennes y étaient restées exposées deux ans, au South-Kensington-Museum; ses ouvrages des années 70 avaient été rédigés tout d'abord en anglais. La rapidité et la fréquence de ses voyages faisaient que Schliemann se trouvait chez lui en n'importe quel pays du monde civilisé. Quelle était donc la nation qu'il aimait et révérait plus que toute autre ?

C'est à l'intervention de Virchow dans tous les problèmes posés par les découvertes troyennes, à l'amitié et à la haute estime qui le liaient à Schliemann, que la ville de Berlin doit d'abriter aujourd'hui les antiquités troyennes. Le 24 janvier, l'empereur Guillaume I^{er} remerciait le donateur en affirmant « que ladite collection est placée sous l'administration du gouvernement prussien et sera conservée par la suite dans le Musée ethnographique de Berlin dont la construction est projetée, qu'elle sera exposée en autant de salles qu'il sera nécessaire pour la mettre dignement en valeur et que ces salles porteront à jamais le nom du donateur. Je vous exprime mes remerciements, ajoute la décision ministérielle, et toute ma gratitude pour le profond attachement à la patrie dont témoigne cette donation d'une collection si importante et si considérable pour la science; je nourris l'espoir qu'il vous sera encore

accordé dans l'avenir de rendre, au cours de votre activité désintéressée, de tels services à la science pour la gloire de la patrie. » L'empereur ne fut pas le seul à témoigner son estime et sa reconnaissance au savant; Schliemann eut aussi la joie d'être nommé, parmi d'autres élus tels que Moltke et Bismarck, citoyen d'honneur de la ville où étaient maintenant exposés, dans un cadre digne d'eux, les trophées de la lutte qu'il avait menée pendant des années. Dès lors il séjourna plus fréquemment à Berlin et utilisa plus souvent qu'auparavant l'allemand dans l'exposé de ses travaux.

A l'âge de soixante ans, tout autre se fut retiré, satisfait d'avoir recueilli le fruit de ses efforts. Mais ce n'était pas dans la nature de l'homme; son corps, aguerri par les efforts qu'il lui imposait constamment, ne ressentait aucune des atteintes de l'âge. A ce besoin d'activité sans répit qui était le sien s'ajoutait maintenant ce caractère du savant, pour qui chaque connaissance acquise n'est que le point de départ d'une nouvelle recherche et qui ne considère jamais son œuvre comme terminée.

A peine *Ilios* était-il achevé d'imprimer, que Schliemann, en compagnie de sa femme, se penchait déjà sur les fouilles du trésor du roi Minyas, à Orchomène de Béotie.

On savait maintenant, avec preuves à l'appui, à quelle très haute antiquité remontait l'établissement d'Hissarlik, la colline qui correspond le mieux à la situation de Troie. Les puissants murs d'enceinte et

l'épaisseur des décombres calcinés semblaient apporter un témoignage concret en faveur de la vérité historique de la guerre de Troie. Cependant, que cette Troie était donc petite ! Elle ne mesurait pas plus de 200 mètres dans sa plus grande longueur et il eût fallu que ses maisons fussent hautes de six étages pour qu'elle comptât ne serait-ce que 3.000 habitants. Schliemann avait pourtant soutenu, dans *Ilios*, que la cité de Priam n'avait pas débordé la colline d'Hissarlik. Si Homère avait célébré la ville sacrée d'Ilios comme une cité aux larges rues bien construites, Schliemann en déduisait seulement que l'imagination du poète, aidée par la légende, avait pris la liberté d'amplifier un théâtre des événements qui, de son temps, gisait depuis longtemps enfoui sous les décombres et sous des villes plus récemment fondées.

C'était là le point que la critique attaquait le plus vivement depuis la parution de l'ouvrage. On ne pouvait admettre que l'habitation du chef suprême de la cité eût jamais été aussi insignifiante que la maison d'un paysan turc actuel. La conviction de Schliemann lui-même s'en trouva ébranlée. Sa foi dans les paroles d'Homère n'avait jamais été déçue, en quelque point qu'il eût porté la bêche. Plein de confiance, il reprit donc les travaux, en 1882, pour examiner plus soigneusement encore le terrain contigu à la colline afin de pouvoir donner à la ville de Priam l'étendue que lui attribuait Homère. L'année précédente, il avait caressé le projet de découvrir d'autres colonies troyennes et il

avait parcouru dans ce but toute la Troade; mais nulle part il ne découvrit quoi que ce fût qui pût indiquer une accumulation de décombres aussi importante qu'à Hissarlik; dans ces conditions, il abandonna l'idée de faire de plus amples fouilles à l'extérieur de Troie.

A partir de 1882, les travaux de Schliemann et les résultats qui en découlent revêtent une physionomie différente. La plus belle preuve de probité scientifique qu'il ait donnée consiste bien dans le fait d'avoir reconnu, alors qu'on le célébrait comme le découvreur des trésors de Troie et de Mycènes, les lacunes qui demeuraient encore dans ses recherches. Il avait, certes, inventorié inlassablement les objets exhumés, même les plus nombreux, comme les fusaïoles, même les marteaux de pierre les plus frustes et les idoles les plus grossières; il avait classé tous les objets d'or des trésors royaux vers lesquels l'avait guidé son étoile; il s'était donné la peine d'approfondir la signification et l'usage de chacun des objets et avait trouvé pour cette tâche en Virchow et en d'autres des conseillers aussi fidèles que capables.

Quelque chose manquait cependant. La science des monuments préhistoriques puise généralement ses matériaux dans de simples tombes éentrées. Mais on se trouvait à Troie devant des constructions fort étendues, délimitées par une vaste enceinte : seul un architecte pouvait en reconstituer la genèse et l'aspect primitif. La chance de Schliemann et sa connaissance des hommes

lui permirent encore de trouver l'homme qu'il fallait pour remplir convenablement cette tâche ardue.

En 1881, les fouilles organisées par le gouvernement allemand à Olympie avaient pris fin; c'était la première grande campagne de fouilles sur le sol grec, on y avait consacré tous les moyens dont on pouvait disposer : architectes, spécialistes de l'histoire de l'art et de la paléographie, réunis en une même équipe, examinaient chaque trouvaille. Après avoir passé à Berlin ses examens de conducteur des travaux, Wilhelm Dörpfeld s'était joint à ce groupe; pendant cinq ans de travail dans l'Altis, il avait beaucoup appris et son œil s'était exercé à discerner la structure des bâtiments antiques. A cette même époque, Schliemann avait un contrat avec un architecte autrichien que l'Académie de Vienne avait distingué en lui décernant un prix. Mais Schliemann avait tant à cœur de combler les lacunes que présentaient encore ses travaux que, dès le début de 1882, quand Dörpfeld fut envoyé à Athènes comme architecte de l'Institut allemand d'archéologie, il se l'attacha aussitôt pour sa nouvelle campagne.

Elle dura de mars à juillet 1882. De nouveau on exhuma une quantité d'ustensiles préhistoriques, mais le résultat le plus important fut apporté par les éclaircissements que donna la coopération des deux architectes au sujet des constructions déjà découvertes. Leur œil exercé reconnut que les murs de « l'habitation du chef suprême de la cité » avaient été fondés sur la couche de cendres déjà existante du bâtiment fortifié dont

le mur d'enceinte constituait le rempart et la protection; en d'autres termes, c'était la seconde cité, à partir du bas, et non la troisième, comme l'avait cru Schliemann, qui était la cité brûlée. Comme on l'a déjà vu, la colline avait connu des colonies successives; chaque fois qu'une ville neuve s'édifiait, les anciennes maisons étaient détruites et rasées dans la mesure où elles gênaient pour reconstruire. On avait maintenant sous les yeux tout un réseau de murs de fondation se croisant en tous sens; au premier coup d'œil on eût dit un labyrinthe. Mais en nettoyant et en mesurant soigneusement les vestiges, le contour de chaque bâtiment se détachait clairement des fondations du second, situé à l'étage suivant. L'énigme du labyrinthe était résolue peu à peu, au fur et à mesure qu'on levait séparément le plan de chacun des étages qui s'étaient succédé dans l'espace et dans le temps. Seule cette méthode permit de repérer les vastes bâtiments qui avaient existé à l'intérieur du mur d'enceinte, et qui, étroits de façade mais d'une grande profondeur, s'alignaient selon un plan d'ensemble, le plus grand et le plus superbe, au centre, dominant les autres; tous conçus sur un tracé analogue, qui, avec son vestibule suivi de sa vaste « cella » oblongue, rappelait les plus simples des temples grecs. Il ne semblait pas y avoir encore de colonnes. Les seules pierres taillées que l'on trouva avaient été utilisées pour constituer le seuil des portes et pour les corniches extérieures des murs; dans ce dernier cas elles avaient servi de point d'appui au revêtement en planches des murs

qui étaient faits de briques en argile séchée. Une masse d'argile battue avait formé le toit. Malgré la simplicité rustique impliquée par les matériaux, ces vastes salles, leur situation dominante sur cette colline, les énormes murs d'enceinte qui avaient été élevés pour les protéger, tout cela parlait un noble langage et disait la puissance des souverains qui les possédaient. L'analogie de leur disposition avec celle du temple grec fit que l'on eut la tentation de prendre ces bâtiments pour des temples. C'est seulement à la suite des fouilles de Tirynthe que l'on fut certain qu'il s'agissait, autant à Troie que là-bas, de palais princiers. La découverte de ces vastes édifices confirmait d'autre part le fait que, du temps de la splendeur de Troie, les habitations des gens du peuple n'avaient pas place sur la colline.

Les simples citoyens devaient donc habiter dans une ville basse, même s'il fallait admettre que le travail du temps, les fondations ultérieures ou le passage de la charrue n'avaient laissé subsister aucune de leurs maisons. De fait, en examinant soigneusement le plateau qui s'étend derrière la colline, on découvrit, dans les étages inférieurs, de nombreux débris de poterie très anciens qui permirent de conclure à l'existence d'une ville basse, bien que ce terrain ne soit ni très étendu, ni très éloigné de l'acropole. Sur la colline s'était donc élevée uniquement la citadelle, la Pergame de la ville de Troie, comme le disait Homère à qui l'on ne pouvait plus reprocher d'exagération poétique, lorsqu'il

avait chanté la cité sacrée, « bien construite, coupée de larges rues ».

Schliemann venait donc, avec l'aide de ses architectes, d'arracher à ce sol creusé de toutes parts un nouveau trésor, non moins précieux que les vases d'or exhumés en 1873. Un trésor sur le papier, consistant seulement en dessins, mais en même temps une trouvaille de la plus haute importance si l'on songe qu'elle fait la lumière sur l'architecture d'une époque fabuleusement ancienne.

Au cours de cette même campagne, Schliemann se consacra encore à des fouilles d'essai en dehors d'Hissarlik. Il essaya de nouveau d'explorer plusieurs tombeaux historiques, dont un, dit le Tumulus de Protésilas, situé au delà même des Dardanelles, dans la Chersonèse de Thrace. Il y eut quelque intérêt à rencontrer là le même genre de poterie qu'à Troie. Malheureusement les fouilles commencées à cet endroit durent cesser aussitôt, sur l'ordre du commandant turc du fort voisin qui refusa même de faire poursuivre le travail sous sa propre autorité et aux frais de Schliemann.

Le grand succès des fouilles de 1882 est d'autant plus admirable qu'il fut arraché de haute lutte, au cours d'une guerre incessante contre le commissaire nommé par le gouvernement turc. Le grand-maître de l'artillerie s'était mis dans la tête que Schliemann n'avait entrepris ses fouilles que dans le but de relever les plans des fortifications des Dardanelles, situées à une heure d'Hissarlik. Non seulement l'emploi de tout instrument d'apen-

tage était interdit, même à l'intérieur des fouilles, mais le commissaire déclara en outre que, ni lui, ni ses surveillants ne pouvant distinguer si les architectes étaient en train de relever des mesures, de prendre des notes ou de faire des croquis, il était par suite interdit d'écrire ou de dessiner quoi que ce fût sur le chantier; comme le rapporte Schliemann, il menaçait sans cesse les architectes de les mettre en état d'arrestation et de les emmener prisonniers à Constantinople s'ils enfreignaient cette interdiction. On eut beau affirmer que tout le travail avait un but purement scientifique, l'ambassade allemande eut beau faire des représentations en haut lieu, rien ne put ébranler l'entêtement du grand-maître de l'artillerie. Même une intervention personnelle du prince Bismarck ne put faire obtenir par l'ambassade qu'une atténuation insuffisante de ces interdictions. Ce fut seulement après la clôture de la campagne, lorsque, vers la fin de l'année, M. von Radowitz devint ambassadeur à Constantinople, qu'il réussit à obtenir personnellement du sultan un iradé permettant de dessiner après coup les plans nécessaires. Enrichi de ces dessins et d'une préface de A.H. Sayce, parut, à la fin de 1883, l'ouvrage intitulé *Troie*, dans lequel Schliemann avait condensé les résultats de cette dernière campagne.

TIRYNTHÉ

(1884-1885)

A quelques heures de Mycènes, non loin du rivage bas et uni, une colline toute en longueur s'élève faiblement au-dessus du niveau de la large plaine d'Argolide. Cette colline a porté la ville princière de Tirynthe. Les murailles qui l'entourent ont la même rude majesté que celles de Mycènes; les Anciens racontaient qu'elles aussi avaient été construites par les Cyclopes, sur la prière du roi légendaire Proïtos. La proximité des deux villes fit que Tirynthe ne tarda pas à passer sous la dépendance de Mycènes : la légende veut qu'Héraclès, né à Tirynthe, ait accompli ses douze travaux sur l'ordre d'Eurysthyée, roi de Mycènes. Quand les souverains d'Argos s'emparèrent de Mycènes, la vieille forteresse de Tirynthe eut le même sort et fut, elle aussi, dévastée. Ces circonstances, qui en firent très tôt une ville morte, nous permettent d'y découvrir l'image d'une résidence princière du deuxième millénaire avant J.-C., image beaucoup plus nette que dans la Pergame de Troie, sans cesse reconstruite et habitée de nouveau au cours des siècles.

Dès le début d'août 1876, Schliemann avait passé une semaine à amorcer des fouilles sur le plateau de l'acropole, avant d'aller tenter sa chance à Mycènes. Il avait

rencontré quelques vestiges architectoniques, dont la valeur ne lui apparut cependant qu'après les résultats de la dernière campagne menée à Troie. C'est pourquoi, après avoir achevé les éditions allemande et anglaise de *Troie* et résumé ses livres *Troie* et *Ilios* en un ouvrage français, intitulé, lui aussi, *Ilios*, il entreprit, en mars 1884, des fouilles poussées à Tirynthe, avec l'autorisation du gouvernement grec. Il s'assura de nouveau le concours de Dörpfeld pour tout ce qui touchait l'architecture. Les travaux eurent lieu en 1884 et 1885, et durèrent en tout quatre mois et demi; Dörpfeld fut chargé par Schliemann de les achever seul. Schliemann élut domicile à Nauplie, à une heure de distance de Tirynthe. Il n'est pas indifférent de connaître, par le premier chapitre de son ouvrage *Tirynthe*, le genre de vie que menait cet homme essentiellement pratique :

« J'avais l'habitude, écrit-il, de me lever toujours de bonne heure, à quatre heures moins le quart; j'avalais quatre grains de quinine pour prévenir la fièvre; puis j'allais me baigner; pour un franc par jour, mon bachelier m'attendait, à quatre heures juste, sur le port, et me menait en pleine mer; je plongeais, je nageais cinq à dix minutes et comme il n'y avait pas d'échelle à bord, je grimpais après un aviron pour remonter dans la barque: une longue habitude m'avait familiarisé avec cette gymnastique et l'opération se passait sans incident. Après le bain, je buvais au « Café Agamemnon », toujours ouvert dès l'aube, une tasse de café noir sans sucre, qui ne coûtait encore que 16 leptas (soit 8 pfen-

nig), alors qu'ailleurs tout avait énormément encheri. Près du café m'attendait déjà un bon cheval de selle, que je louais pour 6 francs par jour et je trottais tranquillement, en vingt-cinq minutes, jusqu'à Tirynthe où j'arrivais toujours avant le lever du soleil; je renvoyais alors ma monture qui devait amener à son tour Dörpfeld. Nous prenions régulièrement notre premier déjeuner à 8 heures, pendant la première pause de nos ouvriers. Nous nous installions pour manger sur une base de colonne, dans l'ancien palais de Tirynthe. Le repas consistait en corned-beef de Chicago, dont mes excellents amis Schroeder m'avaient envoyé de Londres une ample provision; nous y ajoutions du pain et du fromage frais de brebis, quelques oranges et du vin blanc mêlé de résine (retsinato) dont l'amertume se marie fort bien avec la quinine et qui, lorsqu'on fournit un travail pénible par forte chaleur, est plus facile à supporter que les vins rouges trop lourds. Pendant la seconde pause, qui avait lieu à midi et qui dura d'abord une heure, pour être ensuite prolongée de trois quarts d'heure, quand vinrent les grandes chaleurs, nous faisions, nous aussi, la sieste; deux pierres de l'aire sud de la citadelle nous servaient d'oreillers. Rien ne fait mieux dormir qu'un travail épuisant et je peux affirmer à mes lecteurs que nous n'avons jamais connu sommeil plus délassant que pendant la sieste sur l'acropole de Tirynthe, en dépit de la dureté de la couche et du soleil ardent, contre lequel nous n'avions d'autre protection que nos chapeaux indiens tirés sur notre visage. Nous

prenions notre second et dernier repas le soir, une fois de retour, dans la gargote de notre hôtel. »

Parlant des ruines de la résidence royale, Pausanias avait écrit : « Le mur d'enceinte, qui seul subsiste de Tirynthe, a été construit par les Cyclopes; il est fait de blocs non équarris, dont chacun est si gros qu'un attelage de deux mulets ne pourrait en ébranler le moindre. » Aujourd'hui le pic et la pelle ont fait leur œuvre et une étude attentive nous a permis de compléter les lacunes des ruines amenées à la lumière; nous en savons donc bien davantage sur l'aspect de l'une des plus antiques forteresses du sol grec.

Le voyageur qui, aujourd'hui, se laissant guider par la description de Schliemann et de Dörpfeld, gravit la rampe qui mène à Tirynthe, se glisse par l'étroite entrée, pratiquée dans la muraille qui se dresse à droite et à gauche, massive et brute comme une force élémentaire; en tournant dans un couloir sombre, qui monte graduellement, il parvient aux ruines d'une porte dont la forme rappelait jadis celle de la Porte des lions à Mycènes et qui barrait le chemin. Après elle, le chemin s'élargit quelque peu, mais on reste sous la menace oppressante des énormes murs de fortification. On parvient à un terre-plein. A gauche, s'ouvrent dans le mur des arcades basses sous lesquelles campaient les soldats de garde qui protégeaient en même temps l'accès aux magasins et aux réserves pratiqués derrière ces galeries dans l'épaisseur des murs. A droite, s'élève une seconde porte, un grand propylée, dont les dimensions corres-

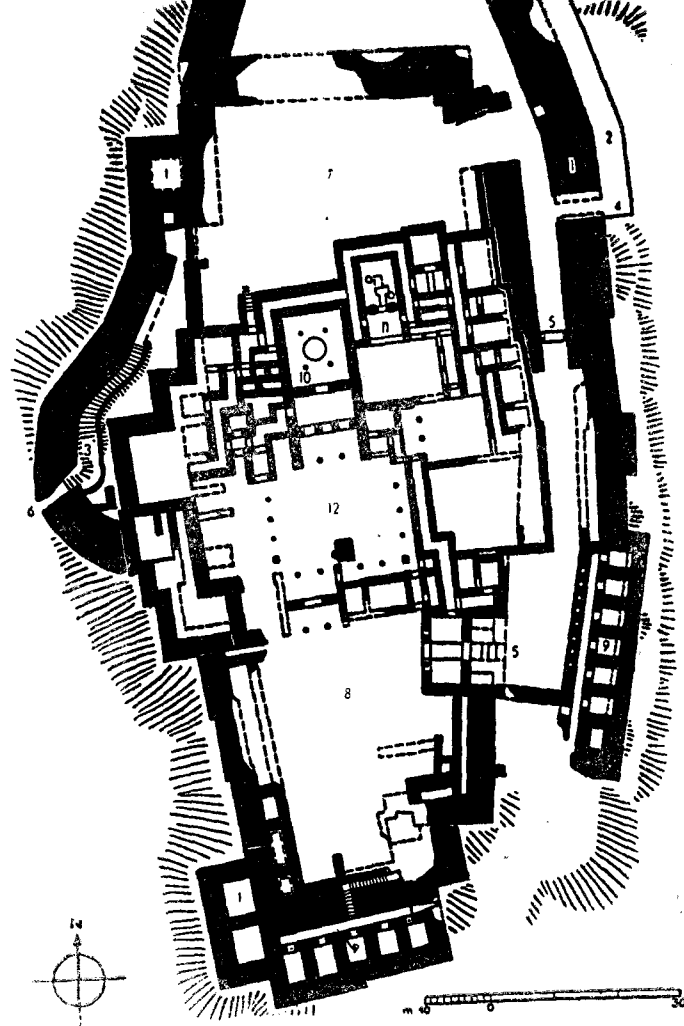


FIG. 10. — Plan de l'acropole de Tirynthe. Vers 1400 av. J.-C.
(D'après Rodenwaldt, « Tirynthe », Vol. 2; Athènes, 1912)

1) Tours; 2) Rampe; 3) Escalier; 4) Porte principale; 5) Porte;
6) Poterne; 7) Arrière-cour (citadelle moyenne); 8) Grande
cour d'entrée; 9) Chambres voûtées pour les réserves; 10) Mé-
garon (grande salle des hommes); 11) Gynécée; 12) Cour
intérieure avec l'autel.

pendent aux énormes murailles qui entourent encore le visiteur. En franchissant sa voûte soutenue par des colonnes, on arrive — et c'est maintenant le palais proprement dit — sur une vaste esplanade qui s'étend devant la demeure princière; passé les salles des gardes, on se trouve devant une élégante porte, un petit propylée, qui mène à l'habitation même du souverain. Cette succession de portes nous indique le genre de vie du prince qui, isolé de son peuple comme un sultan, n'est accessible que par l'intermédiaire de toute une hiérarchie de gardiens et d'officiers. Du temps où une cour se tenait ici, l'homme du peuple ne devait guère dépasser les deux premiers terre-pleins pour être introduit chez le roi.

Suivons cependant les nobles qui peuvent l'approcher. Gravissons les marches qui mènent au petit propylée et passons dans la cour intérieure : vaste, mais accueillante et richement ornée, elle annonce la proximité des appartements royaux; elle est proprement dallée et entourée, sur ses quatre côtés, de galeries soutenues par des colonnes de bois et couvertes par une charpente colorée qui forme auvent et donne de l'ombre, si bien que ce lieu, fermé sur son silence, ne serait pas sans évoquer un cloître et son promenoir. A l'entrée, faisant face à la porte qui mène au palais, se dresse l'autel. C'est ici que le roi faisait ruisseler le sang des bœufs, en l'honneur du dieu protecteur de sa maison qui avait remis à l'ancêtre de la race la hache sacrificatoire; et c'est seulement vers le ciel immuablement

bleu que le souverain pouvait, au cours du sacrifice, tourner son regard : l'étroitesse du lieu l'isolait de son peuple et de son pays. De l'autre côté de la cour, se dresse, fière et somptueuse, la colonnade d'un autre portique au delà duquel s'ouvre la grande salle réservée aux hommes, le « mégaron ». C'est ici que s'est déployée au service du souverain toute l'habileté dont étaient capables les artistes du pays et ceux qu'on avait fait venir de l'étranger. Tout autour des hautes colonnes, épanouies à leur sommet, s'entrelacent des ornements gravés; les pilastres engagés sont revêtus de bois rares cloutés de rosaces de bronze; les murs s'éclairent de la blancheur transparente d'une frise d'albâtre, composée de plaques où sont sculptés des motifs réguliers, parmi lesquels brillent comme des bijoux des incrustations de verre bleu; les parois de la salle sont elles-mêmes recouvertes de peintures représentant maint animal fabuleux, la chasse aux taureaux, ou encore les faits d'armes des rois.

Mais, avant toute chose, le visiteur qui vient d'accomplir un long voyage est introduit, par une porte latérale de l'antichambre, dans une salle de bains, d'où il sort lavé, oint de parfums et vêtu de frais, pour se présenter devant le roi. Une tenture masque l'entrée du mégaron. Le large seuil de pierre franchi, la vaste salle nous accueille : une lumière discrète y règne, tombant des ouvertures latérales pratiquées dans la partie surélevée du plafond, au centre de la pièce. Quatre colonnes élancées soutiennent le toit : au centre, le foyer

circulaire, avec son décor polychrome; la fumée s'en échappe par les ouvertures du toit qui dispensent la lumière.

Visitions rapidement le reste du palais. Un dédale de pièces plus petites entoure les appartements d'apparat du souverain, qui occupent le point le plus élevé de toute l'acropole. Un corridor conduit du grand propylée au gynécée; ce dernier, contigu au mégaron, mais entièrement indépendant, affecte la même disposition : cour intérieure, vestibule donnant accès à une grande salle autour de laquelle se groupent des pièces plus petites.

A tout cela s'ajoutent encore les logis des serviteurs et les bâtiments utilitaires. Mais il faudrait avoir sous les yeux le plan annexé à l'ouvrage consacré à Tirynthe pour tout situer et pour se représenter le tracé du mur d'enceinte, englobant et protégeant le tout, avec ses poternes, ses tours et ses magasins. Contentons-nous d'avoir montré avec quelle précision Schliemann et Dörpfeld réussirent à reconstituer l'image d'une citadelle princière du second millénaire.

Il était évident, d'après de nombreux détails techniques, entre autres l'analogie des motifs de décoration, que la forteresse de Tirynthe appartenait à la même grande civilisation que celle de Mycènes avec ses tombes. Huit ans plus tôt, Schliemann avait eu la joie de reconstituer, à partir de quelques tombes, les cérémonies du culte rendu aux morts et les éblouissantes

figures principales d'un monde jusqu'alors inconnu. Les fouilles de Tirynthe ressuscitaient maintenant les demeures où ces mêmes rois avaient vécu.

Du jour où l'on eut enregistré les particularités de la construction et des divers métiers d'art de cette épo-



FIG. 11. — Peinture murale du palais de Tirynthe.
Les parties conservées sont indiquées en gris;
les parties restaurées, en blanc.

que, pas une année ne s'écoula sans que l'on découvrit, sur le pourtour de la mer Egée, des tombes (à coupole ou sous forme de fosses), des outils ou des poteries de style « mycénien »; on en trouva en Attique, en Béotie, en Thessalie, dans de nombreuses îles grecques, sur les

côtes d'Asie Mineure et au delà même de la mer Egée : à Chypre, dans le delta du Nil et jusqu'en Sicile. Schliemann a donné lui-même des détails sur les vestiges de cette époque découverts à Orchomène de Béotie; il y retourna en 1886, accompagné cette fois par Dörpfeld, pour explorer les parages de la tombe à coupole tout à fait semblable au « Trésor d'Atrée », mais d'apparence encore plus imposante. En déblayant l'intérieur du caveau adjacent à la grande salle voûtée, il apparut que le pavement de schiste vert sombre était, tel un tapis, entièrement parsemé d'ornements linéaires, de spirales et de rosaces : exactement le même décor que l'on connaissait déjà par les monuments égyptiens.

Partout, d'ailleurs, où l'on rencontrait les vestiges de cette époque « mycénienne », se retrouvaient ce même goût pour le faste, pour l'emploi des métaux précieux et ce même style particulier, fidèle à certains modèles d'ornements linéaires et à certaines représentations picturales.

Pour que les monuments découverts aussi bien à Chypre qu'en Sicile, en Thessalie que dans le sud de la péninsule hellénique présentassent ainsi des traits communs, il fallait qu'un trafic maritime très important eût existé et répandu dans toute une zone de la Méditerranée la civilisation florissante d'un peuple qui, à une certaine époque, exerçait une influence incontestable sur toute la région ainsi délimitée. Quel était ce peuple ? S'agissait-il des Grecs ?

Après l'âge homérique, c'est le fer qui semble avoir la préférence des hommes. Or on ne trouve en aucun cas d'outils ou d'armes de fer parmi ces vestiges « mycéniens »; les hommes de cette époque, en dépit de leur habileté à façonner les métaux précieux, plus malléables, utilisaient exclusivement des outils de bronze ou même encore de pierre; tout cela contribue à prouver la très haute antiquité de cette civilisation. Schliemann pouvait avec raison la faire remonter aux temps homériques, mieux encore, à cette époque considérée par l'épopée comme depuis longtemps révolue, où vivaient et combattaient les héros. La richesse en or de Mycènes, célébrée par l'épopée, était confirmée de manière éclatante par les trouvailles. Les tombes mycéniennes avaient fourni la réplique exacte de la coupe de Nestor. Et voilà que l'on exhumait à Tirynthe un palais qui, dans l'essentiel de ses caractéristiques, coïncidait de façon surprenante avec la demeure du souverain, telle que la décrivent les chants homériques. C'est dans la grande salle réservée aux hommes que font bombance les prétendants de Pénélope; c'est dans le mégaron également que le roi des Phéaciens reçoit Ulysse; et assise près du foyer, adossée à l'une des colonnes, la reine Arété tourne son fuseau. Aussi bien dans le palais du roi Pélée que dans celui d'Ulysse, l'autel dédié à Zeus se trouvait dans la cour entourée d'un péristyle aux échos sonores.

Toutes ces constructions, nous les retrouvons, disposées de même, dans le palais de Tirynthe. Ici aussi les

appartements des hommes et ceux des femmes sont séparés sensiblement de la même manière.

Et surtout c'était au lieu même où avait résidé le plus riche prince des Achéens, à Mycènes, que Schliemann avait découvert les trésors, la fabuleuse accumulation d'objets d'or; et ses fouilles, poursuivies ensuite par la Société grecque d'archéologie, révélèrent que l'étage le plus récent de vestiges appartenant encore à une résidence princière relevait entièrement de cette civilisation.

Le témoignage des monuments s'accorde donc pleinement avec la tradition; selon l'histoire, le royaume de Mycènes avait été anéanti à l'époque préhomérique et l'épopée nous parle de la citadelle royale comme étant déjà dévastée. Il est donc difficile de se dérober à cette conclusion que Schliemann est vraiment tombé sur le palais des Atrides et que la légende homérique faisait encore réellement allusion à ces souverains.

La thèse de Schliemann et de bien d'autres, s'appuyant sur de tels faits, était que la civilisation « mycénienne », qui rayonnait sur les rivages et les îles de la Méditerranée orientale, remontait au temps des combats homériques, à l'époque où vivaient ces Achéens dont parla Homère beaucoup plus tard. Ces royaumes étaient détruits à l'époque historique et d'autres races de Grecs leur avaient succédé. Les Doriens, venant des montagnes du Nord de la Grèce, avaient fait irruption dans le Péloponnèse; les rudes montagnards avaient triomphé des

Achéens trop raffinés. On peut ainsi expliquer le fait que les vêtements et les outils des époques ultérieures, qu'il faut considérer, à n'en pas douter, comme grecques, soient beaucoup plus frustes et plus simples, alors que l'habileté artistique et la technique, au début du premier millénaire avant Jésus-Christ, et en particulier le travail des métaux précieux, remontent bien au delà de l'époque immédiatement antérieure.

En admettant que les porteurs de cette civilisation révélée par les découvertes de Schliemann aient été, en Grèce, des Grecs, les Achéens, leurs résidences royales ont subi si fortement l'influence de l'Est que leurs souverains semblent s'être adonnés sans résistance aux goûts orientaux, comme si la conscience de leurs particularités nationales n'avait été qu'à peine éveillée. C'est ainsi que l'image d'une Astarté phénicienne ornait le vêtement d'une princesse mycénienne. L'or des somptueuses parures qui constituent l'élément caractéristique dans l'habillement des nobles mycéniens ne pouvait provenir du sol grec; il est plus que probable qu'il venait d'Asie Mineure. De même pour les petits morceaux de pâte vitreuse et de porcelaine qui ornaient aussi les habits des souverains défunts : le verre et la porcelaine étaient des inventions phéniciennes et égyptiennes et n'ont jamais été fabriqués dans la Grèce antique. Sur l'un des précieux poignards décorés d'incrustations sont figurés des chats qui épient des oiseaux au bord d'un fleuve, entre des tiges de papyrus : c'est là une scène qui n'avait pu être observée que sur les rives

du Nil. De telles évocations étrangères à la Grèce — et elles sont nombreuses — ne se laissent pas expliquer uniquement par l'importation massive d'objets fabriqués en Phénicie ou en Egypte; elles indiquent une influence orientale prédominante dans tous les domaines et de nombreux savants ont été amenés à penser que les objets exhumés pouvaient provenir d'une époque préhellénique, où la Grèce était encore occupée par les Cariens et par d'autres peuples originaires des rivages d'Asie Mineure. Schliemann, pour sa part, renvoie, en ce qui concerne le rôle joué par l'Orient dans la Grèce d'alors, aux légendes selon lesquelles les plus anciens rois grecs Cadmos, Danaos et Pélops seraient venus de Phénicie. d'Egypte et de Phrygie.

Les découvertes de Schliemann à Mycènes, à Tirynthe et à Orchomène posent donc aux orientalistes un nouveau problème, d'une importance primordiale non seulement pour l'histoire des origines de la Grèce, mais aussi pour celle de l'ensemble des pays méditerranéens.

La richesse des enseignements fournis par chaque nouvel'e campagne de fouilles, menée en vue de découvrir des vestiges de cette époque, nous donne l'assurance que nous ne sommes pas loin de la solution, pour peu que nous sachions creuser aux endroits adéquats. Il sera possible, dans un avenir plus ou moins proche, de retracer l'évolution du génie grec, en remontant bien au delà d'Homère peut-être jusqu'à ces jours lointains où, pour la première fois, des tribus helléniques ont foulé le sol de la Grèce. Les relations étroites entre les habitants

de la Grèce et ceux de l'Orient, à l'époque « mycénienne », nous incitent aujourd'hui, comme elles y ont incité Schliemann aussitôt après l'exhumation de Tirynthe, à entreprendre des fouilles en des lieux encore à déterminer exactement, situés plus loin vers l'est.

DERNIÈRES ANNÉES
(1885-1890)

L'ancien petit garçon de boutique mecklénbourgeois habitait maintenant, chaque fois qu'il rentrait d'une campagne de fouilles, la plus belle maison d'Athènes. L'enfant misérable et débile, sans autre horizon que sa région natale, talonné par la nécessité de gagner avant tout son pain quotidien, était maintenant en possession d'une fortune considérable, acquise à la force du poignet; il jouissait d'une santé à toute épreuve qu'il s'était lui-même forgée; il était en relations avec des personnalités du monde entier; enfin il se consacrait aux recherches sur l'antiquité homérique qui avaient toujours été le but de son existence.

C'était un homme original et qui exerçait sur tous ceux qui l'approchaient le charme inhérent à une forte personnalité qui s'est assigné des buts élevés et qui a connu de grands succès. Son étonnante carrière, l'éclat de ses découvertes, s'imposaient au monde civilisé qui se laissait gagner. Aucun voyageur se rendant à Athènes, qu'il fût Anglais, Américain, Allemand ou originaire de tout autre pays, ne manquait, après avoir visité l'Acropole et les musées, d'aller voir aussi Sch'iemann. En souvenir du temps où sa femme Sophie et lui avaient

dû loger dans une cabane de planches sur la colline d'Hissarlik, il avait baptisé Ἰλίου Μέλαθρον (« La hutte troyenne ») la maison qu'il avait fait construire à Athènes. Les serviteurs qui recevaient les visiteurs à la grille ornée de la chouette et de la svastika troyenne étaient appelés Bellérophon et Télamon. Le dallage du vestibule reproduisait les bijoux de Mycènes. Les parois de la cage d'escalier, soutenue par des colonnes, portaient en lettres d'or des citations homériques. Le cabinet de travail du maître de maison, ainsi que la bibliothèque, se trouvaient au premier étage; du haut des loggias qui y étaient aménagées le regard se posait sur l'Acropole que le soleil couchant soulignait de rouge et d'or. C'était dans ces pièces que l'on trouvait le savant en pleine activité, occupé soit à rédiger le courrier préliminaire à de nouvelles fouilles, soit à gérer sa fortune, soit à lire un classique grec ou un auteur grec moderne qui avait écrit à l'imitation des Anciens.

Le savant étranger qui pénétrait en ce lieu était accueilli par Schliemann dans sa langue favorite, un grec qu'il s'était composé avec des éléments empruntés à Homère et à d'autres classiques; l'indépendance de cet esprit se révèle toute dans ce fait que, s'étant fixé définitivement en Grèce, il n'adopta cependant pas la langue courante, mais lui préféra un idiome spécial qu'il s'était créé par un contact intime avec le monde homérique. Si la conversation ne pouvait avoir lieu dans ce langage, Schliemann possédait suffisamment de langues vivantes pour pouvoir s'exprimer avec aisance

dans la langue maternelle de son interlocuteur. L'hospitalité traditionnelle chez les anciens Grecs était l'une des vertus que Schliemann avait puisées chez Homère et que sa femme, grecque elle-même, pratiquait à ses côtés. Ces deux êtres avaient en commun leurs souvenirs, leur idéal. Lorsque Schliemann, grâce à sa merveilleuse mémoire, récitait avec une fougue extatique un passage d'une épopée homérique, sa femme était capable de reprendre la citation là où il l'avait interrompue.

Ces calmes séjours à Athènes, entre sa femme et ses deux enfants, Andromaque et Agamemnon, n'étaient pour cet homme bouillonnant de projets que de brèves pauses, quelque peu prolongées au cours de ses dernières années. Il en profitait pour terminer les travaux qu'il avait en train et pour en préparer d'autres. L'été le voyait le plus souvent « en Europe », comme on a coutume de dire à Athènes; il se rendait alors dans l'une et l'autre des maisons qu'il possédait à Berlin et à Paris. L'administration de ses propriétés de Cuba l'obligea encore, en 1886, à faire un voyage outre-Atlantique. La même année, il se rendit pour quelques jours à Londres. Un reporter britannique ayant pris sur lui de s'élever contre les conclusions tirées par Schliemann de la découverte du palais de Tyrinthe, soutenait qu'une église, construite à l'époque byzantine dans les ruines de l'acropole, était contemporaine du palais; il avait même réussi à mettre de son côté Penrose, l'homme qui faisait autorité en Angleterre en

matière d'architecture. Schliemann, assisté de Dörpfeld, défendit sa thèse devant une commission convoquée spécialement. Ils n'eurent aucune peine, grâce à la limpidité des faits qu'ils produisirent, à convertir le grand spécialiste à la vérité. Schliemann eut même l'honneur de se voir décerner la grande médaille d'or du Royal Institute of British Architects.

Au cours de l'hiver 1886-1887, il fit un voyage sur le Nil. Il venait de concentrer en une seule édition française le contenu des deux ouvrages *Ilios* et *Troie*; sans doute le surmenage l'avait-il amené à chercher une détente qu'il ne pouvait trouver que dans la solitude. Mais avant tout, ce qu'il en Egypte répondait à sa passion pour le mystère des vieilles légendes, c'était la très haute antiquité de l'histoire et des monuments de ce pays. Comme le remarquait Virchow : « La pensée qu'à l'époque où furent conçus les poèmes homériques, peut-être même à celle où Troie était florissante, la civilisation égyptienne était déjà vieille de plusieurs millénaires et que les témoignages de cette civilisation existent toujours, cette pensée le hantait. » Il brûlait déjà d'enthousiasme rien qu'à se réciter les dates si reculées des dynasties égyptiennes.

Lors de son premier voyage là-bas, en 1858, il avait déploré son ignorance de la langue du pays, ayant été, dès l'abord, affreusement filouté par le capitaine du bateau. Il s'était donc, au cours du voyage, lancé à fond dans l'étude de l'arabe; il avait appris par cœur des textes arabes et avait ainsi réussi, en peu de temps,

non seulement à se passer d'un interprète, mais à apprendre à écrire l'arabe et c'est dans cette langue qu'il avait rédigé la suite de ses notes de voyage à travers la Syrie.

Cette fois il relate ses faits et gestes dans un journal écrit en grec. Il doit, dès le début, laisser dans un petit village le seul serviteur qu'il avait emmené d'Athènes pour l'accompagner et dans l'espoir que la douceur du climat guérirait cet homme d'une maladie pulmonaire. Il remonte donc le Nil, tout seul pendant trois mois, à bord du petit voilier qu'il avait loué, il parvient jusqu'à Louxor et là, il fait demi-tour; l'équipage arabe de la barque constitue, durant tout ce temps, sa seule compagnie. « Malgré toutes les discussions chaque fois que le vent contraire ou l'absence de vent nous empêche de progresser, la seule chose qui me tracasse, écrit-il, est de sentir fuir le temps. Il ne m'a jamais paru aussi court, en effet, qu'en ce moment où je suis seul. Cela vient, je crois, de la variété de mes occupations. Je me lève à 7 heures et je me promène une demi-heure de long en large sur le pont, je prends le thé, je mange trois œufs et je marche encore en rond pendant une heure en fumant. Tout de suite après, je prends un livre arabe pour une heure, puis je lis Euripide pendant deux heures. Je déjeune, je marche encore une heure et je lis des ouvrages scientifiques jusqu'à 4 h. 30. Ensuite je marche jusqu'à 6 heures, je dîne et je marche encore une heure et demie en humant la brise légère. Je rédige enfin mon journal avant de

me coucher. » Dans ces notes vivantes et imagées, il décrit l'exploitation agricole du pays et les mœurs des habitants, mais surtout, avec minutie, les monuments qu'il a pu voir. On remarque également dans ce journal des pages qui sont d'une importance certaine pour Schliemann : celles où il relate ses rêves ; et il le fait en détail chaque fois qu'il rêve des siens.

Ce voyage au pays des pyramides lui plut tellement qu'il le refit l'hiver suivant, en compagnie cette fois de son ami Virchow. Les souvenirs de ce dernier (1) nous apprennent quelle forte impression la personnalité de Schliemann exerçait sur les Arabes des villages éparpillés dans le désert, avec quel étonnement ils contemplaient le sorcier blanc qui non seulement lisait leur langue comme leurs prêtres et leurs cadis, mais pouvait aussi l'écrire et qui la nuit, se joignant à leur cercle, sous les palmiers, devant la hutte du chef, déclamaient sur un ton extatique des versets du Coran, si bien qu'à la fin les croyants inclinaient leur tête sous le souffle de la prière et touchaient la terre de leur front.

Au retour de ces voyages, Schliemann se sentait des forces pour de nouvelles entreprises. Il avait été fasciné par les peintures murales des temples nubiens dans lesquelles le grand Ramsès et ceux de sa lignée avaient fait représenter les combats des Egyptiens contre

(1) Cf. *Gartenlaube* (journal illustré paraissant à Leipzig et à Berlin), 1891, n^{os} 4, 7.

les peuples du Nord, les Hittites, ainsi que le siège de Qadesh, leur ville bâtie sur l'Oronte. Depuis longtemps, Sayce avait attiré son attention sur les rapports qui devaient exister entre la civilisation de Troie et ces peuples. Mais son projet d'exhumer la ville de Qadesh dut être abandonné par suite de l'épidémie de peste qui éclata en Mésopotamie. Un autre projet, auquel il s'attacha à plusieurs reprises dans ses dernières années, celui de pratiquer des fouilles à Cnossos, en Crète, ne fut pas davantage réalisé. Il espérait trouver à cet endroit les éléments qui lui auraient permis d'établir l'intermédiaire par lequel la culture dite « mycénienne » avait pénétré d'Orient en Grèce. Il se rendit en Crète avec Dörpfeld ; il y vit, presque exposées au grand jour, les ruines d'un grand palais du genre de celui de Tirynthe et il conçut l'espoir de découvrir la résidence du premier souverain grec qui possédât l'empire de la mer : le roi Minos. Mais les tractations pour l'acquisition du terrain qui l'intéressait et les discussions au sujet des droits de propriété sur les objets qui seraient éventuellement découverts traînèrent en longueur, jusqu'au moment où des troubles qui éclatèrent en Crète rendirent toute tentative de ce genre impossible. Ce fut une chance, si l'on peut dire, que le moins autorisé parmi les adversaires de Schliemann fût à l'origine du retour de ce dernier vers sa chère cité de Troie.

Sans avoir jamais vu les ruines d'Hissarlik, le capitaine en retraite Boetticher écrivait, depuis des années, des articles dans lesquels il soutenait, en s'appuyant

apparemment sur des données erronées empruntées aux premiers ouvrages de Schliemann, que la citadelle de Troie n'était pas autre chose qu'une gigantesque nécropole où étaient incinérés les cadavres. Il avait mis en cause Schliemann aussi bien que Dörpfeld, en les accusant d'avoir produit des photographies et des descriptions falsifiées et d'avoir même détruit intentionnellement ce qui aurait pu infirmer leur thèse concernant l'existence d'un palais antique. Boetticher présenta au congrès d'anthropologie qui se tint à Paris en été 1889, un ouvrage sur ce thème et, chose assez surprenante, l'œuvre trouva un partisan en la personne d'un archéologue français bien connu. Schliemann était lui-même présent au congrès. Quand il vit la confusion que créait le livre de Boetticher, il prit une brusque initiative : il invita son adversaire à venir à Troie pour discuter en présence des ruines et se prépara, par la même occasion, à reprendre les travaux là-bas sur une vaste échelle. « Vive Pallas Athénê ! », ainsi débute la lettre qu'il adresse de Paris à Dörpfeld pour l'informer de sa décision.

La conférence eut lieu à Hissarlik les premiers jours de décembre et, si l'adversaire refusa jusqu'au bout de se laisser convaincre, Schliemann trouve néanmoins une satisfaction et un apaisement dans le fait que les spécialistes convoqués pour servir de témoins, le professeur Niemann, de Vienne, et le commandant de l'armée prussienne Steffen, se rangèrent à ses conclusions.

Le 1^{er} mars de l'année suivante, les fouilles de

Troie furent donc reprises pour la dernière fois par Schliemann. L'autorisation du gouvernement turc avait été obtenue par l'ambassadeur, M. von Radowitz. Schliemann revenait toujours avec plaisir sur ce plateau dominant la plaine du Scamandre ; c'était là que son enthousiasme plongeait ses racines, là qu'il se sentait vraiment chez lui ; il connaissait le pays et les gens ; et les gens le connaissaient. A part l'espoir de faire de nouvelles découvertes, il avait surtout à cœur, maintenant, de voir les résultats de tant d'années de travail, la certitude de l'existence d'une citadelle sur les lieux chantés par Homère, à l'abri d'une nouvelle offensive de Boetticher ; il lui fallait pour cela montrer le site au plus grand nombre possible de savants compétents. Le violent désir de donner à chacun une idée claire de ce que sa contribution avait apporté à l'étude de l'histoire de l'antiquité grecque, ce désir se fait jour chez le Schliemann des dernières années ; c'est pour cette raison que, sur les instances de son éditeur, Brockhaus, il fit résumer par Carl Schuchhardt en un excellent ouvrage la genèse et les résultats de l'ensemble de ses fouilles. C'est encore dans cette intention que fut aménagé, tout près du chantier des fouilles, un camp de baraques — appelé plaisamment Schliemanopolis — pouvant accueillir quatorze visiteurs. Dès le premier mois, le baraquement fut plein.

Boetticher n'ayant pas abandonné ses attaques dans la presse, Schliemann se vit obligé de lancer des invitations pour une seconde grande rencontre internationale.

fixée à la fin de mars. Ce fut une nouvelle confirmation des thèses de Schliemann et de Dörpfeld. Virchow y participait également. Après la conférence, les deux amis entreprirent encore une fois la fatigante chevauchée jusqu'au mont Ida : c'est au cours de ce voyage que Schliemann éprouva sérieusement pour la première fois les maux d'oreilles qui devaient lui être fatals. Virchow diagnostiqua une périostite des osselets des deux oreilles qui nécessitait une grave opération, mais conseilla d'ajourner provisoirement cette intervention. Par la suite, Schliemann se plaignit souvent de devenir dur d'oreille; cependant l'allant de cet homme de 68 ans faisait qu'on remarquait à peine son mal, tant on le voyait absorbé par ses fouilles et par les nouveaux hôtes qui lui arrivaient presque chaque semaine.

Encore au cours des dernières semaines de sa vie, il se faisait une joie de préparer à sa femme et à ses enfants un logement agréable à la colonie, maintenant assez vaste, d'Hissarlik.

Schliemann et Dörpfeld s'étaient assigné deux tâches essentielles dans l'orientation de leurs travaux; contrairement à ce qui s'était produit lors des campagnes précédentes, ils purent, cette fois, les accomplir sans encombre, car rien ne s'opposait plus à la réalisation de leurs projets : ils voulaient, d'une part, débayer entièrement ce que l'on appelait la deuxième cité et, d'autre part, étendre les fouilles extérieurement à celle-ci, pour déterminer éventuellement l'histoire

ultérieure des lieux, au cours de laquelle une ville basse aurait été construite.

En travaillant dans les limites de la deuxième « cité » (ou, plus exactement, citadelle), on s'aperçut que, rien qu'à cet étage, se présentaient trois extensions successives datant de différentes périodes. La plus ancienne enceinte, la plus proche du centre, celle qui formait donc le cercle le plus petit, ne fut découverte que lors de cette dernière campagne.

Deux fois, au cours des temps, les souverains avaient agrandi la citadelle, en construisant une muraille plus avancée qui masquait la précédente et élargissait ainsi la surface intérieure de la forteresse. Concurremment avec chaque nouvelle muraille et avec la nouvelle disposition des portes qu'elle impliquait, devait normalement être prévue une reconstruction du palais. On édifiait, au-dessus des anciennes fondations, de nouveaux bâtiments orientés différemment, si bien qu'en relevant le tracé de ce qui en reste, on obtient comme l'image de plusieurs réseaux superposés. Par endroits, seul le réseau supérieur se distingue avec netteté.

L'arrivant qui avait franchi l'une des énormes portes de la citadelle, devait ensuite, comme à Tyrinthe, en passer une plus petite, avant de parvenir à la cour dans laquelle se côtoyaient les vastes appartements habités par la famille régnante. La reconstruction et l'agrandissement fréquents de bâtiments si importants nous donne une idée des vicissitudes et de l'histoire fertile en événements qu'a pu connaître cette citadelle située au

bord du détroit. Elle s'est trouvée si profondément enfouie dans les décombres que nous ne pouvons, jusqu'à présent, dater exactement, à mille ans près, la période de sa pleine floraison.

Nous ne connaissons pas le nom du peuple qui l'habitait à cette époque. Schliemann lui-même a dû se résigner peu à peu à l'ignorer; il est très naturel — et conforme à la probité scientifique — que les rapprochements entre les trouvailles faites dans ces ruines et les textes homériques se soient faits plus rares dans ses ouvrages, au fur et à mesure que l'image de la citadelle se dessinait plus précise et plus étendue. Par suite du manque de références historiques, on éprouve, en présence de ces ruines, une impression de vide et d'abandon, mais elle est compensée par la possibilité qui s'offre d'y voir, sous une forme dont l'ampleur ne se retrouve nulle part, le plus ancien type de colonie fondée par un peuple méditerranéen.

Les antiquités troyennes n'étaient cependant pas destinées à défier toute datation et toute identification. Le dernier triomphe de Schliemann fut d'établir, dans une certaine mesure assez clairement, la parenté des deux civilisations préhistoriques : celle de la deuxième cité troyenne et celle de Mycènes. C'est bien grâce à son opiniâtreté que leur existence sur le sol classique nous a été révélée.

Schliemann fit creuser en un certain point, devant le mur d'enceinte de la deuxième cité. Certainement ce mur s'était jadis dressé directement au-dessus des val-

[Manque une page]

[Manque une page]

modernes, en dépit de tous les perfectionnements apportés par notre progrès, ne pouvons nous défendre d'admirer les produits de cet art. Cette concurrence provoqua de l'émulation dans le pays. On travailla l'argile pour la rendre plus fine et plus solide, on rechercha une couleur plus pure, on donna aux récipients une forme plus soignée, plus agréable, on perfectionna aussi sans aucun doute le procédé de cuisson, on orna les flancs des vases de motifs linéaires plus riches et on apprit à donner à chaque objet l'éclat d'un vernis régulier. On n'avait pas encore atteint pour autant à la grâce et à la splendeur colorée de la céramique mycénienne; mise à part l'ornementation, qui avait toujours été et est demeurée sobre dans la région, les potiers troyens n'avaient pas à leur disposition l'argile très pure et les autres produits auxiliaires que le sol fournissait aux fabricants « mycéniens ». Mais ils jetèrent, à ce moment-là, les bases d'une industrie de la céramique qui, par la suite, ainsi qu'en témoignent les fouilles des étages supérieurs, se maintint durant un demi-millénaire et s'imposa encore aux Grecs qui occupèrent la Troade aux VII^e et VI^e siècles.

« Les tessons de poterie sont la corne d'abondance de la science archéologique », disait Schliemann. Ils ne sont pas, cependant, les seuls témoins de l'essor pris par la Troade lors de la période mycénienne. La colonie de cette époque ne s'étendait, d'après les découvertes, que sur un petit espace de quelques centaines de mètres carrés, mais c'est encore là que se trouvaient les

ruines les plus considérables de tout Hissarlik, exception faite pour les constructions d'époque hellénistique et romaine. Dörpfeld releva le tracé d'un mégaron dont

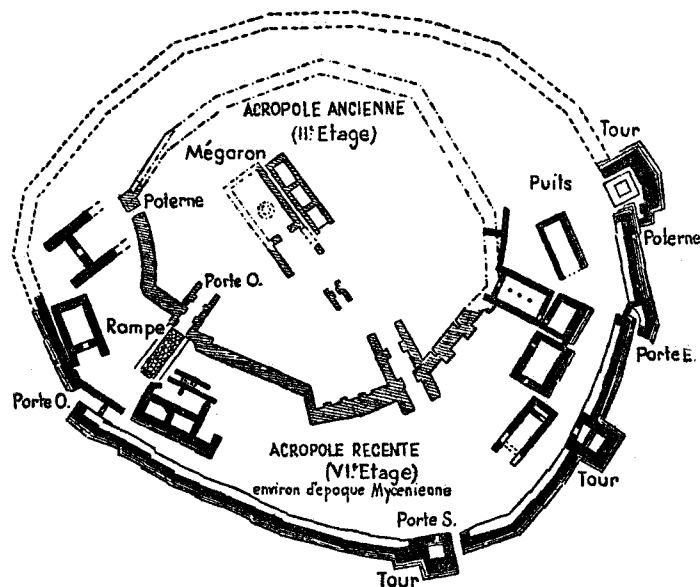


FIG. 12. — Plan d'Hissarlik (d'après W. Dörpfeld)
Troie II, 2500-2000 av. J.-C., déblayée par Schliemann en 1871-1890. Troie VI, 1600-1200 av. J.-C., déblayée par Dörpfeld en 1893-1894 et considérée comme homérique. La forme du mégaron de Troie II et de Troie VI se retrouve à Mycènes (fig. 6) et à Tirynthe (fig. 10).

les murs avaient 1 m. 60 d'épaisseur, tandis qu'un bâtiment mitoyen possède des fondations de plus de 2 mètres de largeur. Il serait difficile de qualifier de village une agglomération aux fondations si puissantes. Notons ici la remarque, faite par Schliemann, selon laquelle on retrouvait dans les monuments les plus importants de la plaine troyenne, dans les grands tumulus, ces mêmes vases monochromes qui se présentent à Hissarlik simultanément avec la poterie « mycénienne ». Ces tombeaux des héros seraient-ils donc aussi des restes de la seconde période de splendeur des souverains de Troie ?

Schliemann salua la première cruche à anse de style mycénien qui apparut à l'endroit prévu, comme l'objet témoin qui allait lui permettre d'établir la chronologie troyenne. Et cela à juste titre. Certes l'époque où elle fut importée reste assez imprécise; on devrait la faire remonter, d'après les dernières découvertes faites en Egypte, à une période se situant entre 1500 et 1000 avant J.-C.

Dès le début, en trouvant des objets très simples et frustes, on en avait déduit que la « deuxième cité » possédait une civilisation bien plus ancienne que celle de Mycènes et de Tirynthe; ce que l'exploration des couches successives de Troie confirma. Trois fondations s'étagent encore entre la deuxième cité et la citadelle troyenne d'époque mycénienne. Quel intervalle de temps s'est écoulé entre les deux, il est impossible de le conjecturer en l'absence de données plus précises.

Les deux cités (la citadelle « mycénienne » ne présente encore dans les limites de la colline d'Hissarlik

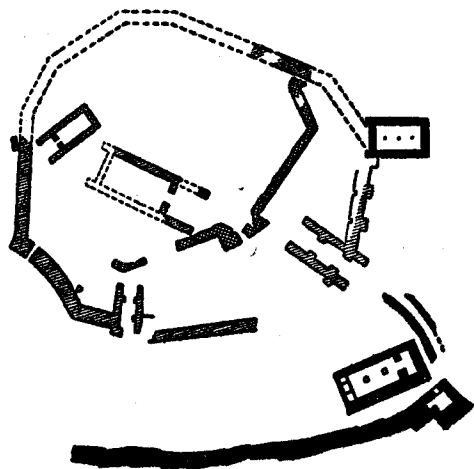


FIG. 13. — Troie. Etat le plus récent des fouilles (1938).
Troie I, vers 3000-2500 av. J.-C., déblayée par C.W. Blegen en 1932-1933.

Troie II, déblayée par Schliemann.

Troie VI, déblayée par Dörpfeld; travaux achevés par Blegen.

▽ Emplacement du trésor.

qu'une enceinte fragmentaire, partiellement dégagée) sont antérieures à l'époque homérique. Il s'ensuit la question suivante : « Quelle a été la ville de Priam, détruite par les Achéens ? La plus primitive, ou celle

dans laquelle nous trouvons des traces de cette même civilisation que nous savons avoir fleuri dans la résidence de la race des Atrides, à Mycènes ? » Schliemann remit à l'année suivante la solution de ce problème, mais la mort vint mettre un terme à l'activité de l'infatigable chercheur.

Le 31 juillet, alors que les grosses chaleurs et les fièvres commençaient à rendre insoutenable le séjour à Hissarlik, Schliemann suspendit les travaux. Il pensait les reprendre le 1^{er} mars suivant. Revenu à Athènes, il écrivit, en collaboration avec Dörpfeld, un bref compte-rendu provisoire des fouilles, régla quelques questions domestiques et attendit le retour de sa femme et de ses enfants qui, de leur côté, avaient dû partir pour une cure en Allemagne; peu après, le 12 novembre, suivant le conseil de Virchow, il partit pour Halle où le professeur Schwartzé devait lui faire subir l'opération devenue nécessaire. Après cinq jours de voyage, il se rendit de la gare au cabinet du spécialiste. L'opération, le curetage des excroissances osseuses qui s'étaient développées, fut pratiquée aux deux oreilles dès le lendemain. Confiant dans sa vigueur, il quitta Halle, au mépris de toute prudence, le 12 décembre. Comme au temps où il était en pleine santé, il se rend rapidement chez Brockhaus, son éditeur de Leipzig, puis, pour une journée, à Berlin, chez Virchow, en compagnie de qui il visite une nouvelle exposition de ses collections troyennes au Musée ethnographique; il dresse avec son ami le plan des voyages prévus pour

l'année suivante et, dès le 15, il est à Paris. Là, il se voit obligé de consulter un médecin qui entreprend un nouvel examen, mais, en dépit de ses souffrances, il quitte Paris quelques jours plus tard pour Naples, avec l'intention de voir les nouvelles acquisitions du Musée et les récentes fouilles de Pompéi. A peine avait-il annoncé son prochain retour aux siens qui l'attendaient à Athènes, que la nouvelle leur parvient, le 26, que l'inflammation de l'oreille a gagné le cerveau, qu'il a été hospitalisé à Naples, qu'il a perdu conscience et que les médecins désespèrent de le sauver. Quelques heures après, sa famille apprend qu'il est mort.

Son vieil ami Dörpfeld et le frère aîné de sa femme ramenèrent le corps à Athènes. Un des premiers à exprimer sa sympathie à M^{me} Schliemann fut le souverain du pays auquel il avait fait don de ses collections troyennes, l'empereur Guillaume II. Dans l'après-midi du 4 janvier, le cortège se rassembla, pour lui rendre un suprême hommage, dans la grande salle de sa maison, où il avait si souvent reçu ses amis, jeunes et vieux, en de cordiales réunions. A la tête du cercueil se dressait le buste d'Homère, le poète qui avait inspiré toute son activité scientifique; tous ceux qui lui étaient reconnaissants pour son œuvre avaient fleuri le cercueil : l'impératrice Frédérique, la famille royale de Grèce, la ville de Berlin, les Instituts d'Athènes, bien d'autres amis encore. Le roi Georges, le prince héritier Constantin et les ministres du gouvernement grec témoignèrent par leur présence de la gratitude

qu'éprouvait tout un peuple à l'égard de celui qui s'était consacré à sa gloire, en lui révélant de manière si surprenante son passé le plus reculé; l'éphore général des antiquités, M. Kavvadias, et le doyen des hellénistes grecs, le poète Rizos Rangabé, se firent l'écho de ces sentiments. L'ambassadeur des Etats-Unis, M. Snowden, célébra en Schliemann le citoyen qui avait donné la preuve la plus éclatante de l'esprit d'entreprise et de l'acharnement propres au self-made-man américain. Le fidèle compagnon de travail, Dörpfeld, put, à titre d'ami et au nom de la science allemande, lui dire le dernier adieu : « Repose en paix, tu as bien travaillé ! »

Celui qui, de son vivant, n'avait jamais cessé de s'acharner à la tâche, repose maintenant à la place qu'il s'est choisie lui-même; un monument de style grec y a été élevé d'après une maquette de Ernst Ziller (2). L'Acropole et le Parthénon, les colonnes du temple de Zeus olympien, la courbe bleue du golfe Saronique et, au delà de la mer, les montagnes aériennes d'Argolide, derrière laquelle se trouvent Mycènes et Tirynthe, veillent sur lui.

(2) Architecte allemand. Releva le dessin du Théâtre de Dionysos, à Athènes. Construisit l'Académie des Sciences de cette ville (1868), ainsi que le nouveau Musée d'Olympie (1882). (N. d. Tr.)

POSTFACE

Comme celle de bien d'autres grands hommes, la figure de Schliemann est mise en cause par l'Histoire. Aujourd'hui encore, les jugements sont partagés, en dépit des témoignages sérieux que l'on possède sur sa vie et son œuvre. Les principaux sont fournis par ses livres, dans lesquels il retrace la genèse de ses fouilles et tente d'interpréter ses trouvailles et de les intégrer dans le cadre de l'archéologie de son temps. Ces écrits n'ont plus aujourd'hui que la valeur d'une contribution à l'Histoire de l'archéologie, tout en constituant, dans la mesure où les informations sur les résultats des fouilles sont assez précises, un précieux recueil de documents. On oublie le plus souvent qu'ils contiennent en outre des données importantes sur le but que Schliemann s'était imposé et qu'ils donnent également une image de l'homme, actif et infatigable.

Nous disposons, comme autre source écrite, de l'Autobiographie que nous présentons ici. On ne peut considérer comme un portrait que la première partie de son introduction à Ilios (1881) dans laquelle il parle de lui-même et de son œuvre. Il l'a écrite à une époque où il

éprouvait le besoin de jeter un regard en arrière sur soixante ans de sa vie. Il avait derrière lui toute une existence de privations, d'efforts et de succès, une carrière de commerçant et de chercheur. Cette autobiographie était, dans son esprit, un témoignage de reconnaissance envers ses amis, admirateurs enthousiastes de l'énergie avec laquelle il avait fait carrière, une protestation tacite contre les détracteurs qui refusaient de voir en lui un véritable savant et, tout autant, une prise de conscience de sa personnalité, nécessaire à un homme qui n'a jamais perdu la faculté de s'étonner devant le miracle de son propre devenir. Le mouvement du style traduit la chance du chercheur et la joie du découvreur. Cette première partie ouvre donc accès à Schliemann en tant qu'homme. La seconde partie, plus considérable, a été écrite après sa mort, sur la prière de sa veuve, par un tiers qui avait pleine connaissance des derniers projets du disparu et des problèmes qui restaient encore à élucider touchant l'interprétation des différents étages d'Hisarlik. On a cherché à donner ici une image objective de l'archéologue au travail. Cet ouvrage présente donc à la fois l'homme et le chercheur, et c'est à dessein car, dans le cas de Schliemann, l'œuvre ne se sépare pas de l'homme.

L'Autobiographie a souvent été mal interprétée. Tout d'abord par les écrivains qui, au cours des dernières années, y ont puisé pour décrire la vie d'un héros national. Peu d'entre eux allèrent jusqu'au fond des choses, cherchèrent à comprendre l'homme et rendirent justice

à la tâche qui avait rempli sa vie. La plupart ne surent voir que l'étonnante carrière et se laissèrent éblouir par l'éclat de tout l'or découvert. On fit valoir à l'excès l'élément de contraste dans l'ascension du pauvre fils de pasteur devenu riche commerçant, du modeste élève de troisième devenu un savant de classe mondiale; on insista sur l'étrangeté de sa passion d'illuminé pour les vieilles légendes de sa patrie nordique et de l'antiquité, sur son don exceptionnel pour les langues et sur mainte autre particularité de son caractère. La puissance de son imagination, capable de rendre réelles des données littéraires, la foi fanatique qu'il cultivait à l'égard de l'authenticité des combats homériques, autant de traits qui suscitèrent l'étonnement, sans qu'on sût apprécier en eux l'impulsion créatrice qui avait forgé toute la personnalité de Schliemann. On mit en vedette des détails accessoires, comme la découverte des fabuleux trésors de Troie et de Mycènes. En revanche on escamota les recherches concernant la délimitation des divers étages de ruines, le tracé des fondations, l'identification des pans de murailles, connaissances péniblement acquises au prix d'un travail qui durait souvent des mois. L'optique ayant été ainsi faussée, on finit par le classer parmi les déterreurs de trésors, sinon même les chercheurs d'or, en perdant complètement de vue l'abnégation avec laquelle il s'était consacré à une cause, à un idéal. Ne voir Schliemann que sous cet aspect, c'est le méconnaître entièrement, c'est déprécier l'œuvre de toute sa vie. Par ignorance déliée des liens profonds qui l'attachaient à son peuple

et à son pays, on finit par le qualifier de globe-trotter et de déraciné. Il ne s'agit pas ici de faire de lui un héros planant au delà du bien et du mal; il faut, en revanche, rétablir la vraie grandeur du personnage et la valeur durable de son œuvre. C'est dans cet esprit que nous devons relire l'Autobiographie et y chercher de nos propres yeux, sans intermédiaire étranger, le chemin qui mène à Schliemann, tel qu'il était.

A part l'Autobiographie, une troisième source d'information sur Schliemann vient de nous être donnée, qu'il n'est pas question de pouvoir interpréter fausement : ses lettres, parues chez Ernst Meyer; d'abord le volume édité en 1936 sous le titre de Briefe von Schliemann, puis, en 1953, le premier volume de sa correspondance, Heinrich Schliemann, Briefwechsel (1842-1875). Ce sont des documents dans lesquels Schliemann se révèle tout entier et sans détours, avec ses projets et ses réalisations, ses efforts et ses erreurs, aussi bien comme commerçant que comme chercheur. A leur lecture le jugement courant sur lui doit être révisé, non seulement dans les détails, mais dans l'essentiel. Aucune de ces lettres ne permet d'affirmer qu'il ait jamais creusé la terre pour l'amour de l'or.

A côté des biographes qui, à quelques louables exceptions près, ont donné de Schliemann une image déformée, soit en l'écrasant sous les louanges dithyrambiques, soit en l'abaissant au niveau d'un matérialiste sans scrupules, il faut considérer un troisième groupe d'auteurs dont le jugement est d'une importance autrement consi-

dérable : les spécialistes de l'archéologie. Sans s'arrêter aux procédés primitifs utilisés par Schliemann dans ses fouilles, leur critique s'est attaquée à ses interprétations audacieuses et à la forme imparfaite de ses premiers livres. Ses admirateurs reçurent un choc, lorsque, après trois ans de fouilles à Troie, après avoir déblayé d'énormes pans de murailles et découvert le trésor, Schliemann prétendit se trouver en présence de l'ancienne forteresse du roi légendaire Priam. Il dut dès lors combattre pour son idée, par la parole et par ses écrits. Mais on comprend facilement les réticences de la critique et de la science allemande en particulier. Pour ces savants, seuls comptaient les faits, et l'imagination n'avait pas à y intervenir; l'archéologie disposait, depuis les fouilles entreprises par le gouvernement allemand à Olympie, d'une solide méthode qui s'attachait en premier lieu à élucider l'architectonique du sol. Un minutieux travail de détail, un examen approfondi du moindre objet, des mesures extrêmement précises, tout cela allait désormais de soi. Schliemann, lui, fonçait dès le début, avec un mépris royal pour toutes ces règles, creusant, par exemple, à travers toute la colline, une vaste tranchée encore béante aujourd'hui, comme le lit d'un fleuve asséché. Déchainé, il fouillait impétueusement jusqu'au sol rocheux sur lequel il espérait trouver la cité chantée par Homère. Ce faisant, il déblayait des monceaux de décombres appartenant aux couches supérieures et, les premières années, il rendait compte de ses travaux davantage comme un entrepreneur de travaux publics, par la masse de

terre remuée, que par ses découvertes de pans de murs, d'outils et de poteries. Ce procédé était souvent destructeur. Schliemann n'avait, au début, pas une pensée pour l'importance que pouvaient avoir les différents étages. En ajoutant à cela son interprétation fantaisiste des résultats, il dépréciait encore son travail aux yeux du corps scientifique.

Scandalisés par ce manque de méthode et par ses erreurs de toutes sortes, les critiques restèrent aveugles aux résultats positifs qu'il obtenait. On lui opposait le fait qu'il sortait à peine du monde des profanes, qu'il n'avait qu'une préparation d'autodidacte, et de tels reproches ne cessèrent de le poursuivre. En outre, ce particulier qui entreprenait des fouilles, par ses propres moyens, sans être appuyé par aucun gouvernement ni aucun institut scientifique, sans même être, au début, assisté d'un spécialiste, n'allait-il pas jusqu'à renverser certaines théories de la science officielle ? Il situait Troie sur la colline d'Hissarlik, à une heure au sud de l'entrée des Dardanelles, alors que la plupart des archéologues la cherchaient bien plus au sud, sur l'éperon de Pinarbashi ! Défiant les hypothèses admises, il trouvait les tombes des souverains mycéniens en vertu d'une interprétation originale qu'il donnait à un passage d'une description faite par Pausanias ! Il allait son chemin, sans être lié par aucune théorie scientifique, sans s'encombrer d'aucune tradition imposée par des études spéciales. Il était un outsider, avec toutes les erreurs attachées à sa technique imparfaite et toutes les lacunes de ses connaissances.

Mais il compensait toutes ces insuffisances par un coup d'œil prophétique qui lui indiquait où saisir le cœur de maint problème et qui le menait droit aux preuves qu'il lui fallait extraire des décombres et produire à la lumière.

Déjà le point de départ de ses travaux le mettait en conflit avec l'archéologie officielle. Celle-ci, comme la philologie classique, restait sous l'influence d'une critique dissectrice d'Homère qui remontait à Lachmann ; elle avait abandonné la croyance à l'existence d'une seule personnalité poétique ayant composé l'Iliade et l'Odyssée, et déniait en même temps toute origine historique aux légendes, y compris celles de l'Antiquité. Les historiens se perdaient en conjectures sur le théâtre des combats qui avaient pu se livrer autour de Troie ; les philologues épluchaient dans leurs critiques de textes les poèmes d'Homère, y distinguaient des passages plus ou moins anciens, plus ou moins authentiques ou interpolés et finissaient par ne plus avoir de l'œuvre qu'une image incertaine. La totalité des archéologues se consacraient exclusivement à l'art des temps classiques et rien ne les attirait vers l'époque troyenne.

Pour Schliemann, Homère était un phénomène de valeur historique. L'impulsion lui fut donnée par sa foi inébranlable dans la réalité historique des descriptions homériques et c'est cette foi qui ne cessa de le guider. Il y puisa des forces invincibles pendant presque vingt années d'efforts et de luttes ; mais en même temps elle lui fut une entrave, chaque fois qu'il lui fallut envisager

des données nouvelles qui ne cadraient pas avec elle. Schliemann n'était pas, au fond, un cerveau scientifique. Il projetait sa vision intérieure de Troie au sein de la colline d'Hissarlik, comme un sculpteur voit à l'avance, au centre du bloc de pierre, la statue qu'il va en dégager. Il croyait, là où il convenait d'examiner froidement ; son imagination se déchainait, là où l'esprit critique aurait dû intervenir. Il n'avait rien du savant allemand typique qui, objectif au point d'abdiquer sa personnalité, se retranche modestement derrière son œuvre. Mais il ne s'en efforçait pas moins honnêtement de racheter les faiblesses de sa nature et de sa formation intellectuelle, afin de répondre aux exigences de son activité scientifique : il se laissa guider par le savoir et la réflexion de Wilhelm Dörpfeld, par les conseils éclairés de Rudolf Virchow, par la vaste expérience de Richard Schöne, directeur des Musées nationaux de Berlin.

Le but qu'il poursuivait opposait aussi Schliemann à l'archéologie scientifique de son temps. Dès le compte-rendu de ses premières fouilles, en 1871, il exposait son programme inexorable et le reprenait mot pour mot, douze ans plus tard, dans son livre de Troie : « Mes prétentions sont modestes : je n'espère pas découvrir des œuvres d'art. L'unique but de mes fouilles a toujours été de trouver Troie... si seulement je réussis par mes travaux à plonger jusqu'aux profondeurs les plus obscures de l'époque préhistorique et à enrichir la science par la découverte de quelques aspects intéressants de l'histoire la plus reculée du grand peuple grec. »

Il plaçait ainsi l'archéologie en face de tâches toutes nouvelles et franchissait en même temps le pas qui le séparait d'une nouvelle conception du but qu'il s'était proposé. Il a, par là, fortement contribué à faire évoluer les études qui prenaient pour objets les monuments antiques : tout d'abord orientées vers l'histoire de l'art et limitées à l'étroit domaine du pur classicisme, elles ont ensuite cherché à intégrer leurs travaux dans le vaste cadre de l'histoire proprement dite.

Schliemann range la science des fouilles dans l'ensemble des activités qui concourent à la recherche historique et lui assigne un rôle d'auxiliaire, idée que Theodor Wiegand, après lui et parmi bien d'autres, a formulée et mise en pratique. Les récentes fouilles allemandes dans le Proche-Orient (à Priène, à Milet, à Pergame) sont issues en droite ligne de cette pensée novatrice de Schliemann, qui consiste à donner une image totale du lieu des fouilles, en partant des documents trouvés et en déterminant leur situation et leur validité dans les dimensions à la fois de l'espace et du temps. L'étude du terrain lui-même, telle que nous l'entreprenons pour servir à l'histoire de notre propre peuple, appartenait elle aussi à la méthode de Schliemann, qui voulait découvrir, avant tout, des centres de civilisation et des relations historiques entre eux. Des historiens aux vues très vastes, comme Carl Schuchhardt, et surtout Eduard Meyer dans son Histoire de l'Antiquité, ont, depuis des dizaines d'années, rendu justice à la méthode de travail suivie par

Schliemann et à son apport dans le domaine de l'histoire générale des peuples.

C'est en vertu de cette orientation de sa pensée que, parti de l'emplacement de Troie, il explora les autres lieux chantés par le cycle homérique : les acropoles royales de Tirynthe et de Mycènes ; qu'il se rendit à Cnossos et en Crète, cherchant à tracer les rapports qui pouvaient exister entre cette civilisation « mycénienne » et celles des Hittites et des Egyptiens. En fin de compte, c'était toute la civilisation méditerranéenne qui lui importait. Il allait jusqu'à établir des comparaisons avec la civilisation italique, remontant au nord des Alpes et jusqu'en Scandinavie, pour faire des rapprochements avec les débuts des civilisations celtique et germanique.

L'auteur de cette postface, en étudiant des dizaines de milliers de lettres inédites et d'innombrables carnets de voyage laissés par Schliemann, a vu se profiler une image éloquente de ce travail de chercheur qui offre une ampleur et une diversité inouïes pour l'époque.

A vrai dire, ce travail n'avait de commun avec l'archéologie que les fouilles elles-mêmes. Sans doute Schliemann interrogeait lui aussi le sol, la bêche à la main, mais il poursuivait ses buts propres : produire au jour les témoignages les plus anciens de l'existence de l'homme et les faire valoir, à côté des documents littéraires, comme autant de sources pour servir à l'histoire des peuples, en particulier des anciens Grecs. C'est pourquoi, au début, la maladresse de sa technique suscita bien la critique des archéologues, mais, par la suite, ce furent les

philologues et les historiens qui attaquèrent les interprétations non-orthodoxes qu'il donnait de ses découvertes.

Bien peu d'entre eux surent reconnaître la portée et l'ampleur de ses recherches. Et ceux-là étaient pour la plupart de ceux qui s'intéressaient à la préhistoire, science qui commençait seulement à se développer et dont précisément Virchow, en Allemagne, définissait la tâche.

Ce n'est pas par hasard, ni pour échapper à la levée de boucliers des savants officiels, mais bien à cause d'une parenté profonde de la pensée et des objectifs, que Schliemann chercha à se rallier le plus éminent préhistorien d'Europe et qu'il trouva auprès de lui compréhension et encouragement. Voilà ce qu'il faut comprendre pour restituer à l'amitié des deux hommes tout son sens, par-delà les simples rapports personnels.

En comparaison avec la vision si ample qui inspirait Schliemann, c'est bien peu de chose que de lui objecter qu'il a creusé à côté de sa cité homérique, qu'elle s'étend plus loin vers le bord de la colline et en partie au-dessous de ce qu'il désignait comme la « cité brûlée de Priam ». Il a néanmoins frayé la voie aux découvertes définitives faites plus tard par Dörpfeld : les neuf étages de cités superposées à Hissarlik. La poursuite d'un idéal formulé dès sa jeunesse, de ce qu'il appelait sa recherche « pré-historique », a tout de même éclairci près de 2.000 ans de protohistoire grecque. Sa foi en Homère, pour laquelle il fut tant raillé, sa confiance absolue dans l'exactitude des descriptions épiques, provenaient seulement de l'idée

très large qu'il se faisait de la nature de la légende et de l'histoire. C'est grâce à cette conception neuve et aux résultats de ses fouilles qu'il a dépassé la doctrine de F.A. Wolf et de Carl Lachmann, que l'on tenait toujours pour valable depuis un siècle et qui ne voulait voir dans les épopées d'Homère — et, aussi bien, dans la Chanson des Nibelungen — que le fruit d'une création purement poétique.

Autre aspect durable de son œuvre, devant lequel la critique s'est vue peu à peu réduite au silence : l'archéologie officielle a, entre temps, repris pour son compte la méthode des fouilles en profondeur jusqu'au sol vierge et l'applique actuellement dans le monde entier comme allant de soi.

Schliemann prétendait que les tessons, les débris de vases de toutes sortes, constituaient la base la plus solide sur laquelle établir la chronologie de l'histoire de l'art ; de son vivant cette affirmation ne cessa de lui attirer les quolibets. L'identification de ces débris est pourtant regardée, depuis le début du siècle, comme indispensable pour déterminer l'époque d'un étage de fouilles.

En évoluant progressivement, en se fixant des objectifs d'une portée plus vaste, l'archéologie a fait siens les problèmes historiques envisagés par Schliemann et lui a, par là, accordé plus de compréhension. De loin, on ne distingue parmi les montagnes que les sommets les plus élevés. Avec plus de soixante années de recul, la science d'aujourd'hui considère la grande œuvre que

Schliemann a laissée, et les lacunes des procédés techniques auxquels il eut recours disparaissent.

Voilà ce que l'on doit à un homme qu'il faut saisir dans sa totalité, aussi bien comme marchand que comme chercheur ; qui s'est manifesté sous des aspects exceptionnels ; qui fut partial, comme seuls les grands hommes peuvent se le permettre et qui se concentra sur un but unique ; qui se durcit dans sa volonté et resta jusqu'au bout sans ménagements pour lui-même, au point de miser le suprême enjeu de sa vie. Possédé, dans le meilleur sens du terme, par son idée fixe, il ne connut pas de compromis quand il s'agissait de la défendre.

Il faut le comprendre en partant de son milieu natal et de sa famille qui portait, depuis un lointain ancêtre, l'empreinte de la dualité entre le commerçant et le pasteur. La solidité mecklembourgeoise et l'esprit hanséatique ont façonné sa vie : lié à sa terre natale, il était familier avec tous les horizons de la terre ; poussé à courir le monde, il nourrissait la nostalgie du pays de son enfance.

Cet homme à l'énergie de fer, qui s'est consumé à la poursuite de la connaissance scientifique, mérite notre estime entière, telle que nous avons voulu l'exprimer en rééditant son Autobiographie.

Berlin, automne 1954.

ERNST MEYER.

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE A LA PREMIÈRE ÉDITION, par Sophie SCHLIEMANN	7
PRÉFACE A LA HUITIÈME ÉDITION, par Ernst MEYER.	9
ENFANCE ET CARRIÈRE COMMERCIALE (1822-1866)	11
Ankershagen — Ses légendes — Herculanum et Pompéi — Troie — Minna Meincke — Peter Hüppert — Ecolier et apprenti — Mousse à bord de la « Dorothea » — Garçon de courses à Amsterdam — Etude des langues vivantes — L'agence de Saint-Pétersbourg — L'incendie de Memel — Etude du grec ancien — Voyage en Orient — Tour du monde.	
PREMIER VOYAGE A ITHAQUE, DANS LE PELOPONNESE ET A TROIE (1868-1869)...	45
Fouilles sur l'Aetos — Pages d'Homère — Première incursion au village de Pinarbashi — Site d'Hissarlik.	
TROIE (1871-1873).....	63
Vie à Hissarlik — Objectifs immédiats des fouilles — Trouvaille de vases — Objets préhistoriques — Découverte de l'enceinte fortifiée — Le trésor.	

MYCENES (1874-1878)	85
Site de Mycènes — Procès avec la Sublime Porte — Fouilles dans une tombe à coupole — Les grandes tombes — Epoque des tombes mycéniennes — <i>Mycènes</i> , compte-rendu des fouilles.	
TROIE. DEUXIEME ET TROISIEME CAM- PAGNES (1878-1883).....	107
1878, début des travaux — Les travaux de 1879 — De l'enthousiasme à la science — Coopération avec d'autres savants — Don des collections — Hissarlik trop petite pour la ville de Troie — Recours aux architectes — —Démêlés avec le gouvernement turc.	
TIRYNTHE (1884-1885).....	131
Rythme de vie — Le palais de Tirynthe — Nais- sance de la civilisation « mycénienne » — Grâce et Orient.	
DERNIERES ANNEES (1885-1890).....	149
Maison de Schliemann à Athènes — Voyages en Egypte — Nouveaux projets de fouilles — Reprise des fouilles de Troie — Résultats de la dernière campagne — Colonie d'époque mycénienne sur le site de Troie — Maladie de Schliemann — Sa mort et ses obsèques.	
POSTFACE, par Ernst MEYER.....	173

Achevé d'imprimer
le 20 Avril 1956
sur les Presses de
L'IMPRIMERIE DU PARNASSE
9, rue Édouard-Jacques, Paris (14^e)